

PER  
M-166  
cdn B

VOL. VII — No 2

Montréal, mai 1932

# Mon MAGAZINE

*Revue Canadienne de la Famille et du Foyer*





## Le Seul 100% Pur!

Le Beurre de Sucre d'Érable Citadelle, produit par une association de toute confiance sous la surveillance du gouvernement, est le seul beurre d'érable sur le marché à présent qui donne la garantie d'être 100% pur.

Le Beurre de Sucre d'Érable Citadelle, c'est toute la saveur inimitable et toute la valeur nutritive du vrai bon sirop d'érable sous la forme d'un beurre exquis.

N'acceptez donc pas de succédanés!

Demain, à déjeuner, essayez des rôties avec du Beurre de Sucre d'Érable Citadelle.

Achetez-le de votre épicier.

S'il n'en a pas, adressez-vous aux

**Producteurs de Sucre d'Érable de Québec**  
5, AVENUE BEGIN - LEVIS, QUE.

Producteurs du Sirop d'Érable Citadelle, du Sucre d'Érable Granulé Citadelle, des Pains de Sucre d'Érable Citadelle et des Bonbons Citadelle.

Sous les auspices du Ministère de l'Agriculture du Québec.



Représentant:

J. H. Verret, 1701 St-Hubert  
Montréal, Qué.

Tél.: AMherst 1524

*Le Beurre d'Érable*  
**CITADELLE** **100% PUR**

Volume VII — No 2

**ABONNEMENT:** — \$2.00 par année, payable d'avance, pour le Canada et l'Empire Britannique. Le numéro, 25 cents. Etats-Unis, \$3.00. Autres pays étrangers, \$4.00 par année.

Les remises peuvent être faites par mandat - poste, lettre recommandée, mandat-express ou chèque auquel on a ajouté le montant de l'échange.

Enregistré comme matière de deuxième classe au bureau de poste de Montréal, P. Q.

# Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer

Edouard FORTIN  
Directeur



J.-A. FORTIN  
Gérant-Général

Mai 1932

ADMINISTRATION GENERALE  
1725, rue St-Denis, Montréal.  
Téléphone HARBOUR 8216

ATTENTION. Changement d'adresse. Nous changerons l'adresse d'un abonné à sa demande, mais il faut donner l'ancienne adresse en même temps que la nouvelle pour que le changement puisse être fait.

Publié le 1er du mois par  
La Compagnie de publication de "Mon Magazine", Limitée, Montréal.

## D'UN MOIS A L'AUTRE

Gaëtane de Montreuil

### Les arts domestiques

Depuis quelques années, les petites industries paysannes de la province de Québec sont mises à l'honneur en des expositions, où l'on peut juger des progrès accomplis. L'étalage, cette fois, eut lieu à la Palestre du National, à Montréal, et le Ministre de l'Agriculture l'honora de sa présence. Cela prouve l'intérêt que l'honorable M. Godbout porte au travail des ménagères campagnardes et la bonne intention du Gouvernement à leur égard.

Nous avons visité l'exhibition sans préjugé, en mettant à nos yeux les lunettes du sens pratique. Au point de vue de l'art, l'amélioration est remarquable; mais nous avons trouvé à tout cela une allure de commercialité un peu désappointante. Et nous avons regretté l'absence de la belle étoffe du pays, foulée et double foulée, comme en fabriquaient nos grand-mères pour en vêtir nos grand-pères, la fine toile de lin, tissée par la mère de famille pour tous les usages du foyer, depuis la chemise du nouveau-né jusqu'aux draps de lit. Ce mouvement de perfectionnement industriel remplira-t-il bien le but visé, s'il a pour effet de développer le goût du gain plutôt que l'ambition simple d'apporter plus de confort au foyer et de lui donner une empreinte personnelle.

Nous aimons les intérieurs campagnards, où le parquet est couvert de belles catalogues canadiennes, dont les chaises n'ont pas été fabriquées en séries chez machin Z Co. Et il nous semble que ce qu'il est nécessaire d'enseigner, en ce moment, c'est l'économie, l'économie qui a fait nos pères heureux sur la ferme parce qu'ils savaient mettre un frein à leurs désirs. Hélas! la bonne terre toujours généreuse n'attache plus suffisamment les jeunes paysans canadiens, parce que l'envie a été excitée par les frivolités qu'ils ont entrevues.

Faire aimer la campagne à tous ceux qui ont le bonheur d'y vivre, c'est une mission patriotique et morale.

N'imitons pas certaine écervelée, qui écrit des insanités à l'intention des petits, dans un journal quotidien de Montréal et invite les enfants de la campagne à s'en venir en ville, durant les vacances d'été. Laissons aux champs ceux qui y sont, sans tenter de troubler les jeunes esprits par le mirage décevant des villes.

Mais il est un enseignement que le gouvernement devrait peut-être placer à côté de cette campagne de développement des industries paysannes, c'est une connaissance plus pratique des ressources négligées à la campagne et dont les ménagères pourraient tirer parti. Notre pays d'abondance nous a fait prendre à tous des habitudes de prodigalité et d'insouciance, et beaucoup de choses sont dédaignées, qui pourraient être employées utilement, en y mettant un peu de savoir faire.

### Une soirée chez les auteurs canadiens

Le seize avril dernier, nous avons assisté à un dîner-causerie de l'Association des Auteurs Canadiens. L'invitation annonçait une causerie sur la littérature canadienne.

Le premier orateur fut M. Harry Bernard, écrivain avantageusement connu. Ce jeune romancier ne parle certainement pas aussi bien qu'il écrit. Mais on naît poète, on devient orateur. M. Bernard n'est pas un cas désespéré. Qu'il surmonte sa timidité et corrige sa prononciation, et nous aurons en lui un littérateur irréprochable.

MM. Elzéard Soucy et Eugène Lapierre parlèrent aussi avec beaucoup d'à-propos et de bons sens. Le premier se fit l'avocat de l'art plastique, le dernier; celui de la musique. Mais l'homme

de la soirée, ce fut M. Albert Lévesque. En mettant les pieds dans les plats, il sut se faire applaudir. . . O magie de la réclame.

A haute et intelligible voix, il fit un long exposé de ce qu'il entend par la critique, ou, plutôt, ce qu'il en attend; car les belles théories de l'éditeur ne doivent pas, cela se devinait entre les mots, s'appliquer aux livres imprimés à l'Action française. Ceux-là doivent être lus distraitemment, avec beaucoup d'indulgence; on ne doit jeter à leurs auteurs que des fleurs au parfum d'encens et de couleur monastique.

Mais il nous semble, à nous qui n'avons pas les raisons de M. Lévesque de vouloir une critique uniformément flatteuse et flattée, que cette méthode est extrêmement injuste pour les livres de réelle valeur qui sortent parfois de chez lui. Voyez-vous, par exemple, les livres éducatifs et sérieux de l'abbé Lionel Groulx mis, par les mots inconsiderés d'une critique commercialement bienveillante, sur le même pied que le petit roman mal édifiant qui a déchainé l'ire et la verve des intéressés.

La véritable critique est la critique désintéressée, et les auteurs ont tort d'en prendre ombrage. C'est, dans la plupart des cas, se refuser une sûre indication de leurs défauts et les moyens de s'en corriger.

Insulter un écrivain parce qu'il dit honnêtement ce qu'il constate dans un ouvrage qu'on lui a soumis, qualifier de jalousie ce qui n'est que de la bienveillance, c'est faire preuve de tant de bêtise, qu'un dédaigneux silence devrait être, à l'avenir, la seule expression de nos jugements sur ceux qui se rendent coupables de tels écarts de dignité.

Et quant à l'Association des Auteurs canadiens, si elle doit avoir le caractère du radio-réclame et l'étroitesse d'une petite chapelle, il est inutile d'y inviter les gens qui n'ont pas l'habitude — pour des raisons de boutique — de mettre la bride à leurs pensées.

### Incongruités d'un visiteur

Amis lecteurs, avez-vous lu, dans le journal "Le Canada" de Montréal, l'article de M. Victor Forbin sur M. Henri Bourassa?

M. Forbin est un Français qui est venu passer quelques mois au Canada, afin de voir les Canadiens de près, pour les peindre dans ses livres. Mais, si l'on en juge par sa première esquisse dans le journal montréalais, cet écrivain a plutôt les dispositions d'un caricaturiste léger et insouciant que celles d'un portraitiste consciencieux.

Cependant, il est homme d'action, car dans un seul voyage d'Ottawa à Montréal, ce monsieur a découvert deux faits très importants: les quartiers de noblesse de son compatriote, des Hamieux et les tendances et le caractère exécrables d'un Canadien, Henri Bourassa.

Il a fallu qu'un étranger vint nous révéler ces choses: aveuglés par leur insouciance des grandeurs et décadences, les Montréalais, qui rencontrent chaque jour ces personnalités, n'avaient jamais soupçonné en Marcel Bernard le haut et noble seigneur, dont les parchemins furent honorés par le Roi Soleil, ni en l'honnête M. Henri Bourassa, l'infâme manant, tout au plus digne d'être rossé par un Forbin, ni forban ni fort bien.

M. Forbin a cité un adage d'usage courant: l'exception confirme la règle, qui s'applique exactement à son cas. Ordinairement, les Français qui viennent chez nous savent mieux soigner leurs intérêts.

Nous connaissons l'attraction de l'argent canadien et nous lui reconnaissons humblement une large part dans les démons-

(Suite à la page 2)

# SOMMAIRE

MAI 1932

D'un mois à l'autre .....	Gaétane de Montreuil	1
Lettre du Ciel .....	Grand'Maman	2
Ligne droite ou ligne courbe, M. Emmanuel Desrosiers		3
D'Une rive à l'autre .....	Tante Madelon	4
Vers le Saguenay .....	Thérèse	5
Congrégation des Soeurs de l'Institut de Jeanne d'Arc, .....	Mme E. L. de Montigny-Giguère	6
Où nous tenons à préciser .....	Harry Bernard	7
Baux fixes .....	Malcolm Hodd	8
Un voyage accidenté .....	Gaétane de Montreuil	9
A travers les Montagnes Rocheuses, .....		
.....	Courtoisie du C.P.R.	10
Les ambitions du Japon .....	Auguste Galibois	12
Madame Récamier .....	Henriette Tassé	13
L'Ecran Mensuel .....	Serge de Varro	14
Fortunat Parent fait Boucherie, Emmanuel Desrosiers		16
Cuisine Dietétique .....	Hélène Durand-Laroche	17
JUANA, Mon Aimée — Roman .....	Harry Bernard	18
Comme Jadis — Roman .....	Magali Michelet	20
La Page du Poète .....		25
Broderies Vennat .....		26
La Santé par le Savoir-Vivre, .....	Dr L.-P. Mercier	27
Sous la Lampe .....	E. de Vinette	28
Nos Concours Littéraires, Lorette Sauriol-Daignault		34
La Causerie Féminine .....	Annette Duchesne	36
Le Dernier Mot .....		40

## Courrier de Franceline

Nous prions les correspondants du courrier féminin d'avoir un tout petit peu de patience et d'attendre jusqu'à la prochaine édition de la revue pour recevoir réponse à leurs lettres... Franceline ayant été sérieusement grippée, il lui a été impossible de donner à temps le courrier de ce mois.

La DIRECTION

## LETTRE DU CIEL

Mon petit Roger,

En cette veille toute mystérieuse, grand'maman se penche à l'écritoire divin, sur lequel le rayon lunaire jette une blancheur d'Hostie. Tout rayonne, tout chante. Sais-tu, mon mignon, demain ce sera grande fête au Paradis.

Les Anges me semblent plus radieux qu'hier. Les fines plumes de leurs ailes neigeuses reflètent capricieusement, les chaudes teintes de leurs robes satinées. Dans leurs cheveux, miroitent les lueurs tendres des petites lanternes célestes. Leurs bras sont chargés de lis bien blancs, de roses très fraîches, dont les corolles inclinées, cachent la timidité tendre des violettes bleues. Cette gerbe parfumée, cueillie au jardin des cieus, représente tous les petits sacrifices qui ont germé dans ton coeur, mon chéri.

Voilà des chérubins; ils entrent sans bruit, portant dans les plis gracieux de leurs manteaux roses, une cueillette toute lumineuse. Ces petits lampadaires, dont les pointes effilées scintillent comme les reflets d'or d'un calice, sont paraît-il, tous tes bons points d'obéissance, de labueur, de franchise; ce sont les petites étoiles de ton cahier, allumées au firmament bleu de Jésus.

Tandis que tu reposes dans ton lit blanc, où tu rêves au grand banquet de demain, je m'attriste de voir tes paupières closes aux visions superbes que contemple ta grand'maman.

Tout près dans sa sereine beauté, la Madone est là, présidant à la toilette de son Jésus, avec un soin, une tendresse toute maternelle; elle boucle les mèches blondes encore imprégnées de son baiser matinal.

Blotti près d'eux, un Angelot, particulièrement cher à Jésus, tient dans ses menottes blanches, la fine lisière d'or que Madame Marie déposera sur la tête adorée. A ce mignon chérubin, Jésus chuchotte tout bas: "Françoise, il faut te faire belle, toi aussi; laisse ta maman fleurir tes cheveux et saupoudrer d'or ta longue tunique bleue". Et plus bas encore, Jésus lui dit: "viens avec moi sur la terre, nous partirons bientôt. En traversant le Ciel, dans les plis de ta robe, cache des rayons lumineux. Je veux que ce soit toi qui m'ouvres, toute grande, la porte du coeur de Roger. — Va vite, fais-toi délicieuse, hâte-toi de préparer toi-même cette crèche, dans laquelle il me tarde tant de descendre".

Les petites ailes ont volé jusqu'à moi, pour me dire toutes ces choses, dont te fait part mon message.

Tu vois, mon Roger, combien tu dois l'aimer Celui qui ira à toi, Celui que tu attends; constate comme Il est bon, ouvre-Lui bien grands tes bras; Il mettra dans ton âme d'enfant tant de douces grâces pour toi, pour ton papa, ta petite mère. En passant Il caressera le petit coeur de "Pomy". Demande-Lui de te garder bon toujours, et de bénir tous ceux que tu aimes.

Le jour vient rapidement. La grande porte du Paradis est ourlée d'or. L'aube fait entrer partout sa tendre clarté, que lui prête le beau jour de ta Première Communion.

Grand'maman fermera bientôt sa missive, avant, elle te charge d'embrasser ton petit père, ta maman que tu chéris, mon "Pomy", tous les petits et grands que mon coeur aime.

Puis à tante "Chette" quoique de l'autre côté de la grande coupole bleue, je sois toujours près d'elle, dis-lui bien surtout tout le bonheur qui remplit l'âme de sa maman.

Et maintenant, bonjour, mon mignon, dans quelques heures grand'maman ira cueillir sur les lèvres de son petit messenger, toutes les tendresses de ses aimés de la terre.

GRAND'MAMAN.

Le Ciel, 15 avril 1932.

## D'UN MOIS A L'AUTRE

(Suite de la page 1)

trations d'amitié des cousins pauvres aux cousins riches. Nous n'avons pas la fatuité de croire que tous ces messieurs d'outre-mer viennent occasionnellement chez nous pour l'unique plaisir de nous admirer sur place.

Et parce que deux millions de Canadiens ont encore la réputation d'aimer la France, il ne faut pas en conclure qu'ils sont unanimes à tolérer les insolences de tous les Français qui viennent picorer chez nous.

M. Forbin aurait dû y penser.



L'artiste Yvan JOBIN.

# LIGNE DROITE OU LIGNE COURBE

M. Emmanuel Desrosiers

THEORIE NOUVELLE

M. Ivan JOBIN a-t-il raison?

**U**N journaliste de Montréal eut un jour l'avantage, au cours d'un banquet, à Paris, d'être le voisin de table de l'abbé Thomas Moreux, directeur de l'Observatoire de Bourges. Sa stupéfaction fut grande d'entendre déclarer par l'illustre astronome que ce qu'il avait appris sur les bancs de l'école était démolit par les données de la science moderne et que demain ce qu'il savait aujourd'hui ne tiendrait plus debout.

C'est avec la science qu'on démolit la science. Et je ne vois pas pour quelle raison M. Jobin n'apporterait pas une contribution nouvelle dans le domaine visuel. J'ai fréquenté beaucoup d'artistes imbus de principes d'École, ne jurant que par le classicisme éternel, cependant je sais bien qu'en maints cas il aurait suffi de gratter légèrement le Russe pour découvrir le Cosaque. En d'autres termes, ils entrevoyaient des chemins détournés où ils n'osaient s'aventurer. Ils peignent en surface plane, puisque toujours on a peint suivant les règles établies. En Art, je conçois la rigidité des canons, mais en science les barrières tombent. Le champ d'exploration est si vaste que ses limites en sont reculées jusqu'aux confins des mondes.

L'espace, qu'est-ce donc?

Quels sont nos moyens d'investigation? Que peuvent les théories nouvelles?

Prenons garde, n'allons pas dire: "Jobin? connais pas!" Cherchons plutôt à le connaître. Vous vous rappelez Alexis Carrel qui vint à Montréal et qu'on laissa partir pour New-York où il fit la gloire de la Fondation Rockefeller. "Carrel? connais pas!" Aujourd'hui, les théories de cet homme sont admirables de précision et de promesses.

Nous avons ceci de particulier que dès lors qu'un des nôtres veut explorer le domaine de la science pure, l'armée des éteignoirs entre en scène et nous savons quelle meute elle forme. Qu'importe Yvan Jobin! La théorie est là, palpable grâce à l'audace toujours grandissante de M. Albert Lévesque; que les techniciens l'é-

tudient. Si elle est bonne, qu'ils le disent; si elle pêche qu'ils la condamnent, mais de grâce, que leur jalousie et leur orgueil blessé ne les laissent pas indifférents!

Il appartenait à M. Albert Lévesque d'éditer "Ligne droite ou ligne courbe" qui s'apparente aux traités de géométrie. Il lui a fallu mobiliser un fort matériel photographique et conséquemment de clichés. L'exposé est clair, précis; le travail se présente bien typographiquement. L'éditeur devient pour ainsi dire typographe, il ne se

laissera plus passer des mises en pages... qui ne sont plus à la page. Ce volume est le premier du genre édité à l'Action Canadienne-Française et il constitue un pas de plus vers le sommet qui n'est guère éloigné. Il est probable et surtout désirable que la matière à lire, dans un avenir rapproché, sera plus condensée. Décidément, il y a perte trop grande de papier et ceci crée un certain malaise quand on ouvre un de nos volumes. La faute n'est pas de l'éditeur. L'auteur, souvent, fournit un maigre manus-

crit qu'il faut disséminer en cent cinquante ou deux cents pages... et l'imprimeur blanchit sans répit, jusqu'à la limite.

Pour ce qui est du livre de M. Jobin, l'éditeur mérite des félicitations.

"Ligne droite ou ligne courbe" traite de la perspective. La théorie nouvelle tente de modifier les lois établies et respectées jusqu'à date en ce domaine. La conception de M. Jobin s'expliquerait du fait que l'oeil possède aujourd'hui un champ plus immense à explorer. Le plan visuel s'est agrandi, il est devenu énorme. Autrefois, il n'y avait que la montagne sans arêtes fixes à exhiber une masse; aujourd'hui le cube des gratte-ciel sollicite et explique la conception osée, de l'artiste. Quelle est la forme de l'image réfléchi sur la rétine? Est-elle de plan horizontal ou de forme concave?

Le volume répondra abondamment à ces questions. Les explications précises illustrent bien la théorie.

Le volume devrait être dans les mains de tous les professeurs et de tous les gens instruits que le souci de connaître préoccupe. Ils constateront que certains des nôtres travaillent et que chez nous il y a de l'étoffe de savants.

M. Lévesque, l'éditeur, ne recule devant aucune difficulté. Il fallait beaucoup de hardiesse pour publier semblable bouquin qui doit être assez dispendieux de mise en train et surtout avec un public scientifique assez restreint. La théorie nouvelle a vu le jour officiellement.



Gravure sur bois, représentant la rue Notre-Dame, (Montréal) vers l'est. On aperçoit les tours de Notre-Dame, les sommets de l'édifice Aldred et de quelques autres.



# JASPER PARK

## Lodge et les Splendeurs des Montagnes Rocheuses

sont, cette année, à la portée  
des bourses moyennes

Le parc Jasper est toujours l'endroit idéal pour les vacances et les tarifs n'ont jamais été si bas que cette année.

Pour la première fois la pêche est permise dans le fameux lac Maligne, dont les eaux sont vives de truites.

Des pics couronnés de neiges éternelles; des sentiers sauvages pour cavaliers; des monts à escalader; un terrain de golf où se rencontrent les champions; une piscine en pleine air chauffée; toute une colonie de chalets privés, confortables autant que luxueux, avec les distractions du grand pavillon central.

Chambre et pension à Jasper Park Lodge: \$8.00 par jour, minimum. Réduction de 10 pour cent pour séjour de deux semaines ou plus. Les agents du Canadien National se feront un plaisir de vous fournir tous les renseignements utiles et les brochures explicatives.

### Billets réduits également

#### A JASPER et RETOUR

De Halifax \$115.70	De Winnipeg \$54.50
" Québec 98.45	" Saskatoon 31.35
" Montréal 92.20	" Edmonton 11.75
" Ottawa 88.90	" Vancouver 35.85
" Toronto 79.55	



# CANADIEN NATIONAL

Le plus Grand Réseau de l'Amérique

M-18-DF

Tante Madelon

Correspondants étrangers

## D'UNE RIVE A L'AUTRE

NOTE: Ceux et celles qui désirent avoir des adresses directement, avant publication, ce qui assure les réponses certaines, peuvent en recevoir en envoyant 25 centimes et une enveloppe timbrée à Tante Madelon, Saint-Isidore, Comté de Dorchester. Elle n'envoie que des adresses de correspondants étrangers.

Ceux et celles qui désireraient, soit pour collectionner, cartes, timbres, ou autres et correspondre avec le monde entier devraient entrer dans le Club International de correspondance dont Tante Madelon est l'agent au Canada. Faisant partie de ce Club, le membre reçoit une carte de membre et quatre listes par année sur lesquelles listes leurs noms et demandes sont annoncés. Cet abonnement est de \$1.50 par année. Il faut ajouter à la demande le genre de correspondance désiré: cartes, timbres, lettres et les langues dans lesquelles on désire correspondre.

Tante MADELON,  
Saint-Isidore,  
Comté de Dorchester.

Hippolyte Guyon, R.I.C.M. C.M. 3  
Rabat Maroc, désire correspondantes  
canadiennes.

Madame R. Contentin, rue de l'école,  
Maizières-les-Briennes par Campigny,  
Aube, France, demande à correspondre  
avec Monsieur dans la trentaine. Instruite  
et distinguée.

Marie Fabre, Dactylo aux Ets. Para  
Frères, Florence, Hérault, France demande  
des amies canadiennes nombreuses,  
aimantes, douces, expansives, sentimentales,  
sensibles aux beautés de la nature, des âmes  
soeurs enfin.

Albertine Lambert, 37 Boulevard  
Schitee Mazureaux, Bucarest, Roumanie,  
désire correspondre avec jeunes gens  
canadiens.

Mesdemoiselles Juliette Azéma, 18  
ans, Simone Duffau, 20 ans, Ecole Primaire  
supérieure de Tulle, Sorèze, France, désirent  
correspondre avec jeunes gens étudiants  
distingués de leur âge.

Nelly Polis, 10 rue Pierre David,  
Lambermont, Verviers, Belgique, désire  
correspondre avec jeune homme canadien  
dans la vingtaine.

Réné Koenig, 37e Regt. D'Aviation,  
Ksar-el-Souk, Maroc, demande correspondantes  
canadiennes.

Sgt. Strouffe, Th. 37e Regt. d'Aviation,  
6e esc. Agadir, Maroc.

Charles Fahl, station de T.S.F. Sidi-Addallah,  
Hunisie.

Demande une marraine: Mourieux Kagdam  
Charles, De Meni-Suard, à Savigny 1/p  
Braye, Loir-et-Cher, France.

Demandant des correspondantes:  
Annonciade Lazarini, Boulevard de France,  
Sfax, Tunisie.

Monsieur Robert Prévost, 19 rue Emile  
Loubet, Sfax, Tunisie.

Demande une future épouse: Auguste Drié,  
secrétaire à la C.P. du 1er R.E. Bossuet,  
Algérie, 28 ans, veudéen, blond.

Jeune homme, sérieux, 19 ans, étudiant,  
désire correspondantes et amies canadiennes:  
Maurice Telliez, 187 rue Emile Féron,  
Bruxelles, Belgique.

Les AMITIES FRANCO-CANADIENNES demandent pour jeunes gens français, des correspondantes canadiennes. Adresse: Monsieur de Roy Lacroix, 72 Boulevard Lundy, Reims, Marne, France.

Demandant des correspondantes canadiennes:

Légionnaire T. Flatte, mle 34465, C.P. 2 1er Regt. Etr. Sidi-Bel-Abbès, Maroc.

Henri Delaroché, 1er Chasseurs d'Afrique, Rabat, Maroc.

Monsieur Dubois, Peloton radio du Sud, Ksar-es-Souk, Maroc oriental.

Réné Vidal, secrétaire technique, Service des Transmissions, Ksar-es-Souk, Maroc.

Henri, mle 1630, 2e R.T.M. C.M. 1 Marrakeck-Gueliz, Maroc.

Albert Bara, sergt. chef, 2 R.T.M. C.M. 3 Marrakeck, Gueliz, Maroc.

Camille Guillaume, Professeur à l'Ecole  
seconde de Tanta, Egypte.

Demandant des correspondantes:

Mademoiselle Juliette Gibeaux, 3 rue de  
l'Épicerie, Rouen, S.I. France.

Madeleine Saint Laurens, 47 rue Frizac,  
Toulouse, Hte Gar. France.

Diana Metiho, Prudente de Moraes, 127  
Ipanema, Rio, Brazil, cartes vues.

Thérèse Boisseau, 2 rue Champfleury,  
Dourdan, Seine et Oise, France.

Lucienne Pisapin, 47 rue Ferrari, Marseille,  
Bchs. du Rh. France.

Odette Hugues, 15 rue Brochier, Marseille,  
Bchs. du Rh. France.

Melle J. Marcellis, 16 Allée des bluets,  
l'Hay les Roses, Seine, France.

Lucienne Saurède, 22 rue André Del Sarte,  
Paris 18e. France.

Voici d'abord plusieurs soldats marocains  
qui demandent des correspondantes gentilles  
et sérieuses pour chasser le cafard.

Adrien Lafont, 37e Regt. d'Aviation,  
Camp Cases, Casablanca, Maroc.

Michel Lamni, 64 R.A.A. 10e Batt. Camp  
de la Jonquière, Casablanca, Maroc.

Lég. André Bastien, Mle 6933, Cie Montée,  
4e R. Etr. Kerrando. Maroc Sud.

Cap. André David, 27e Goum, Mixte Marocain,  
Piste d'Agga, par Tarroutant, Maroc.

Inf. Abner Gourion, 4268, 32e Inf. Ambulance  
de Oued Zem, Maroc.

Cap. Marcel, 2606, 32e Inf. Ambulance de  
Oued Zem, Maroc.

Cap. Thévoz, Peloton des élèves s/off. 2e  
Regt. Etr. C.T.E.A. Meknès, Maroc.

Etienne Dubois, 37e Regt. Aviateur, 6e  
Escadrille, Agadir, Maroc.

François Guénoc, Radiotélégraphiste, Sta.  
T.S.F. de Sidi-Addallah par Ferryville,  
Tunisie.

Tante MADELON

# VERS LE SAGUENAY

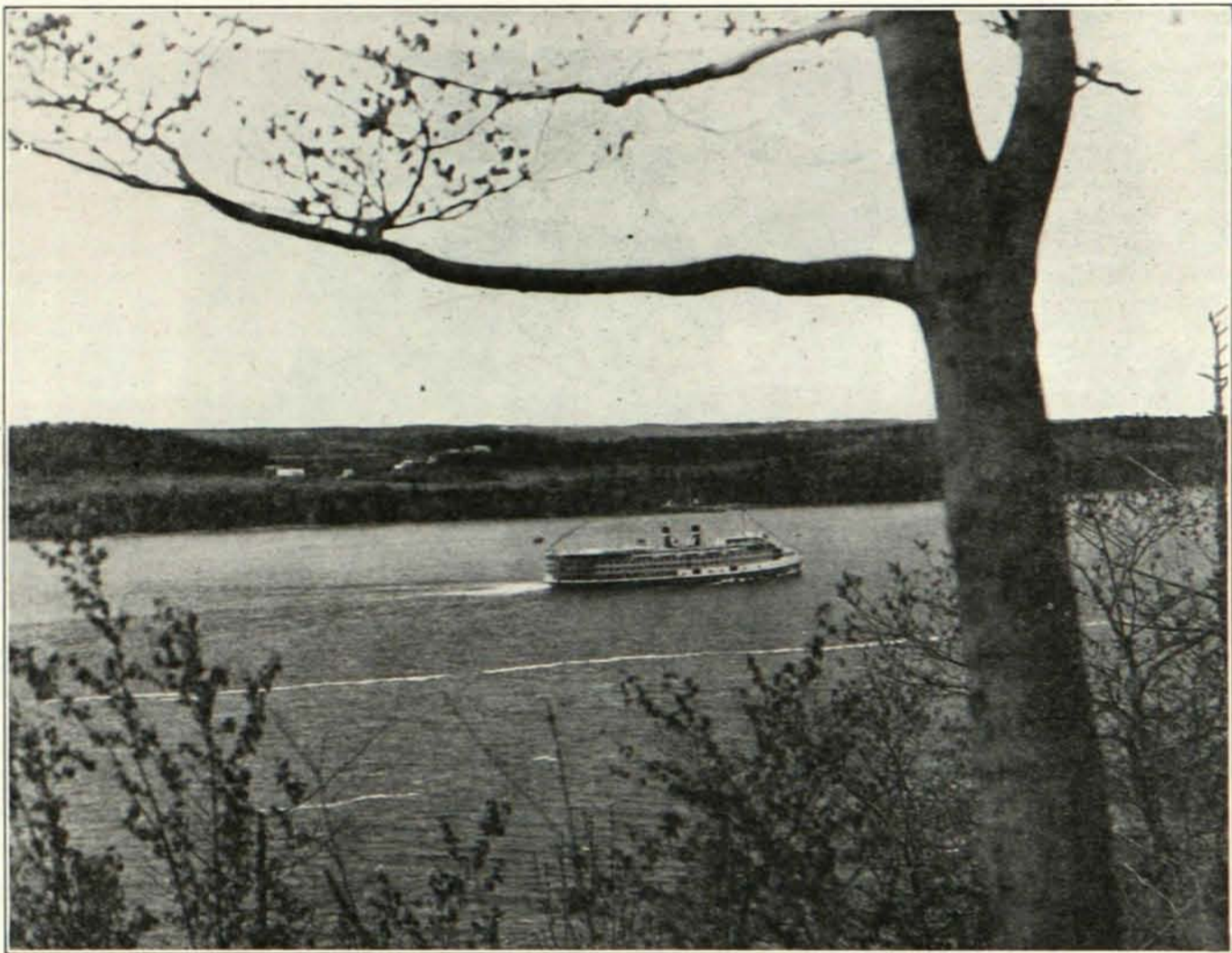
La Rivière aux Eaux Profondes connue des Indiens et des premiers trappeurs qui firent la traite des pelleteries au Canada, est un torrent tumultueux qui passe au coeur des Laurentides pour rejoindre le Saint-Laurent à Tadoussac, à quelques milles au-dessus du Golfe. C'est à cet endroit que les navires qui font la croisière du Saguenay laissent la haute mer, pour se diriger vers le Nord, par la Rivière Saguenay.

Remarquable pour son panorama montagneux et ses couchers de soleil multicolores, et fameux par ses chants et ses légendes des premiers jours de la colonie, le majestueux Saguenay que les explorateurs remontèrent dans leur recherche du trésor de Cathay, est connu des touristes par le monde entier. Les caps géants qui bordent ce cours d'eau intérieur font paraître comme des nains les navires océaniques qui passent aux pieds des pics laurentiens; le cri des sirènes et même les voix humaines sont attirées par les flancs des montagnes et répercutés le long

ses pieds tandis qu'au flanc granité du Cap Eternité la nature a sculpté une tête d'indien que les légendes indiennes considèrent comme la statue du dieu du Saguenay, vaincu et précipité dans le goufre par un chef indien.

C'est à peine si on a dépassé les caps mentionnés que déjà la nuit descend sur la rivière et que s'allument les lumières de Bagotville, le point culminant de la région. Bagotville est un paisible et joli petit port où le bateau fait escale pour la nuit. Il repart au lever du soleil, afin de permettre aux touristes de pouvoir contempler les beautés de la nature qui leur auraient échappé si le bateau avait continué sa course durant la nuit.

Le Saguenay est riche en légendes et abondamment fourni de scènes inspiratrices. Ainsi l'histoire véridique et souvent redite de Charles Napoléon Robitaille qui accomplit un voeu en portant au sommet du Cap Trinité la statue de la Sainte Vierge, une statue géante sculptée à la main, en reconnaissance à la Madone pour la guérison



En route vers le Saguenay sur un bateau de la Canada Steamship Lines

de la rive en échos souvent répétés; aucun ornement artificiel n'est requis pour rehausser la beauté et la richesse de ce coin du pays.

De Montréal et Québec, les bateaux vont au Saguenay cinq fois par semaine durant les mois de l'été, arrêtant en route, à la Malbaie où se trouve le Manoir Richelieu, et à Tadoussac, le plus ancien poste français en Amérique. A Tadoussac, les bateaux laissent le Saint-Laurent sillonné de transatlantiques qui vont et viennent, pour entrer dans le majestueux et paisible Saguenay. Au moment où le soleil descend derrière les Laurentides aux sommets bleutés et où le firmament flamboie dans une gamme indescriptible de couleurs contrastant avec les eaux sombres du Saguenay, le paquebot approche du Cap Trinité et du Cap Eternité, deux tours imposantes qui s'élevaient à deux milles pieds au-dessus du niveau de la rivière.

Au sommet du Cap Trinité, une statue de la Vierge étend ses bras comme pour bénir les marins qui passent à

obtenue par son intercession, est connue de tout le monde. Les légendes qui entourent le mystérieux torrent du Saguenay qui a fasciné les explorateurs depuis des siècles nous sont moins familières.

Bien avant que soient colonisées les terres du nord et que Bagotville devienne la prospère localité qu'elle est maintenant, les touristes faisaient déjà la croisière du Saguenay. Aujourd'hui, en nombre toujours croissant, ils viennent de toutes les parties du monde admirer les merveilles du Saguenay.

Petit à petit, la civilisation modifie les villes et les villages échelonnés sur le bas Saint-Laurent; Sorel et Trois-Rivières deviennent des ports actifs; Québec, l'ancienne capitale, possède maintenant ses gratte-ciel et ses édifices modernes; mais le Saguenay demeure intact, sans être altéré par la main de l'homme, et ses beautés naturelles sont peut-être les plus riches et les plus émouvantes que possède notre pays.

THERESA

# Congrégation des Soeurs de l'Institut Jeanne d'Arc d'Ottawa

*Une Oeuvre bien Française au coeur  
de la Capitale*

Il existe, au coeur de la Capitale du Canada, rue Sussex, à proximité des édifices du Parlement, un pensionnat pour dames qui a nom "Institut Jeanne d'Arc", que je me permettrai d'appeler ici hôtellerie pour dames, à cause de son rapprochement avec villes américaines comme Boston et New York, pour ne citer que celles-là, en vue de la sécurité et de la tranquillité des dames étrangères et de celles qui préfèrent mener une vie calme et reposante, au milieu de l'agitation inhérente à ces villes; avec la différence toutefois que ces maisons des Etats-Unis sont régies par des laïques, tandis que celle qui nous intéresse en ce moment est règlementée et régie par des religieuses.

Mais à côté de cette oeuvre méritoire, bienfaisante et éminemment utile il en est une autre magnifique et combien prometteuse: les cours de français donnés aux Anglais de la Capitale. En effet, chaque jour, se rendent à l'Institut Jeanne d'Arc des fils d'hommes publics qui ont à coeur de connaître la belle langue française. Ces cours sont privés et conséquemment plus efficaces et plus rapides.

La fondatrice de la Congrégation Jeanne d'Arc, Française de naissance, femme de lettres distinguée sert bien la France et l'Eglise. Et la France, c'est toujours notre vieille mère, notre aïeule vénérée.

La fondation de la Congrégation Jeanne d'Arc date de 1919 et c'est la seule maison du genre au Canada. Mère Saint-Thomas d'Aquin, o.a., fondatrice de l'Ordre et supérieure générale, — depuis ce temps elle fonda trois maisons aux Etats-Unis — vint de France au Canada, bien déterminée d'accomplir de grandes choses à la gloire de Dieu. Elle y réussit pleinement. Dès son arrivée, elle observa, scruta pour ainsi dire et découvrit que le besoin le plus urgent à Ottawa était de fonder une maison pour la protection des jeunes filles. On ne savait alors où diriger les étrangères arrivant ici, comme les normales, par exemple, qui viennent chaque année terminer leurs études, sans oublier tant de jeunes filles, employées par les différents départements gouvernementaux et autres. C'est alors que Mère Saint-Thomas d'Aquin s'adressa à Son Excellence Monseigneur l'Archevêque afin d'obtenir la permission de fonder sa Congrégation. Dès qu'elle eut reçu l'approbation de Rome, la religieuse, munie de cette foi qui transporte les montagnes, et aidée de quelques postulantes, se mit à l'oeuvre; elle travailla, se dévoua sans compter. On comprendra facilement que cela ne se fit pas sans peine ni sans grands sacrifices. Si la Fondatrice fut admirablement secondée dans son oeuvre par des âmes charitables,

par contre elle eut à subir la critique amère de personnes ignorantes du bien à accomplir; mais lorsque le courage est si haut placé que celui de cette femme et des petites religieuses venues de toutes parts pour la seconder dans ses efforts, nous ne sommes pas surpris de constater le progrès étonnant et presque miraculeux que fit cet Institut depuis sa fondation.

Toute personne recommandable est ad-

naîtrez la petite religieuse qui, tout à l'heure, vous servait avec un empressement de bon aloi et un sourire avenant. Si vous poussez plus loin l'indiscrétion, vous découvrirez que le Québec est largement représenté dans cette Congrégation et que plusieurs religieuses appartiennent à nos familles les plus honorables.

On y enseigne les matières des cours commercial, supérieur et académique; la littérature, les beaux-arts, les langues française et anglaise. Les religieuses de la communauté donnent seules tous ces enseignements, comme elles font d'ailleurs le service de la maison.

La douceur du personnel ajoutée à la pratique d'une charité chrétienne surprenante sait nous communiquer la paix. Ce qui m'a le plus touchée est leur dévouement incessant au soin des malades de leur maison. Depuis plus de deux mois la "Grippe" a sévi presque à l'état épidémique dans la ville et la plupart des pensionnaires sont tombées, frappées par cette maladie. Combien il est doux et réconfortant d'observer les religieuses que nous rencontrons dans les couloirs, portant des plateaux chargés de "douceurs" destinées à leurs patientes. On entendra frapper discrètement à une porte. C'est une soeur qui apporte un bol de bouillon et qui dit: "Vous avez besoin de cela, vous n'avez presque rien pris aujourd'hui", comme si elle voulait s'excuser du bien qu'elle fait. Et lorsque le temps de régler la note arrive on vous dit: "Ça va mieux? Ce n'est rien de plus, n'en parlez pas; nous n'avons fait que notre devoir!"

A l'une des religieuses à qui je demandais: "mais vous n'avez pas été atteinte par cette maladie, vous qui êtes constamment au chevet des malades?" "Si, je l'ai eue, dit-elle, dès les débuts, et j'ai dû la détourner depuis ce temps-là". Et quand

je pense que personne de nous ne s'en est aperçu!

Quel renoncement, et quelle charité chrétienne!

Je vous admire braves petites religieuses! Quand je suis loin de vous, livrant souvent une lutte inégale au milieu du tourbillon de la vie, je reviens parfois vous visiter, en esprit, et retremper mon courage défaillant au souvenir de tant de vertus héroïques en honneur dans votre maison; et en vous revoyant toutes, oubliant vos maux et penchées sur nous avec sollicitude, je m'incline devant vous comme l'on s'incline devant des anges de charité!

Madame E.-L. de-Montigny-Giguère.



MÈRE MARIE THOMAS d'AQUIN, fondatrice et première Supérieure Générale de la Congrégation des Soeurs de l'Institut Jeanne d'Arc d'Ottawa.

mise sous le toit de Jeanne d'Arc. Le service d'hôtellerie est bon. De jolies chambres et une table exquisite agrémentent le séjour. Sans prétention, le service rivalise avec les meilleurs hôtels de la Capitale. Tous cela s'obtient pour une somme modique en comparaison des prix demandés ailleurs.

Ce qui surprend chez ces religieuses, c'est qu'il n'y a pas chez elles de soeurs converses; il n'y a là aucun esprit de caste, aucune distinction de travail; chacune des religieuses fait sa part en toutes choses et tout le service de la maison est exécuté par elles d'une manière impeccable. Il arrivera parfois qu'après le repas vous entendiez une superbe mélodie de Liszt ou de Beethoven venant de la salle de musique, un mouvement de curiosité vous fera détourner la tête de ce côté; vous y recon-

Les Soeurs de l'Institut Jeanne d'Arc se dévouent à l'enseignement et en font une partie importante de leur oeuvre, ajoutant à la sécurité et à la bonne influence du milieu le trésor des ressources intellectuelles et des connaissances pratiques les plus aptes à préparer aux jeunes filles une place honorable dans la société.

Un cours d'enseignement primaire est donné à des élèves externes; il comprend la classe enfantine, le Cour élémentaire, le Cours moyen et le Cours supérieur.

Une Ecole Commerciale dont le programme offre un enseignement complet en français et en anglais est fréquentée par les jeunes filles qui se destinent aux emplois du Service Civil ou à d'autres positions dans les bureaux.

Des personnes de langue anglaise qui désirent apprendre le français reçoivent à l'Institut Jeanne d'Arc une instruction soignée. L'enseignement en toutes les branches, par leçons particulières ou par cours, se donne le soir comme le jour, à cause du grand nombre de personnes qui ne peuvent disposer que de la soirée pour se livrer à l'étude, source de si précieux bienfaits.

L'Institut Jeanne d'Arc est situé sur la rue Sussex; sa façade s'étend de la rue York à la rue Clarence. Il est dans le voisinage direct de la gare, des édifices du Parlement, des magasins, du centre de la ville, de la cathédrale, du Château Laurier. Il a pour vis-à-vis le parc Major avec ses arbres magnifiques; des fenêtres et surtout de la galerie du toit on découvre le panorama de la vallée de l'Ottawa, les collines de Kingsmere et de la Gatineau.

Les Soeurs de l'Institut Jeanne d'Arc sont à la fois une corporation civile ayant sa charte du gouvernement provincial datée du 16 novembre 1916 et la reconnaissant comme oeuvre sociale et d'utilité publique, et une Congrégation religieuse, dûment fondée le 7 octobre 1919, avec l'approbation du Saint Siège, par S. G. Mgr C.

roisse et y enseigner le français et l'anglais. Cette permission fut accordée, bien que la Communauté ne comptât encore que quinze membres; les Soeurs furent installées à Shirley le 15 août 1921.

Deux ans après, M. l'abbé H.-L. Scott, curé de Newburyport, Mass., fit la même demande à S. G. Mgr J.-M. Emard, nommé Archevêque d'Ottawa, après le décès du regretté Mgr Gauthier. La permission fut encore accordée et la deuxième mission fut ouverte au mois d'août 1923.

En 1927, l'ancienne résidence de la famille Kessler, à Newburyport, fut généreusement offerte aux Soeurs de l'Institut Jeanne d'Arc pour y établir un Foyer pour les jeunes filles, en souvenir de M. et Mme Kessler qui avaient compté parmi les plus généreux fondateurs et bienfaiteurs de la paroisse St-Louis de Gonzague.

Avec la permission de Son Eminence le Cardinal O'Connell, Archevêque de Boston, et de Sa Grandeur Mgr J.-M. Emard, Archevêque d'Ottawa, le Foyer fut ouvert le 3 octobre 1927 et reçut le nom de Foyer Ste-Thérèse. L'oeuvre de la protection de la jeune fille s'y pratique depuis avec zèle et succès.

Parmi les oeuvres si belles accomplies par les communautés religieuses, l'Institut Jeanne d'Arc s'occupe donc de l'oeuvre sociale de la protection et de l'instruction de la jeune fille.

Si l'on réfléchit combien il est important de garder bonne la jeune fille, destinée le plus souvent à devenir l'épouse et la mère d'un futur foyer, et combien il est plus utile de prévenir que de guérir, on classera l'oeuvre de l'Institut Jeanne d'Arc parmi les plus dignes d'encouragement.



L'INSTITUT JEANNE D'ARC, façade de la rue Sussex.

H. Gauthier, Archevêque d'Ottawa et par M. le Chanoine J.-A. Plantin.

Cette Congrégation diocésaine a sa Maison-Mère et son Noviciat à Ottawa et compte de plus trois missions dans le diocèse de Boston.

Le 15 décembre 1920, M. l'abbé Charles Cordier, curé de Shirley, Mass., demandait à S. G. Mgr C.-H. Gauthier l'autorisation d'avoir cinq Soeurs de l'Institut Jeanne d'Arc pour tenir les écoles de sa pa-

## OU NOUS TENONS A PRECISER

*Encore les livres canadiens. -- On essaye d'interpréter à faux. -- Nos articles n'étaient pas dirigés contre le gouvernement de Québec.*

### M. DAVID ET LES LETTRES

Nous revenons en passant sur les livres canadiens, et sur leur distribution dans les écoles de notre province. En certains milieux, paraît-il, on a essayé de donner une interprétation fautive à l'article publié dans la revue d'avril, reproduit et commenté chez plusieurs de nos confrères, tant de la presse quotidienne qu'hebdomadaire. D'aucuns ont vu là une attaque contre le gouvernement de Québec, et particulièrement contre les divers bureaux qui relèvent de l'hon. M. David, secrétaire de la province.

Nous tenons à faire à ce propos, avec toute la précision possible, une mise au point. Jamais il n'est entré dans notre esprit de blâmer le gouvernement en quoi que ce soit, dans cette affaire. Au contraire. Nous avons indiqué dans un premier article que le gouvernement était fort libéral dans les achats de livres canadiens qu'il fait chaque année et nous ne le louerons jamais assez, avec tous les écrivains canadiens nos confrères, pour l'adoption de la loi Choquette.

Le gouvernement de Québec achète chaque année, par le ministère de M. David, de M. Bouchard et autres, de nombreux livres canadiens. Il achète des éditeurs, des libraires, des auteurs eux-mêmes. Il a à coeur d'encourager les écrivains canadiens et, dans l'ensemble, nous ne pouvons que le féliciter de ses bonnes dispositions. Tout le monde sait encore que M. David a fondé les prix de littérature qui portent son nom, et que M. Bouchard se fait un devoir, en tant que président de l'Assemblée législative, de distribuer des livres canadiens aux députés ses confrères, au jour de l'An ou dans d'autres circonstances appropriées. Nous reconnaissons tout cela, nous sommes heureux de le dire publiquement.

Si les commissions scolaires manifestaient, à l'endroit des écrivains canadiens et de leurs ouvrages, la même bonne volonté que nos dirigeants, tout serait pour le mieux. Nous en avons seulement contre les commis-

sions scolaires, dont il semble qu'un bon nombre font au gouvernement des rapports faux, quant à leurs achats de livres de récompense.

Dans les articles publiés à ce sujet, et nous l'avons dit clairement, notre intention était d'attirer l'attention du gouvernement, de M. David, de M. Délage, sur un état de choses qu'ils paraissaient ignorer, et qui était souverainement injuste, en regard de la loi Choquette, pour tous ceux qui s'occupent de lettres au Canada français.

Le gouvernement de Québec fait l'impossible pour encourager les écrivains canadiens: achats de livres, prix David, loi Choquette, etc., il serait au moins désirable que les commissions scolaires fissent leur part, dans le sens indiqué par les autorités. Nous n'avons jamais dit plus, nous tenons à ce qu'il n'y ait pas de malentendu à ce sujet.

Harry BERNARD.

(Du Courrier de St-Hyacinthe).

Dérignons-nous

Malcolm HODD

# BAUX FIXES

Déménages-tu, lecteur? — Pour ma part, j'ai déménagé il y a trois ans. — Mon voisin déménagera l'an prochain. — Je sais qu'il vous faudrait des raisons majeures pour que vous déménagiez, lectrices. — Déménageons moins souvent.

Ce qui précède vous démontre que le verbe *déménager* se conjugue à tous les temps et ne s'embarrasse du reste pas de modes. Il paraît même que, à part les cinq personnes ci-dessus, il y en a 75,000 autres — ce qu'on appelle pluriel, n'est-ce pas? — qui déménagent au mode indicatif et au temps présent, beau ou mauvais.

Quand je parle de déménager, j'entends le mot au sens propre, même si l'on sort d'un logis qui ne l'est pas pour entrer dans un autre qui ne l'est pas davantage.

Deux déménagements équivalent, dit-on, à un incendie! Cet aphorisme pourtant exagère car ce sont sensiblement les mêmes vieilles nippes qu'on trimballe d'une rue à une autre. Peut-être, avec les années, s'est-il ajouté aux meubles meublants un radio ou un Chesterfield assez fortunés pour avoir échappé à la saisie-gagerie du proprio, grâce à la prévoyance du vendeur à tempérament... à tempérament nerveux et inquiet.

Que dénote donc ce trek annuel?

C'est, je crois, moins le fait d'une complexion pratique que d'un esprit qui se paie encore de rêves et d'illusions.

Le philosophe se dit: A quoi bon changer? On n'est jamais content nulle part; le logis parfait n'est pas de ce monde; ici, il y a tel inconvénient, ailleurs, il y aura autre chose; je vais épargner \$50. sur le loyer mais il m'en coûtera \$50. de déménagement; il y a des punaises ici mais qui m'assure que je ne trouverai pas de blattes ailleurs; etc. Partir, c'est mourir un peu; déménager, c'est mourir beaucoup. Aussi, tout bien pesé, je reste.

L'idéaliste raisonne tout autrement: C'est en cherchant qu'on finit par trouver ce qu'on désire; ce n'est pas en piétinant sur place qu'on améliore sa situation; ce sont les bonnes bêtes de locataires *indécollables* qui font les proprios intraitables; etc. Rester, c'est s'attacher; s'attacher, c'est s'asservir. Vive la liberté! Tout compte fait, déménageons.

Les peuples nomades sont les peuples heureux. Nous sommes un peu de ceux-là. Longtemps à la même place, les pieds nous brûlent, nos jambes s'ankylosent; faut voyager. Mais ça n'est pas un régime qu'on se donne, ça n'est pas non plus une habitude qu'on contracte, c'est bel et bien une prédisposition naturelle qu'on apporte en naissant comme une envie qu'on a dans la peau.

Ce sont sans doute des traces d'atavisme qui persistent en nous; nous descendons d'aïeux découvreurs, explorateurs, coureurs de bois, voyageurs, colons. Nous émignons volontiers aux Etats-Unis et la plus extrême concession que nous puissions faire à la vie sédentaire est de... déménager. Eh! ne sommes-nous pas des pèlerins simplement de passage ici-bas? Alors, pourquoi nous installerions-nous comme pour un séjour définitif? Pourquoi aussi se momifier, se nickeler les pieds alors que tout en nous et autour de nous est mouvement?

Il y a plus: le déménagement en masse,

à cette époque de l'année est devenu chez nous une tradition et les traditions, c'est sacré. Le déménagement collectif, c'est le premier mai, une façon légale et constitutionnelle — ce qui cadre avec notre tempérament placide — d'envahir la rue, de dresser des barricades avec des fourgons de déménagement, de manifester enfin et de faire savoir à ces bourgeois de proprios qu'on les a dans le nez.

Pierre qui roule n'amasse pas mousse! Peut-être bien, mais ça dérouté tout de même les créanciers...

Mais l'on va croire que je suis partial aux proprios alors qu'il y en a tant parmi eux qui méritent qu'on ne loue ni leur personne ni leurs maisons.

Pour M. Vautour, en effet, le locataire est un être sans feu ni lieu et presque sans aveu, un "outlaw". On ne condescend à tempérer la rigueur de ce jugement que si ledit locataire a un mobilier convenable. Au reste, le proprio ne lui fait guère confiance dans les indispensables rapports qu'il a avec lui. Dans le commerce ou les affaires, on ne paie qu'autant qu'on a eu pour la valeur de son argent. Le locataire, lui, doit payer d'avance. Mais n'allez pas vous méprendre, car si le locataire est un paria, un "intouchable", le proprio, lui, ne demande pas mieux que de toucher.

Faut entendre le questionnaire auquel le pauvre diable est astreint à répondre:

Où étiez-vous auparavant et pourquoi êtes-vous parti de là?

Quel âge avez-vous et quel âge a votre femme?

Combien avez-vous d'enfants? Est-ce votre intention d'en rester là?

Votre ménage est-il tout payé? Est-il assuré?

Faites-vous usage de boisson?

Avez-vous: (a) un piano? (b) un chien? (c) des coquerelles?

Jouez-vous: 1o le trombone? 2o le saxophone? 3o le rumba? 4o le poker?

Et l'on trouve que les préposés au recensement sont indiscrets! Encore un peu et le propriétaire vous demanderait si vous avez fait vos Pâques ou si votre femme est emprunteuse.

Tout ça pour un taudis, un nid à rats, un bâton de perroquet, un... Mais on va s'imaginer que j'ai une dent contre les proprios alors que je me fais toujours un plaisir d'assister à leurs funérailles. Au reste, je n'ai pas d'excuse à donner car si un plaideur malheureux (ne le sont-ils pas tous?) a quarante-huit heures pour maudire son juge, c'est bien le moins qu'un locataire qui est venu à bout d'acquitter son terme s'octroie quelques minutes pour bauder sur les locateurs.

"E pur si muova", comme dit l'autre, et pourtant on "mouve"!

Je ne fais aucune difficulté de reconnaître qu'il y a force locataire qui manquent d'aménité — ce qui est regrettable — et même de solvabilité, — ce qui est plus sérieux encore. Ils vous ont des exigences de grands seigneurs: planchers de bois dur, incrustat, frigidaire, fresques, etc. Il faut les entendre s'enquérir d'une voix d'ultimatum:

Les voisins ont-ils des enfants?

A quelle heure rentre le locataire du deuxième?

Y a-t-il des rats, des punaises, des mites?

Le poêle à gaz et la glacière sont-ils fournis?

Allez-vous peindre les boiseries pour matcher avec notre ameublement d'érable moucheté?

Croyez-moi si vous voulez, mais il y en a qui vont jusqu'à exiger une baignoire émaillée et des W. C. hygiéniques! Des sans-le-sou, des rien-du-tout qui n'avaient pas même une culotte au derrière quand ils sont venus au monde!

Ma parole! il y a des gens qui ne doutent de rien, qui ne savent pas garder leurs distances. Ça n'a ni auto ni radio et ça se mêle de tirer du grand, de vouloir une fenêtre dans chaque pièce et un ventilateur dans les latrines. Ça prend des mines de dégoûtés, ça lève le nez sur la bûche économique ou l'électrolier en toc du salon et faut voir le mobilier qu'ils traînent après eux: un peigne dans un chausson!

Tout cela est bel et bien mais enfin s'il y a des locataires qui sont mauvais coucheurs, nous n'avons tout de même pas un climat à les laisser coucher dehors.

Tu le vois, lecteur locataire, la position est intenable et c'est pour cette raison que, bon an mal an, tu erres d'un logis à un autre à la recherche du proprio idéal. Peut-être est-ce courir après une chimère, mais la vie n'est-elle pas une course sans fin après un idéal intangible: la richesse, l'amour, le bonheur?

Tantale fut le plus illustre des locataires dans l'ancienne Mythologie où le dieu Terme, cela va de soi, personnifie le proprio.

Les statistiques nous apprennent que la plupart des grands poètes furent des locataires sans cesse ballotés, par le destin, d'une mansarde à une autre et que sur l'océan des âges ne purent jeter l'ancre un seul jour.

Les poètes qui ont pignon sur rue et... du génie sont des exceptions, presque des êtres contre-nature au même titre que les musiciens chauves. D'autre part, il est à remarquer que locataire et prosateur riment richement.

Et vous, lecteur locateur, vous n'êtes pas non plus sur un lit de roses, je sais bien. C'est vous que le satané code charge des grosses réparations et, au prix que demandent le menuisier ou le plombier, il n'y a que de grosses réparations. Il vous reste la ressource de confier vos ennuis au papier, timbré. Les hommes de loi, pour vous plaire, se mettront en frais et feront les baux. Et les huissiers sont gens de personnalité si saisissante!

Pour ma part et quelque désir que j'aie de vous accommoder les uns les autres, il faut bien reconnaître que ce monde-ci n'est pas un endroit où vivre. Si nous déménagions en mars? Ça nous reposerait toujours de déménager en... mai! Reste aussi la lune et j'en connais tant et plus qui ne seront jamais satisfaits à moins.

Franchement, je crois qu'on exagère de part et d'autre.

Avec de la bonne volonté on pourrait s'entendre et remuer ses escabelles moins souvent. Les injures et les écarts de langage n'arrangent rien. J'ai entendu, de mes oreilles, des locataires à disposition ambulatoire traiter de crampon, de rouffion et même,

(Suite à la page 9)

Rémiscences

Gaétane de Montreuil

## UN VOYAGE ACCIDENTÉ

Il est des souvenirs ancrés dans le cœur. Toute une vie de déceptions et de déboires ne peut les enfoncer au gouffre de l'oubli ; ils surgissent dans la pensée, quelque jour, comme ces plantes marines, qui ont leurs racines dans les profondeurs et se montrent à la surface, lorsque les flots calmes reflètent le ciel dans leur transparence lumineuse et nous dévoilent quelques-uns de leurs mystères.

Depuis longtemps tu n'es plus là, Elise, mon aînée en âge et en méfaits — pour regretter hypocritement, en te moquant de moi, les effets de ta gourmandise et mon embarras d'être obligée à cause d'elle, ta gourmandise, de voyager durant des heures, en exhibant les blancs falbalas de mon jupon. Tu n'es plus là, et je raconte ici l'incident humiliant pour redire à ta mémoire que je te pardonne.

Nous étions parties de Québec, Elise et moi, pour le Nouveau-Brunswick, via Fraserville — que nous appelions encore La Rivière-du-Loup.

En vacances et ce beau jour de juillet ruisselant en poussière d'or sur nos projets et nos rêves!...

Mais, faut-il le dire, Elise était gourmande. Nous étions à peine installées dans le train, qu'elle sortit de son sac de voyage une inquiétante boîte de friandises et se mit à son occupation favorite, croquer des bonbons, des chocolats, engloutir des choux à la crème, des petits fours, des amandes, etc.

J'ai ouvert un livre. Mais ma cousine détestait le silence et n'était pas égoïste. A tout moment, elle interrompait ma lecture pour me tenter avec quelques-unes des sucreries qu'elle sortait de l'inépuisable boîte.

J'avais tourné mon fauteuil le dos à la lumière, ma compagne avait placé le sien face au dehors, mais en le tassant sur le mien. Nous étions très rapprochées, et je voyais, sans y regarder, le manège agaçant de ma voisine, qui ne cessait de manger. A une petite station, où des gamins offraient des fruits aux voyageurs, Elise, sans presque quitter son siège, fit par dessus mon épaule de copieuses emplettes. Puis, sans y être autorisée, elle étendit une serviette sur mes genoux, une autre sur les siens et m'invita au festin.

Je refusai ses politesses et les payai d'un avertissement de prudence "Tu seras certainement malade de cet engoulement insensé de friandises".

Mon conseil parut de l'ingratitude, et celle qui le dédaignait répliqua brusquement : "Attends que cela soit, avant de sermonner".

Si j'avais pu deviner ce qui devait bientôt arriver, j'aurais certainement mis en action un proverbe sage : "Il vaut mieux prévenir que d'avoir à guérir". Mais Elise était vaillante et moqueuse, ses lèvres, plus rouges que les fraises qu'elle savourait, me renvoyèrent un sourire de dérision et de bouderie.

Je continuai ma lecture, elle sa bombance.

Mais, bientôt, je la vis chiffonner hâtivement sa serviette, en se la portant à la bouche comme pour prévenir une explosion. Pâle, les yeux hagards, elle me fit de la tête signe de lever le chassis. Je me rangeai vivement, mais à cet instant même, l'accident se produisit. Je reçus sur mes genoux, en un mélange confus tout ce que ma cousine avait consommé de variété, depuis notre départ.

Il est superflu de dire que ma robe ne fut pas embellie par cette décoration... Quant au plaisir que j'en ressentis... Il est des impressions spontanées qui ne se traduisent pas en mots considérés : une exclamation d'horreur, une grimace de dégoût, un silence accusateur.

Elise, débarrassée de la charge qu'elle m'avait si volontairement transmise, était redevenue raisonnable et même raisonneuse. Sans se troubler, elle sonna le garçon de service et me dit, très calme, comme si cela eût été une chose usuelle, une coutume : Enlève ta robe, le *porter* aura le temps de la nettoyer avant que nous soyons rendues à destination".

La perspective de voyager en jupon blanc n'était pas des plus agréables, mais c'était l'unique solution possible.

Aidée de ma cousine, je détachai ma ceinture et fis avec précaution glisser ma jupe vers mes pieds. Le *porter* l'enleva avec tout ce qu'elle comportait de désastre, et m'assura qu'il me la rendrait immaculée, avant notre descente du train.

Ainsi dépouillée de la moitié de mon costume, je repris mon livre avec une détermination persistante. Mais Elise n'aimait pas

être longtemps sans entendre le son de sa voix. Elle fit bientôt une tentative de me ramener à la conversation et à la bonne entente.

Pour être aimable, elle voulut débiter par un compliment : "Ton jupon est joli", dit-elle, en analysant les fioritures de la broderie.

Cette fois, je la regardai avec une intention bien arrêtée de faire enquête sur ses sentiments. Mais Elise ne riait pas, elle avait tout simplement transporté son attention à ce qui l'intéressait le plus au monde après les friandises, la toilette.

Ma réponse fut laconique et brusque comme il convenait à la situation :

"Oui, mais je l'aime mieux avec ma robe par-dessus".

— En voilà une réponse sotte.

— Je réponds comme tu manges.

Le garçon, à ce moment, venait m'annoncer que l'accident était à moitié réparé et que, lorsque son savonnage serait séché, il n'en resterait nulle trace. Ma cousine profita de la nouvelle pour reprendre tout son aplomb : "Tu vois que ce n'était pas la peine de se tourner le sang. Un accident est un accident, et celui-ci est sans importance et sans gravité".

Mais elle parlait en joli costume de voyage et je pensais en simple jupon blanc.

Quelques minutes avant d'atteindre la Rivière du Loup, le *porter* vint m'apporter ma robe fraîchement repassée et pressée avec un art subtil, qui ramenait des plis savants sur la tâche encore très visible, mais que ni ma cousine ni l'astucieux noir ne savaient plus voir.

Aidé d'elle et lui, je repris mon vêtement stigmatisé.

Satisfaite du résultat, Elise se recula d'un pas, m'explora du regard et dit avec assurance : "Ca n'y paraît plus, il faut le savoir pour le voir". Mais, avec un peu d'amertume, je ne pus m'empêcher de répliquer : "Et le voir, pour le savoir..."

Le soir, dans notre chambre d'hôtel, j'écrivis à ma mère : "Le voyage a été très agréable jusqu'ici. Nous repartons demain pour Edmundston. En bonne santé et de bonne humeur."

Ainsi s'écrit l'histoire.

## BAUX FIXES

(Suite de la page 8)

sauf respect, d'emphytéote, tel voisin qui avait la faiblesse de renouveler son bail. Tous ceux qui veulent être de bon compte reconnaissent aujourd'hui que le locataire Proudhon est allé trop loin quand il a affirmé que la propriété c'est le vol. Pourquoi généraliser de cette façon quand on sait parfaitement que tous les propriétaires ne sont pas locataires.

D'autre part, il faut convenir qu'il y a des proprios qui ont bien de la morgue. Ils auraient tout à gagner à traiter leurs locataires avec des ménagements en les persuadant que, en définitive, leur péripatétisme ne mène nulle part, qu'on vit de ménage et qu'on crève de déménagement.

Au reste, locateur et locataire ne sont pas des états immuables ou incommutables ressortissant à des tempéraments particuliers comme des qualités natives. Il y a de braves gens dans les deux camps. On peut même dire que maints locataires aspirent à devenir

propriétaires ; c'est la qualité qu'ils convoient, c'est l'ambition qu'ils nourrissent.

Aussi bien, ces petites querelles, chamailleries ou chipoteries, de quelque nom qu'on les désigne, sont affaires de point de vue. "It all depends whose ox is gored", comme disait Cicéron quand il s'avisait de parler anglais.

N'empêche qu'à voir tant de pauvres hères se balader dans nos rues à la recherche d'un gîte, je sens mon cœur se serrer. Comme le sujet est héroïque, je crois bien bon de leur adresser mes sympathies non pas en prose banale mais en vers, fut-ce des vers de mirmidon :

## BALLADE DES DEMENAGEURS

Faut ne s'attacher nulle part !  
Est maxime fort salutaire ;  
C'est le sort commun sur la terre :  
A peine arrivé qu'on repart.  
Aussi, mai venu, la plupart  
Se baladent en tapissière  
Du Boul' Saint-J. à S.-Léonard,  
De Guybourg à Ville St-Pierre.

C'est un carnaval, un bazar ;  
On crie, on jure, on vocifère.  
Le pot de chambre, la soupière  
Et le portrait de belle-mère,  
Tout est pêle-mêle au hasard.  
Le voisin narquois, goguenard,  
A l'arrivée ou au départ  
De vos nippes fait l'inventaire.

Faut changer, dit Pierre ou Gaspard ;  
Ce logis-là devrait me plaire !  
Mais l'an d'après c'est à refaire...  
Un jour pourtant ou tôt ou tard,  
Fût-on solide en Gibraltar,  
— Cette fois c'est bien la dernière —  
On déménage... en corbillard  
Dans un sous-sol, au cimetière...

## ENVOI

Prince, bénigne locataire,  
Si cœur t'en dit, à ton chambard  
Va, va gaiement, c'est ton affaire.  
Au proprio, ce sacré tsar,  
Qui t'engueule ou fait du pétard  
Fiche ton plain-pied quelque part !

# A travers les Montagnes Rocheuses

Quelques aspects de la Suisse Canadienne

Pour bien voir la Suisse Canadienne, il est plus sage de faire un arrêt à Calgary, la métropole de l'Alberta, et de laisser cette dernière ville le matin. Elle vaut d'ailleurs la peine d'être visitée et tout autour de la ville s'étendent de somptueux quartiers résidentiels auxquels on accède par le tramway ou par des ponts.

Du toit du Palliser, le splendide hôtel de la Compagnie du Pacifique Canadien, où des hauteurs du magasin de la compagnie de la Baie d'Hudson, l'on a un très bel ensemble de la ville, et c'est moins fatigant que de tenter de la parcourir trop en détail lorsqu'on a peu de temps à sa disposition.

Dans le lointain, l'on aperçoit les premières montagnes et c'est déjà un avant-goût du magnifique spectacle dont on jouira et qui vaut les quatre jours de chemins de fer qu'il a fallu pour atteindre cette région pittoresque de notre pays.

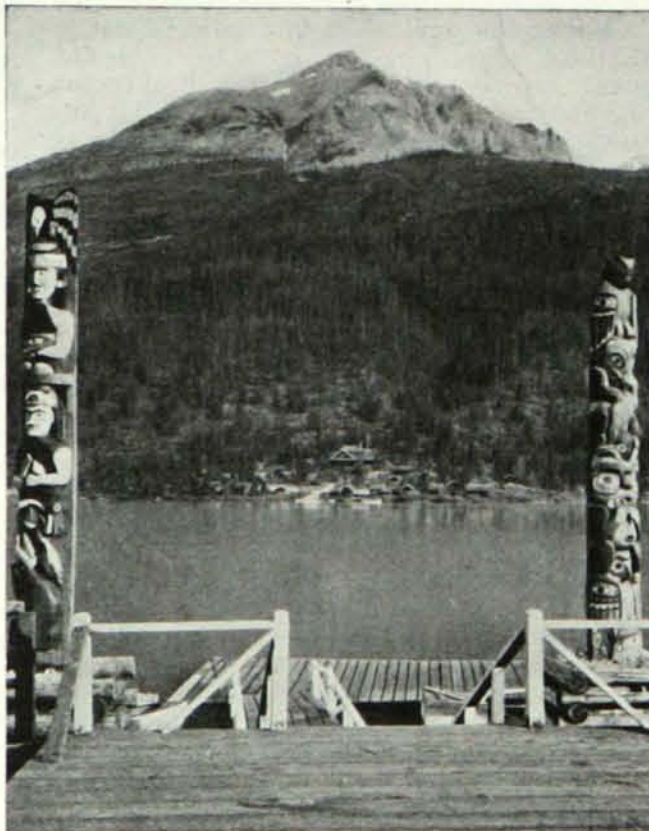
C'est le mont Gap qui est la sentinelle qui garde ce royaume fantastique dont tous les personnages, comme les acteurs géants d'un drame, nous apparaissent quelques minutes, nous mettant au coeur comme un frisson d'émoi.

Pour embellir encore ce décor unique, les eaux bleues de la Bow dans lesquelles se mirent les monts dont quelques-uns nous sont familiers par l'image et par le cinéma. Au pied des "Trois Soeurs" dont la plus massive nous apparaît la première, tandis que les deux autres plus grêles se dessinent et s'étalent à ses côtés, le village de Canmore donne une impression de vie dans cette immense solitude.



Le "Château", le superbe hôtel du Pacifique Canadien sur le bord du Lac Louise, dans les Rocheuses.

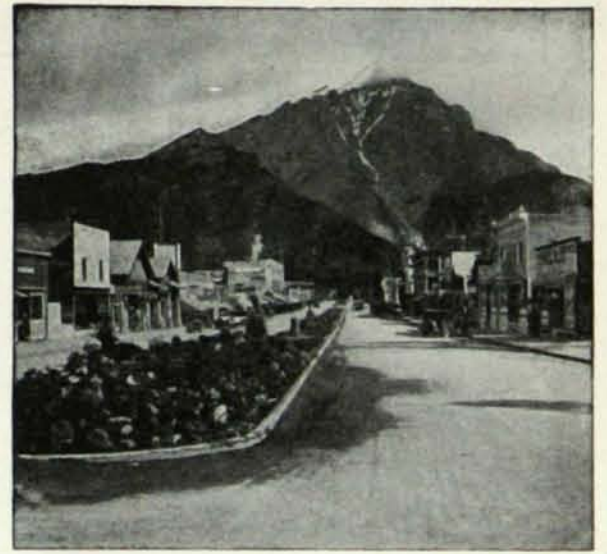
La voie ferrée qui serpente sur les flancs des rochers nous ménage des surprises à chaque tournant. Il n'y a pas moyen de traverser les Rocheuses sans faire un arrêt à Banff. C'est un enchantement que de se



Le lac Wapta, le point le plus élevé atteint par la voie du C.P.R. dans les Montagnes Rocheuses.

trouver au milieu de ces figures de pierre aux traits heurtés et si dissemblables.

Au pied du Mont Rundle, dans la vallée de la Bow, se dresse l'hôtel Banff Springs, dont les tourelles plus légères, rappellent vaguement notre Château Frontenac. C'est la somptueuse hôtellerie que la compagnie du Pacifique met à la disposition des voyageurs qu'elle amène dans cette solitude, car s'il n'y avait pas de chemin de fer, Banff, avec toutes ses beautés, serait un désert. En bas de la terrasse de l'hôtel, se trouve la piscine d'eau sul-



Banff, villégiature et station thermale réputée des Montagnes Rocheuses. Au fond, le mont Cascades

fureuse chaude qui a valu à Banff sa réputation de station thermale. La source de cette eau est cachée dans la montagne où l'on peut admirer dans une caverne, les sources jaillissantes à l'odeur caractéristique. L'eau est limpide et d'un bleu particulier. A côté de cette caverne une grande baignoire découverte, garde malgré une température automnale, très prononcée sur les hauteurs, 73 degrés Fahrenheit. Une plus petite et plus profonde atteint 93°. Des jeunes gens et des jeunes filles s'y baignent comme en plein été et l'on obtient pour la modique somme de 25 sous, un costume et un cabinet de déshabillage. En plein carnaval d'hiver, la température de cette piscine permet de s'y précipiter sans danger.

Une excursion intéressante vous mène le long du mont "Tunnel" par un chemin qui n'a que la largeur d'une automobile, d'où l'on vous fait admirer toute la vallée de la Bow. L'on se demande parfois ce qui arriverait si les freins manquaient, mais le spectacle mérite que l'on dompte ce petit frisson de peur. Les montagnes avoisinantes portent chacune leur nom et ont un aspect différent.

## LE LAC LOUISE

On ne traverse pas les Montagnes Rocheuses sans arrêter au Lac Louise, dont la gare est située à un mille environ de la division entre l'Alberta et la Colombie Britannique.

Il n'y a qu'un hôtel au lac Louise, celui de la Compagnie du Pacifique Canadien, le "Château", bâti tout au bord de l'eau, de sorte qu'en descendant du train, à 3 milles du lac, on enregistre ses bagages, avant de monter dans le tramway pour un trajet qui donne un peu l'impression d'une randonnée dans les montagnes russes. Tout semble avoir été réuni ici pour le plaisir des yeux: côtes abruptes couvertes d'une riche végétation, gorges profondes à donner le vertige, ponts gracieux bâtis sur des précipices, rivières qui serpentent sur la mousse; et comme fond de scène, des montagnes et des glaciers.

L'on descend dans la cour de l'hôtellerie qui, de l'extérieur, semble un immense chalet, mais qui contient tous les raffinements du confort et du luxe. Des fenêtres de la vaste salle de l'hôtel on a vue sur le glacier Victoria qui se reflète dans les eaux bleues du lac, ce qui semble doubler sa masse. Cette teinte particulière des eaux leur est

donnée, parait-il, par les particules de terre qui se détachent de la montagne et qui sont entraînées par le torrent lorsque le soleil chauffe le glacier. En marchant deux milles on peut aller l'admirer de près, et souvent l'on peut être le témoin d'avalanches qui se produisent sous les rayons ardents du soleil d'été.

Les sentiers ne manquent pas dans la montagne qui avoisine le lac, et les alpinistes peuvent grimper jusqu'au sommet du mont Bechêne d'où ils admirent les lacs Louise, Miroir et Agnès. Sur cette même cime l'on peut, suivant l'heure ou son appétit, déjeuner, dîner et souper, dans une auberge riante, qui n'a point à craindre de rivalité.

Du lac Louise l'on peut rayonner dans la direction de la vallée du Paradis à une distance de dix milles et visiter le glacier du Fer à Cheval ou aller du côté de la vallée des Dix Pics, au sud est en passant devant le Mont Temple, le plus haut sommet que l'on voit du chemin de fer (11,625 pieds) Le Lac Moraine est à l'entrée de la vallée et à onze milles du lac Louise, mais plus loin l'on peut voir le glacier Wenkemna et plusieurs plus petits. Au delà des Dix Pics, il y a un vaste champ de glace qui va vers la vallée des Prospecteurs et le passage du Vermillon.

De n'importe quel point à l'ouest du lac Louise on peut avoir des aperçus des monts Daly et Balfour, mais les glaciers ne sont pas si faciles à atteindre que ceux qui sont au sud de la voie ferrée.

Il y a des glaciers en vue durant la descente du sommet de la montagne dans la vallée du Cheval qui rue, dans le parc Yoho et dans la vallée du même nom. Puis la route redescend dans la vallée de la Colombie et les scènes alpestres se font plus rares jusqu'à ce qu'on atteigne les monts Selkirks.

### LES MONTS SELKIRKS

Les monts Selkirks n'ont pas la même apparence que les Rocheuses, ils sont couverts en général de courts arbustes déchiquetés par les vents, mais ils renferment aussi beaucoup de glaciers et de champs de glace. Le chemin de fer monte péniblement et se dirige vers l'entrée du parc Glacier. Le panorama devient plus grandiose à mesure que l'on approche du col de Rogers, entouré de pics recouverts de neige et exposé aux avalanches. Le tunnel Connaught, qui coupe maintenant de cinq milles la montée la plus difficile, cache aussi plus d'un point de vue, mais il est facile d'arrêter à Glacier, qui se trouve près de l'entrée opposée.

L'Illecillewaet ou Grand Glacier est seulement à un mille et demi de la gare et il est facile de se rendre à sa base avec très peu d'efforts. On peut faire l'ascension du Mont Lookout à l'ouest et avoir ainsi une magnifique vue de l'Illecillewaet et des hautes montagnes qui l'entourent. Il y a encore de plus beaux champs de glace à admirer du mont Sir San-



La voie du Pacifique Canadien traverse dans les Montagnes Rocheuses des régions d'un grand pittoresque. On la voit ici longeant le torrencieux canyon de la rivière Illecillewaet.

ford, le plus haut point de cette chaîne.

Les beautés des régions du lac Louise, de Field, de Glacier, sur la ligne du Pacifique Canadien ont eu l'occasion d'être très admirées, mais celles du Mont Robson et de son entourage, près du passage de Yellowhead, sur le Grand Tronc Pacifique, sont à peine connues. La montagne elle-même, s'élève à 13,087 pieds au-dessus du niveau de la mer; c'est le plus haut pic des Montagnes Rocheuses et on ne le voit pas du passage de Yellowhead, mais il apparaît à l'endroit où la rivière des Grandes Fourches rejoint la rivière Fraser. Quelques milles plus loin, à la tête de la vallée, ses falaises abruptes sur lesquelles la neige a peine à s'attacher, montent à 10,000 pieds couronnées par une pyramide de neige. Un sentier mène des Grandes Fourches à la vallée des Mille Chutes, où la rivière tombe dans une gorge sauvage et atteint l'arrière du Mont Robson.

Des montagnes plus basses de cette région, il y a une vue splendide de monts, de glaciers et de lacs. Le torrent bleu du Glacier Tremblant semble surgir du Cimier et du pic de Robson, pour se plonger dans le

lac Berg qui le refléchit dans son miroir et semble le doubler. A la gauche, il y a de grandes chutes congelées qui s'étendent en un demi-cercle de cinq ou six milles, autour des sombres rocs de l'arrière-garde.

L'eau qui sort des cavernes tombe dans le lac Berg et les Grandes Fourches, mais une partie atteint aussi le lac Adolphus et la rivière à la Fumée, l'un des affluents de la rivière Mackenzie, de sorte que le glacier envoie à la fois ses eaux à l'Océan Arctique et à l'Océan Pacifique.

Les explorations dans les Rocheuses et les Selkirks ont été accomplies pour la plupart par des Anglais ou des Américains qui ont fait de l'alpinisme en Suisse, et l'on se demande pourquoi ils ont entrepris de si lointains voyages, lorsqu'ils avaient à leur portée des montagnes d'accès plus facile. Il faut accuser d'abord l'attrait que l'inconnu et l'immensité exercent sur les esprits aventureux. L'étendue des montagnes couvertes de neige dans l'Alberta et la Colombie Britannique couvre plusieurs fois celle des Alpes. La longueur de cette chaîne de montagnes d'Europe est de quatre cent milles et sa largeur de cinquante à quatre vingts milles, tandis que les Rocheuses et les

Selkirks ont une longueur de douze cents milles et une largeur de cent quarante milles.

Les clichés de ces deux pages sur les Montagnes Rocheuses nous ont été fournis par courtoisie du Canadien Pacifique.

## Réhaussons la beauté du Canada

Toute maison non améliorée ou sans parterre au Canada peut être rendue plus attrayante par l'emploi judicieux d'arbres, d'arbrisseaux, de plantes grimpantes, de fleurs et de gazon bien entretenu. Le vieux dicton selon lequel une maison non encadrée de végétation n'est pas un foyer, fait bien ressortir la nécessité et la sagesse de la plantation ornementale.

Le Canada est un pays d'une rare beauté naturelle, à partir des lacs Bras d'Or de l'île du Cap Breton jusqu'à ces fameuses montagnes aux assises baignées par les vagues du Pacifique. La nature a doté notre pays de paysages naturels grandioses, les plus beaux et les plus variés du globe. Les montagnes, les lacs, les ruisseaux, les forêts, les plaines et les chutes d'eau y abondent. Les endroits dont l'apparence laisse à désirer sont ceux que l'homme a lui-même enlaidis; il semble donc que le moins qu'il puisse faire, c'est d'améliorer suffisamment ces mêmes endroits pour les conformer, dans une certaine mesure au moins, à la beauté naturelle de notre grand pays. Souvent on se rend compte de l'avancement et de la prospérité d'une loca-

(A suivre à la page 40)



Un camp de chalets dans les Rocheuses, près du Lac Louise.

## LES AMBITIONS DU JAPON

*Que se passe-t-il en ce moment dans l'Est ?*

En dépit du silence qui semble régner sur les questions de l'Extrême-Orient, les nations civilisées du monde n'en demeurent pas moins alarmées par la probabilité d'une reprise des troubles entre la Chine et le Japon, et également par l'imminence d'un conflit entre les Nippons et les Américains.

Comme on le sait, le Japon possède des intérêts considérables en Mandchourie, et la Chine fait tout ce qu'elle peut pour retarder le développement de ces intérêts. Les conflits de l'an dernier semblaient s'être apaisés, mais on appréhende qu'ils reprennent bientôt, en dépit de la Ligue des Nations. Nous avons l'intention de montrer ici quelles ambitions et quelles nécessités économiques ont servi à aiguillonner les Japonais vers cette nouvelle agression probable.

\* \* \*

L'origine du peuple japonais est restée douteuse. Historiquement, on ne connaît rien de cette race avant le huitième siècle. L'archéologie et la légende sont également inutiles dans un pays où le bois a servi de seul matériel pendant de nombreuses générations et où les histoires des temps préhistoriques sont tellement contradictoires qu'il est impossible de séparer le faux du vrai.

Nous trouvons d'abord les Japonais établis dans la plus éloignée des îles de l'extrême-sud. Quand ils émigrent graduellement vers les grandes îles du nord, ils rencontrent, vainquent et exploitent les indigènes, mais ce n'est qu'au commencement du dix-septième siècle qu'ils occupent les quatre grandes îles du Japon proprement dit. Vers le même temps, ils traversent aussi le détroit qui les sépare de la Corée et qui n'est pas très large. L'histoire de la Corée nous suggère l'idée qu'à partir de 1625, les Coréens, dans la conduite de leurs guerres civiles, faisaient alternativement appel à la Chine et au Japon pour leur aider, et de cette façon les Japonais avaient fini par gagner facilement un pied à terre. Un jour vint où les deux grandes races se rencontrèrent et dans la première lutte qui s'ensuivit la Chine expulsa les Japonais du continent.

Mais vers 1637, les "shotguns" du Japon révélèrent leur ambition par diverses campagnes contre les nations de l'Asie et démontrèrent même qu'ils rêvaient d'un grand Empire japonais, qui pourrait inclure la Chine, la Corée, et les îles des Mers du Sud. Ensuite vint une période d'isolement véritable qui dura près de deux siècles, jusque vers 1853, quand les gambades de l'ours moscovite commencèrent à paraître menaçantes. Dès 1689, les Russes avaient atteint le Bassin de l'Amour, et en 1861, ils étaient rendus près de la frontière de la Corée.

C'était ou jamais pour les Japonais le temps d'agir ! Mettant de côté les prétentions chinoises sur la Corée, le Japon négocia un traité avec la Chine en 1876, et en 1880 établit une légation à Séoul. Après dix années de combats plus ou moins incohérents, "décousus", un nouveau traité fut signé par lequel les deux nations s'engageaient à retenir leurs troupes, et prenaient l'engagement de ne pas les faire revenir sans le consentement des deux nations. En 1894, la Chine négligea de

demander le consentement du Japon et envoya deux mille hommes pour apaiser une émeute dans le sud de la Corée. Une nouvelle guerre s'ensuivit et les Chinois furent expulsés. Ainsi la Chine perdit sa souveraineté sur la Corée et abandonna Formose et nombre de petites îles aux Japonais.

C'est à peu près à cette époque que les nations étrangères commencèrent à arriver en Chine. L'Angleterre, l'Allemagne et la France prirent chacune un morceau des "possessions japonaises si durement gagnées." Mais c'était la Russie que le Nippon redoutait le plus. Depuis quelque temps ce pays n'avait cessé d'empiéter en Asie, et finalement s'était servi de la rébellion des Boxers comme d'un prétexte pour maintenir cent mille soldats dans la Mandchourie. Dans la guerre qui succéda immédiatement à cet état de chose, le Japon gagna le protectorat de la Corée et de presque toutes les régions concédées à la Chine et à la Russie.

La Corée fut annexée en 1910, et placée définitivement sous le joug japonais. Dans la Mandchourie du Sud, les Nippons se sont puissamment retranchés. On doit admettre que sous leur contrôle le développement de ces régions serait d'un inestimable avantage au Japon comme base pour son armée et ses approvisionnements. Il est possible aussi que le Japon rêve au jour glorieux où ses armées tiendront fermement dans leur serres toute la Sibirie d'Extrême-Orient depuis le lac Baikal jusqu'à Vladivostock.

Examinons pour un moment les ressources et les besoins du Japon. Le Japon proprement dit est essentiellement un pays de culture. De ces soixante millions d'habitants, près de vingt-huit millions appartiennent à la classe agricole. Pendant que le riz, qui est la base de la nourriture nationale est cultivé dans une énorme proportion, il n'y en a, cependant, plus suffisamment pour nourrir tout le monde, et même dans les meilleures années une certaine quantité assez considérable de riz doit être acquise en pays étranger.

Le problème de se procurer l'alimentation supplémentaire est pratiquement résolu par les vastes "bancs" de poissons de toutes espèces qui abondent dans les eaux Japonaises et heureusement pour eux les Japonais aiment le poisson. Près d'un million et demi d'hommes sont engagés dans cette seule industrie de la mer. On importe du bœuf de la Chine, du porc de la Corée, et de la farine des Etats-Unis. A tout prendre, le problème de l'alimentation au Japon n'est pas insurmontable.

"Mais quand nous examinons la question des matières premières", dit la Revue de Paris, "la situation du Japon est bien moins satisfaisante. Sa production de charbon est insuffisante pour son usage et le sol n'accorde aucune promesse d'en donner plus tard davantage. Son anthracite est pratiquement tout réservé pour sa marine et tout le reste doit être acheté à l'étranger. En temps de paix, ceci est déjà assez désavantageux, mais en temps de guerre, les tout premiers jours d'une mobilisation industrielle priveraient le pays de toutes ses ressources naturelles ou acquises".

Il n'est pas étonnant par conséquent que les Japonais jettent un regard d'envie sur la Mandchourie qui possède une abondante ré-

serve de charbons de toutes les espèces, ainsi que de beaucoup d'autres minerais qui manquent au Japon. Sa production du fer est encore moins satisfaisante. De sa consommation annuelle d'un million de tonnes, le Japon n'en fournit que 70 tonnes. La Corée possède de grands gisements de fer, mais cependant pas assez pour pouvoir fournir au Japon tout ce dont il a besoin. La Chine possède tous les minerais, mais on ne peut compter sur elle d'une façon régulière. Alors, le marché le plus proche, c'est l'Inde britannique. Et également, de nouveau, pour ses gisements miniers, la Mandchourie devient un morceau tentant.

L'huile, le troisième plus grand besoin d'une nation industrielle moderne, manque également au Japon. Ce pays produit deux cent soixante quinze mille tonnes d'huile et sa consommation annuelle est d'au moins quatre fois cette quantité. La Mandchourie produit annuellement cinquante mille tonnes d'huile lourde et quarante mille tonnes d'huile de divers degrés plus légère. On peut douter de l'avantage de ce produit mandchourien en temps normal, puisque cette huile coûte plus cher aux Japonais que celle de Californie et des Indes Néerlandaises. Mais sa valeur en temps de guerre ne peut être contestée.

Deux matières premières que le Japon doit nécessairement importer sont le coton et la laine. Le cotonnier n'existe pas sur les îles japonaises, mais on peut acheter le coton tout le long des côtes du sud de la Chine.

Seuls les moutons les plus robustes peuvent vivre sur le sol japonais, mais la Mandchourie et la Mongolie produisent toutes espèces de laines.

\* \* \*

On verra par ce qui précède que ce dont le Japon a besoin est une portion de l'univers où il pourra se procurer les grandes quantités de matières premières qui lui manquent, ainsi que la nourriture qu'il lui faut pour nourrir sa population. En 1915, la population du Japon était de 59,736,000 habitants et son augmentation annuelle était d'un million. Il est insensé de vouloir comparer la densité de sa population avec celle de la Belgique, car la Belgique, à part d'être très industrielle et d'avoir beaucoup de charbon, est un pays plat où chaque pied de terrain peut être utile pour la culture, tandis que les terres du Japon sont arides, montagneuses et volcaniques : en bien des endroits inhabitables.

\* \* \*

Les Japonais sont un peuple très patriote, très guerrier, et ce n'est que leur isolement insulaire qui les a empêchés de prendre part à plusieurs grands conflits. Si le Japon et les Etats-Unis avaient une commune frontière, les lois américaines de 1924, sur l'immigration, — ou la question de la "porte ouverte" en Chine, — auraient certainement provoqué la guerre depuis longtemps. Heureusement, jusqu'ici, pour la paix du monde, la situation géographique des deux pays a retardé jusqu'à ce jour le conflit possible et même probable. Cependant, une guerre entre les deux pays prendra difficilement la

(Suite à la page 40)

Les Salons Français

Henriette Tassé

# Madame Récamier

La renommée sociale de Mme Récamier a éclipsé celle de toutes les femmes des salons contemporains. Elle est la femme du 19<sup>e</sup> siècle la plus admirée, la plus aimée et dont on a le plus écrit. Sa beauté fut universellement reconnue par l'élite de l'Europe. On a tellement insisté sur sa merveilleuse beauté, sur sa bonté et son charme, qu'elle est devenue une figure idéale, investie d'une grâce subtile et poétique. Le peintre David l'a immortalisée sur la toile dans toute la fraîcheur de sa jeunesse. Son buste a été sculpté par Canova, "le marbre pour être idéal n'eut qu'à copier le modèle" dit Sainte-Beuve. Grâce aux arts divins de la peinture et de la sculpture, les déesses de la beauté revivent encore.

Son père, M<sup>re</sup> Jean Bernard, qui était notaire, avait, au dire de ceux qui l'ont connu, "une figure extrêmement belle, régulière et noble". Sa mère était une jolie blonde, fraîche et vive, parfaite à ravir ce qui explique la beauté de Juliette Récamier.

A quinze ans, elle épousa le banquier Récamier qui avait quarante-deux ans et qui fut plus tôt son père que son mari. Il avait acheté l'hôtel de Necker à la Chaussée-d'Antin. Les Goncourt donnent la description de la chambre de Mme Récamier dans leur ouvrage sur la société du Directoire. "Deux cygnes de bronze doré bordent le lit d'une guirlande de fleurs échappées de leur bec; le lit se confesse à une glace de ruelle encadrée d'un acajou à filet d'or. Les draperies sont de soie chamois, ornementées d'or, relevées sur des rideaux de soie violette ornementée de noir." C'est un peu lugubre pour une chambre de jeune femme.

Benjamin Constant dit qu'elle ne se montra pas à la Cour du Directoire. Ch. Monselet fait au contraire de Mme Récamier l'une des "Trois Grâces" du Directoire, avec Mme Tallien et Joséphine de Beauharnais. "A elles trois", affirme-t-il, "ces femmes ont affolé Paris et vu tomber les personnages les plus illustres à leurs pieds, ces beaux pieds qu'elles portaient chaussés de cothurnes."

Au témoignage de Louis de Loménie: "Mme Récamier ne porta jamais de diamants; sa toilette d'une exquise simplicité n'admettait que les perles. Sa beauté avait cela de particulier qu'elle était plus attirante qu'éblouissante au premier coup d'oeil; plus on la voyait plus on la trouvait belle." "Au gré des étrangers, venant à Paris", dit Marcel Bouteron, "Mme Récamier offrait le type le plus accompli de la grâce française. Tout est parfait en elle: personne, manières, mouvements, toilette, organe, langage, c'est un modèle accompli."

Mme Lenormant a laissé ce portrait de sa tante: "Une taille souple et élégante, des épaules, un cou de la plus admirable forme et proportion, une bouche petite et vermeille, des dents de perle, des bras charmants, quoiqu'un peu minces, des cheveux châtain naturellement bouclés, le nez délicat et régulier, mais bien français, un éclat de teint incomparable qui éclipsait tout, une physionomie pleine de candeur et parfois de malice, et que l'expression de la beauté rendait attrayante, quelque chose d'indolent et de fier. C'était bien d'elle qu'on eut le droit de dire ce que Saint Simon a dit de la duchesse de Bourgogne: que sa démarche était celle d'une déesse sur les nuées." Lamartine disait: "Mme Réca-

mier m'éblouit comme le plus céleste visage qui ait jamais éclairé les yeux d'un poète."

Nous la voyons d'abord dans les cercles bizarres du Consulat dans toute la fraîcheur de sa jeunesse, entourée du luxe et de la fortune et captivant tous les coeurs par le charme indéfinissable qu'elle garda jusqu'à la fin de sa vie.

A Paris, comme au château de Clichy, elle fut le centre d'une compagnie où les anciens étaient discrètement mêlés aux jeunes; où les antagonismes étaient adoucis et les éléments les plus discordants étaient mis en rapports harmonieux pour le moment par ses paroles gracieuses et son sourire séduisant. Là, nous trouvons les deux Montmorency, issus de la plus ancienne noblesse de France, Mme de Staël avant son exil, les deux Ampère, Narbonne, Barrère, le conventionnel, surnommé l'Anacréon de la guillotine, Masséna, Eugène de Beauharnais, Bernadotte, qui devint plus tard roi de Suède, le général Moreau, l'astronome Lalande, Villemain, Augier, Montalembert, Mérimée, Legouvé, Thierry et Sain-

lon passa dans les rangs de l'opposition. L'Empereur regardait tous ceux qui y venaient comme ses ennemis. Cette jeune femme était destinée à éprouver toute l'amertume de son mécontentement. Par des agiotages à la bourse, Napoléon ruina son mari, elle fut exilée et errante pendant plusieurs années.

Aux premiers jours de la Restauration, elle était à l'apogée de sa beauté et de sa renommée. Son salon reprit son éclat et fut le centre où tous les partis se rencontraient sur un terrain neutre. Ses relations avec ceux qui étaient au pouvoir lui donnaient une forte influence politique. Son pouvoir réel était dans la merveilleuse harmonie de sa nature, dans une pénétration subtile qui devinait les chagrins, excusait les faiblesses des autres pour leur appliquer un baume adoucissant.

Elle dansait à ravir, chantait, pinçait de la harpe et jouait du piano. L'été à Albano, elle jouait l'orgue à la grand'messe et aux vêpres.

La pieuse et austère Mme de Swetchine, était fortement prévenue contre Mme Récamier, et fut long-

temps sans vouloir la rencontrer. Lorsqu'elle la vit, elle fut captivée elle aussi. L'ayant revue plus tard à Rome, elle écrivait à Mme de Montcalm: "Après de si brillants succès, rien assurément ne saurait être plus flatteur que de compter presque autant d'amis qu'autrefois d'adorateurs; peut-être que cependant, sans que je veuille ôter à son mérite, si elle avait aimé une seule fois, leur nombre à tous en aurait été considérablement diminué".

Guizot disait: "Cette admiration passionnée, cette affection constante, ce goût insatiable pour sa société, sa conversation, son amitié, Mme Récamier les a inspirés à tous ceux qui l'ont approchée et connue, aux femmes comme aux hommes, aux étrangers comme aux français, aux princes comme aux bourgeois, aux saints et aux mondains, aux philosophes et aux artistes, aux adversaires comme aux partisans des idées et des causes qui avaient sa préférence, bien plus à ses rivaux dans ses affaires de coeur, presque qu'à ceux-là mêmes dont elle leur enlevait la possession."

Mme de Krudener, une illuminée, dont le salon unissait la mode et la piété, appréhendant la distraction que l'entrée de Mme Récamier était sûre de causer, engagea Benjamin Constant à lui écrire pour la prier de se faire le moins charmante possible. Sa note est certainement unique: "Je m'acquiesce avec un peu d'embarras de la commission que Mme de Krudener vient de me donner. Elle vous supplie de venir aussi peu belle que possible. Elle dit que vous éblouissez tout le monde, que tous les esprits sont troublés et l'attention est impossible. Vous ne pouvez mettre vos charmes de côté, mais n'y ajoutez pas."

La voir c'était l'aimer, ses victimes furent nombreuses et si elles devenaient ses amis ce n'était pas sans luttés et sans brisements de coeur. Les passions brûlantes qu'elle inspira ne semblent pas avoir détruit sa propre sérénité.

Mme Récamier restera toujours mystérieuse comme la déesse Isis. Nul n'a pu soulever le voile qui entoure cette femme qui inspira tant d'amour passionnés, mais que les flèches de Cupidon semblent ne pas avoir blessée. Si une femme résiste à la

(Suite à la page 38)



Madame Récamier.

te-Beuve. De temps en temps on voyait des célébrités étrangères, comme Sir Humphrey et Lady Davy, Fox, Erskine, Humbolt, le duc d'Hamilton, la duchesse de Devonshire, Miss Berry et Maria Edgeworth. Delphine Gay, (Madame de Girardin) y lut ses premiers poèmes; Talma et Rachel y rendirent quelques-uns de leurs principaux rôles; Pauline Viardot, Garcia, Rubini et Lablanche y chantèrent; Delacroix, David d'Angers et Gérard représentaient le monde artiste.

Balzac se rendit un jour chez Mme Récamier. Il venait de publier "La Physiologie du Mariage". "Les femmes", lui dit Mme Récamier, "ont grand besoin d'être défendues. Vous avez fait là, monsieur, une oeuvre excellente". Cette visite à une femme qui était un des grands noms de la vie française venait d'apporter une clarté de plus au grand romancier, qui était alors au début de sa carrière. Il revint et lut "Peau de Chagrin".

Napoléon essaya en vain d'attirer Mme Récamier à la Cour impériale. Son salon n'était ni politique ni philosophique, mais après la cruelle persécution de La Harpe, le bannissement de Mme de Staël, et les infortunes analogues d'autres amis, ses sympathies furent plus fortes que sa diplomatie, et son sa-

Le Artistes Français

Serge de VARRO

# L'ÉCRAN MENSUEL



Georges Milton

Parmi les nombreuses vedettes de l'écran français que nous avons eu le plaisir de voir jusqu'à présent et que nous reverrons dans l'avenir, il en est quelques-unes qui nous sont plus sympathiques, que nous avons admirées, puis aimées. Plusieurs de ces vedettes ont interprété des rôles dans différents films dont le succès à Montréal fut très marqué.

Les citer! Ce serait tout un travail, et peut-être serions-nous au regret d'en oublier de très charmantes, de très gentilles que les lecteurs connaissent tout aussi bien que nous.

Pas d'injustice. N'en parlons plus. Cependant, comme il ne déplaît à personne de connaître un peu mieux les artistes, de savoir ce qu'on pense d'eux, de leur idéal, de leurs ambitions, de leurs succès, et ma foi, de leurs peines—car ils en ont—permettez-nous d'être indiscret et d'en nommer quelques-uns bien connus ici et encore plus en France.

## MURAT

D'abord, Jean Murat: le héros sympathique. Ce n'est pas un compliment, c'est un titre. Murat tourne beaucoup de films. Il est admiré dans tous les milieux. Nous l'avons vu au film muet dans "Vénus", avec Constance Talmage, soeur de Norma. Puis, le film-parlant nous le ramena dans différentes circonstances. Par exemple, dans "Un trou dans le mur"; "77 rue Chalgrin"; "Dactylo" et autres. Nous le reverrons dans "Brumes"; dans "Paris-Méditerranée" et dans "Le vainqueur" avec la jolie Kate de Nagy.

Ce Murat est l'artiste choyé, qu'on retourne voir. Il a toujours l'air d'un homme qui ne s'en fait pas. Son sourire narquois est infiniment mystérieux; son air moqueur intrigue beaucoup ses admiratrices.

D'ailleurs, les femmes aiment, ou ont une tendance plutôt définie à aimer les hommes qui s'entourent de mystère. La critique a fait de Jean Murat, les plus enviés éloges. Il est un des jeunes premiers français les plus sympathiques au public de Montréal. Il ne serait pas faux de dire qu'il doit une part de sa popularité au fait qu'il est toujours lui-même dans tous les rôles qu'il incarne. Il

ne faudra pas manquer de le voir dans "La Folle Aventure" que nous devrions avoir ici sous peu.

## ANNABELLA

Une petite femme qui n'a peur de rien. En tous les cas elle n'a certainement pas peur du travail. Nous l'avons vue dans une série de films où son jeu sobre mais bien au point en fait une vedette d'autant plus estimée que les gens de chez nous connaissent et savent apprécier l'art, tel que cette artiste le comprend. Sa personne entière est dans le mouvement, dans le geste, dans l'attitude. Tous ces moyens d'action passent dans l'expression de ses immenses yeux jolis, qui sont noirs quand elle aime, gris neutres lorsqu'elle se fâche, et violets si elle songe. Elle nous a ému dans "Le Million" par sa grâce et son ingénuité; elle nous a conquis dans "Son Altesse l'Amour" par sa sincérité. Nous éprouverons un grand plaisir à la revoir dans "Paris-Méditerranée".

## NOEL - NOEL

Noël-Noël, l'homme qui joue sans en avoir l'air. Celui qui joue pour s'amuser tout en nous amusant. Il a plu dans deux rôles tout à fait opposés. Il est fantaisiste dans "Octave" d'Yves Mirande, et excellent comédien dans "Mistigri", son premier grand rôle.

On ne peut s'imaginer un autre Noël-Noël que celui que nous voyons sur l'écran, pour être naturel dans un autre personnage que soi-même, on ne peut l'être plus...

Mais, il ne faut pas croire d'un autre côté qu'il est l'homme qu'on a souverainement détesté dans le rôle de Zamore, de "Mistigri".

Un rédacteur, — trop indiscret, celui-là, — fit dire à Noël-Noël, dans un hebdomadaire de cinéma français, qu'il parlait souvent de sa "personnalité" de son "talent" et de ses "ressources".

Le rédacteur de l'hebdomadaire reçu de Noël-Noël une lettre qui fut publiée dans "Pour Vous" à une semaine d'intervalle de cet incident et dont nous donnons ici un extrait :

"Le public, déjà, a trop de tendances à taxer facilement les artistes de cabots vaniteux, et il est inutile de nous montrer forts et assurés quand, justement, nous portons en nous, pour la plupart, cette affreuse et déprimante incertitude de nos moyens".

Le film "Mistigri" est vivement intéressant et Noël-Noël s'est révélé d'un naturel déroutant dans le rôle de Zamore.

Dans "Mistigri" par contre, l'on joue un peu trop avec le sentiment. Se peut-il qu'un homme soit si méchant et une femme si bonne? Pour le croire, il faudrait oublier que la femme a commis le premier péché. Nous reverrons Noël-Noël dans "Papa sans le Savoir".

## GABY MORLAY

Gaby Morlay : l'héroïne "d'Accusée, Levez-vous", dont nous sommes tous privés depuis des mois. Une femme dont le jeu est inoubliable. Des yeux pénétrants qui scrutent au fond des autres yeux. Une bouche

qui parle sans s'ouvrir. Une âme qui ressent, qui vibre, qui s'émeut.

Cette artiste qui considère comme son plus beau souvenir d'avoir joué aux côtés de Lucien Guitry, au théâtre, déclarait, dans une entrevue de Jacques Bernier prise devant le microphone du Radio-Journal de France, que le cinéma et le théâtre sont deux arts complètement différents. Elle ajoutait, qu'à son avis, trop de texte au cinéma ralentit l'action. L'artiste toujours interrompu, s'énerve et à moins d'être fort bien trempé, peut gâcher des centaines de pieds de films. Il faut recommencer.

Mlle Morlay, à notre sens, a raison. Elle préfère le théâtre. Nous ne la blâmerons pas. Le théâtre et le cinéma sont en effet deux métiers bien distincts. Si l'on veut être acteur de cinéma et de théâtre à la fois, on n'a qu'à se rappeler le mot du Dumas: douze métiers...

Nous aurons le grand plaisir de revoir Gaby Morlay, bientôt, dans "Ariane, jeune fille Russe".

## MILTON

Milton, dit Bouboule. L'inimitable Bouboule du "Roi des Resquilleurs"; de la "Bande à Bouboule" et le "Roi du Cirage". — Le plus aimé à Montréal des comédiens de l'écran français. Tous ses films ont tenu l'affiche trois semaines et même un mois.

Plus il essaie d'être sérieux, plus il est drôle. Il est toujours emballé, mais il roule... comme une boule, hors du conflit. Les spectateurs rient aux larmes. Bouboule a eu le temps de s'emballer de nouveau, et ainsi, jusqu'à la fin. Il vient du music-hall? Qu'est-ce que ça fiche? Il n'a que l'histoire de ses numéros? — Et quoi encore!

C'est un amusant personnage, gai, aussi pimpant que replet, — mais il plaît. Il s'est imposé aussi vite que Chevalier. Il est un des favoris du public montréalais.



Lily Zévaco

FLORELLE

Un flot... débordant de gaieté, de jeunesse, de sourires. Une petite femme ingénue qui a tout pris pour elle dans "Atout-Coeur", où elle donnait la réplique la plus amusante dans les circonstances: — "Tout de même, — c'est pas des blagues à faire".

Jean Barreye dit en parlant d'elle: "Une des meilleures artistes françaises, la plus instinctive, la plus douée, la plus à l'aise devant le camera".

Après l'avoir vue dans "Atout Coeur", nous sommes d'accord avec ce critique juste, qui parle au nom de l'art et non de lui-même.

Son jeu dans "Tumultes" — que nous verrons bientôt a été loué par la presse française et particulièrement par M. René Lehmann. Vraiment, c'est un plaisir toujours nouveau de revoir Florelle, et si quelqu'un voulait m'empêcher de voir "Vacances" dans lequel l'artiste tient le premier rôle, je trouverais que — c'est pas des blagues à faire.

LILY ZEVACO

Elle se défend d'être une femme fatale, elle, l'impassible Nénette de la "Bande à Bouboule". Elle a le regard noyé dans une sorte de méditation infinie où elle semble chercher les secrets impénétrables de ceux qu'elle aime, — quand elle aime. Elle a abandonné la scène pour le studio. Ne lui reprochons pas trop vite sa détermination qui nous fait profiter de cette artiste pleine de charme dont nous avons admiré le talent et qui saura, certes, continuer son ascension au film-parlant. Nous espérons l'entendre chanter dans son prochain film.

C'est vrai, elle débuta en 1926, sur la scène du théâtre Mogador, dans "La Bayadère". — Elle dit volontiers que Milton est le meilleur camarade du monde.

UN DISPARU

Pierre Batcheff est mort le 12 avril dernier. Il a succombé avant d'avoir pu réaliser son rêve: devenir metteur en scène. Il n'avait pas vingt-cinq ans. Son interprétation admirable dans "Un chien andalou" de Luis Bunuel, l'avait mis très en vogue auprès des réalisateurs.

Sa franchise se traduit à l'écran, dans tous les personnages qu'il a représentés. Il joua dans "Le Double Amour". — "Destinée". — "Les Deux Limites". — Au cinéma parlant nous l'avons vu, ici, dans "Les Amours de Minuit" et "Le Rebelle". Nous pourrions le voir encore dans "Baroud" qui vient d'être édité. C'est le dernier film dans



Gaby Morlay

lequel il ait joué. Nous garderons de lui, un bon souvenir. Dans sa courte mais brillante carrière, il a été un homme d'action et un artiste sincère. Il sera regretté.

ET LES AUTRES...

Liliane Harvey, reine européenne, de l'opérette filmée. Charles Vanel qui a aussi l'intention de devenir directeur. Henry Garat, de "Il est charmant". Kate de Nagy, Josselyne Gael, Charles Boyer, Lolita Bonavente, Rolla France, Jim Gérald, Brigitte Helm, Arletty, Jean Dax, Baron, fils, Rosine Déréan, Gaby Basset, Fernand Gravey, Mauricet, Dréan, Max Dearly, Marcel André, Raimu, Janine Voisin, Marguerite Moreno, Jeanne Helbling, Helena Manson, Roger Tréville, Marcelle Roméo... Ouf! qu'il y a de bons artistes français! — Et, Simone Vaudry, Marie Bell, Françoise Rosay, André Berley, Pierre Etchepare, Simonne Cerdan, Lucien Galas, Colette Darfeuil, Thomy Bourdelle, Gaston Modot, Gabriel Gabrio, Francken, Lucien Fonarese, Mona Goya, etc... Je savais bien que j'en oublierais.

Serge de VARRO.



Jean Murat

LA FRANCE ET LE PROGRES SCIENTIFIQUE

Les quatre plus grandes découvertes et inventions contemporaines, celles qui donnèrent à notre époque et à notre vie ses caractéristiques essentielles et son originalité foncière: la radio, le cinéma, l'avion et le phonographe, sont originaires de France.

L'inventeur de la T.S.F. ou radiophonie est le Français Branly, membre de l'Académie des Sciences à Paris, qui vers 1885, construisit le premier appareil de captation et de diffusion d'ondes sonores. Le principe de la radiophonie était découvert et signor Marconi par la suite perfectionna l'appareil de Branly. Le grand mérite de Marconi c'est de s'être rendu compte de l'importance primordiale des antennes et d'avoir réalisé sur de très grandes distances l'expérience que Branly avait faite sur un terrain restreint. Si Marconi a vaincu la distance, c'est grâce à l'immortelle découverte de Branly, sans elle rien n'eût été possible.

Quant au cinéma, c'est au génie des frères Lumière que nous devons son invention. Le premier appareil de cinématographie des frères Lumière était, cela va sans dire, muet. Celui qui a donné au cinéma la sonorité, le père du cinéma parlant est un autre Français non moins célèbre que les deux



Florelle

précédents: M. Léon Gaumont. En effet, dès 1910, existait en France le cinéma parlant. Et depuis vingt ans, il n'a cessé de perfectionner son invention et il a fait du cinéma ce qu'il est aujourd'hui.

De fait, Gaumont a métamorphosé l'industrie internationale du cinéma par certains procédés lumineux qui ont rendu inutiles tous les systèmes antérieurs avec disques. Le mécanisme du cinéma parlant d'aujourd'hui tel que l'a institué et disposé Gaumont consiste en la projection de certains rayons lumineux qui, reflétés sur un écran, provoquent mécaniquement d'autres rayons de catégorie différente qui à leur tour transmettent par amplificateur les vibrations sonores telles qu'elles se suivent sur la bande. C'est donc par l'action de deux courants lumineux qui se complètent l'un et l'autre et exercent leur action réciproque et simultanée que s'explique le dessin sur la toile et l'audition sonore. D'ailleurs Gaumont n'a pas encore dit son dernier mot et nous promet, nous pouvons en être assurés, de sensationnelles révélations pour l'avenir, telle que la simplification du procédé lumineux par l'emploi de rayons spéciaux et de très grande puissance, rayons ultra-violet ou autres. Nous sommes de plus redevables à Gaumont d'une grande invention: celle du phonographe; en effet, bien avant Edison, il réalisa la première machine d'enregistrement et de transcription de sons, c'était le phono primitif muni de rouleaux cylindriques, l'ancêtre du magnifique appareil moderne.

Le premier avion qui s'éleva dans les airs fut construit et piloté par le Français Clément Ader vers 1900. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'homme était parvenu à vaincre les lois de la pesanteur. C'est après bien des années de travail obscur et tenace que Ader a pu réaliser son grand rêve. Si l'avion qui est, à mon avis la plus grande découverte des temps modernes, n'a pas encore pu asservir l'espace et s'en rendre maître absolu, il a cependant permis à l'homme de parcourir des distances prodigieuses et de s'élever à des hauteurs imposantes. Nous devons donc saluer en Clément Ader le père de l'aviation moderne.

D'ici peu, nous pourrions sans aucun doute ranger au nombre des grands inventeurs modernes de nationalité française, le savant Georges Claude qui réussira certainement à capter les courants sous-marins du Gulf-Stream à l'aide d'un immense boyau d'acier placé sous l'eau, courants qui permettront, si l'interception est possible, de développer des pouvoirs électriques de capacité colossale.

Jean PARISEAULT.

Le Terroir

M. Emmanuel Desrosiers

## Fortunat Parent fait boucherie

Les porcs logeaient dans la soue où s'étaient succédées maintes générations de goretts bruyants. Les dieux lares étaient constitués par une auge affaiblie par la rude caresse des groins et un tonneau crotté qui contenait depuis près de dix ans la moulée que Fortunat Parent délayait avec les eaux de vaisselles qui rancissaient le mélange.

A chaque repas, dès lors que Fortunat ouvrait la porte de la sombre demeure, les gentlemen comme autant d'ignobles voyous, se précipitaient à la curée. Comme des pompiers alarmés les goretts se ruaient vers le lieu du sinistre. . . pardon, du festin. Ils étaient toujours deux à vouloir passer par l'étroite poterne du château (évidemment, vous savez que je veux parler de l'entrée basse de la soue), les flancs affamés s'écrasaient puis, après quelques grognements expressifs l'un des messieurs à toute vapeur, atteignait l'auge, et sans façon, avec des manières dégradantes, plongeait son groin dans le brouet délicat que Fortunat Parent préparait aux bêtes.

Ils vivaient là cinq porcs que le hasard de la vie avait réuni dans la porcherie austère et mélancolique. Les bêtes ne restaient pas longtemps à méditer dans l'obscurité du réduit, elles allaient vers le soleil qui caressait les "choux gras" dans le parc que leur voracité avait presque dénudé. Elle se parlaient doucement quand les midis chauds appelaient la somnolence. Elles se racontaient des choses sans doute intéressantes puisque leur langage avait la douceur d'une crécelle qu'on aurait huilée.

De loin, elles sentaient l'approche du maître s'amenant avec deux énormes seaux au bout des bras. La mère de l'innombrable génération de porcs qui avaient promené leur bassesse (sans jeu de mots) du parc à la soue, s'ébranlait comme un colossale gendarme en état d'ébriété. Secouant sa torpeur, la gigantesque bête délaissait le trou poussiéreux où elle rêvait et c'était la course éperdue, la panique vers l'auge que Fortunat remplissait.

Ce n'était pas toujours rose: le cultivateur leur caressait souvent l'échine avec un solide rondin de noyer. Les porcs s'éloignaient de la table familiale avec de bruyants grognements, mais le plus souvent, l'affreuse gourmandise les tenait rivés au festin malgré les coups qui pleuvaient drus. Dès lors que la dernière goutte d'ambrosie avait coulé à travers le gosier des affamés, le retour s'effectuait en désordre vers le "buen retiro", antre de paresseux s'il en fut.

Un jour, effroyable chose à remémorer, madame Parent, au déjeuner, rapporta que le saloir était vide comme le portefeuille des Soeurs de la Providence. Il ne restait plus un morceau de lard, plus une couenne. Pour la couenne il n'en pouvait certes plus rester car depuis un mois elles se succédaient sans relâche sous le pied de Sévérin Parent qui "s'était planté un clou".

Le silence rôdait autour des dernières grillardes, l'affreux silence qui précède les graves actions à la campagne, et la bouche-

rie était une chose sérieuse puisque madame Parent "faisait la toile" chaque fois qu'elle entendait crier un cochon. Enfin, il fallait bien se décider puisque le portefeuille, pardon, le saloir était vide.

Comme dans la chanson, le sort tomba sur le plus jeune, un grand cochon rouge, crasseux, gras comme un ogre et qui avait dépassé ses frères de beaucoup.

— On tuera le cochon rouge, prononça solennellement le fermier.

Le silence se fit plus lourd, plus angoissant. Sans doute ce n'était pas la pensée de la prochaine immolation qui serrait les coeurs, c'était l'évocation de la corvée qui accompagne toujours semblable sacrifice.

A l'habitation porcine il y avait de l'inquiétude. La marée, pardon, la moulée n'arrivait pas. Que faisait donc Fortunat, lui si ponctuel? Ruminait-on des projets de meurtre dans la mystérieuse maison basse qui s'écrasait près de la route?

L'aïeule se souvenait-elle des anciens assauts que sa progéniture avait dû subir de la part des soudards qu'étaient Fortunat Parent et ses fils? Se souvenait-elle d'anciens matins lugubres où le sang de ses fils avait coulé à torrent sous le poignard des meurtriers? Entendait-elle encore le râle effrayant des égorgés dont l'âme s'évaporait avec le liquide rouge qui coulait dans la poêle qui tremblait dans une main attendrie? Peut-être, car qui a jamais pu percer le mystère qui se cache derrière le front d'un porc?

Ce matin-là, ils eurent un brouet, mais un brouet de spartiates et les estomacs embouchèrent le saxophone que chaque goret apporte en naissant et ce fut un jazz effroyable qui ameuta la basse-cour. Les pintades se juchèrent sur une clôture et apportèrent à la cacophonie les belles notes de leurs instruments; tout près, les vaches qui battaient des oreilles se firent une place dans l'orchestre et leurs notes basses se mêlèrent aux flutes porcines, aux modulations des pintades apeurées et couvraient presque les belles voix de baryton des génisses. Les veaux à l'âme tendre, pleins de jeunesse, relevaient la queue et la portaient comme un ornement orgueilleux.

A la maison, les soudards avalaient le dernier morceau de lard, des idées de meurtre plein la tête.

Le soleil se risquait à travers les ramures des grands ormes qui ombrageaient la route poussiéreuse; les moineaux vinrent pépier dans le domaine valonné par le groin des chercheurs.

Soudain, sous le regard effrayé des vaches qui se pressent dans le coin de l'enclos, Fortunat apparait un large coutelas à la main. Suivent Sévérin, qui boîte encore malgré la caresse des couennes sous son pied endolori; Philémon, 14 ans, maigre comme un pic; Honorine qui tient la poêle et la chaudière à vache. . . et Princeau le chien félon qui a lâché ses frères les porcs, et ses soeurs les vaches pour s'attacher à ce soudard de Fortunat.

La caravane s'avance à petits pas à travers les feuilles de raifort et les touffes de chiendent. La voici rendue à proximité de la soue. L'orchestre a cessé de moudre ses sons bizarres, seules les pintades, sans vergogne continuent le trémolo de leurs voix fêlées. L'ignoble chien aboie. Le contact des hommes l'a endurci, en a fait un affreux sans-coeur qui se réjouit du malheur des autres.

Après maints cris rauques, des courses effrénées, quelques sacres et beaucoup de coups de bâton, le grand cochon rouge est isolé du reste de sa famille.

Maintenant les assassins le traquent et Sévérin qui tanguait fortement réussit à passer un noeud coulant à une patte de derrière de la pauvre bête. La courte exécution débute. A l'air libre, sous les regards de tous les esclaves de Fortunat qui jouaient tout à l'heure une marche funèbre de leur composition, le cochon salue son dernier matin.

Au moment où le cortège s'achemine vers l'amoncellement de paille fraîche où il dormira bientôt son dernier sommeil, le porc se remémore-t-il, dans son obscur cerveau, d'anciens souvenirs? Se souvient-il des lointains colloques dans lesquels sa tendresse affreuse s'exhalait en d'effroyables grognements suivis de heurts sans nom qui ébranlaient la vieille soue à demie disloquée? A-t-il souvenir de certains matins, quand flottait la hantise du gibet dressé pour un frère malheureux? Qui connaîtra jamais la torture qui broie l'instinct des bêtes traquées par les hommes? Le grand cochon rouge connaissait l'ignominie d'être destiné au bûcher. On le traînait maintenant sur la terre humide sous le regard de ses proches qui collaient leurs yeux aux trous béants dans les planches mal jointes de l'enclos. Son corps avait des soubresauts d'horreur, la masse grasse se révoltait, se cabrait devant l'inévitable. Il devait savoir ce qui l'attendait, car autrefois, quand il avait assisté à semblable supplice, il était allé, le sacrifice consommé, enfouir son triste groin sous les feuilles qui pleuraient elles aussi sous la rosée du matin.

Que pouvait-il contre la carrure de Fortunat, l'air décidé de Sévérin et l'apparente férocité des autres? Se résigner à mourir. Déjà on l'avait tourné sur le côté et Fortunat cherchait le cou pour y enfoncer le grand couteau effilé la veille sous la remise.

Honorine s'était approchée et tenait la poêle d'une main tremblante sur le gorgoton du supplicé qui se débattait sans cesse. Fortunat tâta et enfonça le couteau. Le porc criait à fendre l'âme pendant que le sang coulait comme une fontaine dans le récipient. Mais peu à peu le moteur se détachait, le cri d'émeute devint un sifflement et le sifflement un râle.

Un nuage passa, profilant sa pénombre sur les bâtiments, la basse-cour et le lieu du sinistre où achevait de mourir le grand cochon rouge. La progéniture porcine sem-

blait sangloter derrière les planches. On ne savait trop si c'étaient des vociférations de reîtres ou des plaintes mal définies de coeurs tendres dissimulés sous des enveloppes grotesques. Les autres spectateurs animaux, horrifiés, gardaient une effrayante passivité.

Pendant que le porc crevait sur la paille, madame Parent se terrait dans la cave de la maison, les oreilles bouchées de guenilles sous une lourde "capine" de grosse étoffe piquée. Malgré le disgracieux turban et l'atmosphère d'oubliettes où elle se trouvait elle entendait le S.O.S. du cochon, la sirène qui semblait bramer dans la tempête. Elle s'affala entre les jarres de grès, les pots de confitures et les bouteilles de ketsup.

La scène fut sans doute disgracieuse et n'eut pour témoin tardif que la brave Honorine revenue des bâtiments avec la chaudière de sang. Celle-ci ayant crié "sa mère! sa mère!" avec de l'effroi plein la bouche, trouva l'évanouie "la tête acotée sur le rack à pétaques". Heureusement que la titanique coiffure de madame Parent lui avait protégé le réceptacle à idée. J'allais dire qu'elle avait moins de mal que le cochon, sans doute, puisque celui-ci était mort et que déjà on lui grillait des flancs là-bas, en plein soleil.

Les témoins du drame s'étaient dispersés. Les vaches, suivies des veaux, des génisses montaient l'allée vers le bois frais qui barrait le haut de la terre; les chevaux s'affairaient vers l'herbe rase et verte qui tapisait la prairie que le soleil n'avait pas encore brûlée; les porcs douloureux geignaient à l'ombre d'un orme dont les ramures surplombaient le parc de leur soue. Seules les horribles pintades s'acharnaient à tenir l'inexplicable point d'orgue d'une pièce musicale dont les derniers accords s'étaient dus depuis une heure et demie.

La victime pendait au gibet. Elle avait été grillée, grattée, lavée et maintenant Fortunat Parent s'appêtait à lui fendre le corps de haut en bas.

Il chercha le "gorgoton" et avec des pré-

cautions de chirurgien il incisa le cou qui pendait flasque. Le lard apparut d'un blanc passé au bleu à laver. La lame descendit avec art jusqu'au bas de la bête. La cavité thoracique fut mise à jour laissant voir les organes qui prenaient de l'expansion. Tout fut sectionné. Une large cuve reçut le ventre, la panne, la "forçure" et les affriolantes maigreries et bientôt la brouette à la roue criarde s'achemina vers la maison avec le chargement tremblotant. Fou de ce manège, le chien tournait autour de l'orme chargé d'oiseaux et revenait sans cesse flairer le groin qui touchait presque le sol.

A la maison, sur la grande table bien nette, l'intérieur du porc s'étendait. Le dégraissage des tripes commença. Le plus jeune, à qui ne répugnait aucune besogne, fut chargé de la corvée. Au préalable, il s'éloigna de la maison afin de vider les boyaux et revint les gratter près du poêle. Il y en avait des verges et des verges. Il en fallait pour le boudin rouge, le boudin blanc et la saucisse grosse comme un bras d'enfant. Pendant ce temps, madame Parent tranchait le lard et les oignons sur la planche à pain. La boudinière entra en scène et les tripes remplies de liquide porcine et de cubes de lard s'allongèrent dans le grand cabaret semblables à des serpents repus et en léthargie. Le chaudron de fer qui chantait sur le feu de bois sec les reçut dans son sein bouillant. Le boudin bleui cuisait avec sa farce à l'oignon.

La ruche Parent travaillait. Honorine s'acharnait au dégraissage du ventre et bientôt un autre chaudron fut mobilisé et reçut dans ses entrailles la panne et les graissages.

Le relent de friture traversa le chemin et vint flotter autour des bâtiments de ferme. Le chien avait à résoudre l'effroyable dilemme d'être à deux places à la fois. Ce fut une course sans nom qui dura jusqu'au midi.

Insensible aux prouesses canines, madame Parent continuait de mener la sarabande

de la boucherie. Dans un grand plat de bois et sous le hachoir innocent, la viande à saucisse se subdivisait à l'infini. A son tour, elle vint rassasier les tripes béantes et quasi sans fond. Le foie, trituré par une main experte et assaisonné à souhait pénétra lui aussi dans le reste des boyaux et de poêle ronflait, soupirait, mordait le fond des chaudrons.

Sous le soleil, dans la cour de la ferme, Fortunat achevait de débiter le cochon rouge. Il en avait réservé un côté pour Picon, le boucher qui préférait "la viande d'habitant" aux palerons enveloppés de papier de soie que lui apportaient les maisons de la ville. Le reste, à part la provision familiale, allait aux voisins affamés de viande fraîche.

Dans la laiterie, sur les tablettes, les morceaux de lard attendaient le baiser de la saumure, à côté des quartiers de derrière destinés à la "boucanière". Le saloir ébouillanté béait dans l'attente. Ce ne fut pas long, il reçut sa cargaison et prestement fut restitué à la cave. Fortunat Parent eut soin de couvrir le lard d'un couvercle qu'il appesantit d'une lourde pierre.

Midi arrivait. Déjà le soleil avait grimpé jusqu'au milieu du faite de la grange et madame Parent criait par la fenêtre entr'ouverte: "Venez dîner, c'est prêt!"

Sévérin et M. Parent s'engouffrèrent dans la cuisine pleine d'odeurs évocatrices de boustifailles pantagruéliques. Le plat de maigreries fit son apparition. La viande fraîche, goûtant l'amande, disparut sans peine dans les gosiers en extase. Le chien eut sa part: les "libèches", les "tirasses" furent son lot qu'il happa sans mâcher.

— "Il enfourne", disait madame Parent. En effet, les plus informes débris cuits ou crus trouvaient le chemin de son estomac avec une vitesse incroyable.

Après le dîner, le silence se fit. La digestion laborieuse commença. Le porc était vaincu.

Le soir à l'heure des ténèbres le grand cochon rouge entamé reposait dans le saloir familial, le cercueil des porcs.

## Cuisine diététique ou cuisine des malades et des convalescents

par Madame Hélène Durand-Laroche, D.E.M.

Entre nous, elle paraît triste, la vie, avec ses exigences mondaines et ses courses vers un idéal toujours fuyant. Pendant ce temps nous oublions nos coutumes, nos traditions, en un mot tout ce qui peut nous procurer un réel bonheur familial. Et, c'est la course futile vers l'irréel... Des yeux comme des lèvres, nous croyons tout voir, tout dévorer, pourtant nous ne voyons rien, nous ne goûtons rien. Nous voyageons comme des ahuris, en chemins de fer, en bateau, en aéroplane, nous parcourons les trois quarts du globe et nous connaissons à peine les beaux pays que nous visitons...

A force de vouloir tout absorber de la vie, nous n'en obtenons rien de pratique, nous passons indifférents à travers les joies et les tristesses humaines, sans qu'il nous reste, semble-t-il, un pauvre petit souvenir durable.

Il serait temps plus que jamais, de reprendre les enseignements reçus; et les jeunes filles qui désirent créer un foyer, devraient savoir qu'elles trouveront le bonheur en autant qu'elles sauront rendre leur intérieur attrayant par son agencement et par une bonne cuisine.

C'est bien heureux qu'il soit fini ce temps où nos jeunes filles se faisaient une gloire d'être totalement ignorantes en gastronomie. Car, souventes fois, elles attireraient plus de pitié que d'approbation.

L'exemple vient de haut; il y a peu de gens, si puissants soient-ils, qui, un moment, ne quittent pas leurs multiples préoccupations pour commander un menu soigné. Ainsi, le Cardinal Richelieu conférait avec ses maîtres d'hôtel et ses chefs de cuisine pour l'exécution d'un souper, aussi sérieusement qu'il traitait un sujet d'Etat. Puisqu'un grand ministre des Rois de France attachait tant d'importance à la préparation de la cuisine pour les bien portants, quels soins ne devrions-nous pas apporter à la confection des mets pour les malades?

En effet, toute maîtresse de maison devrait connaître les principes de cette cuisine particulière. Malgré l'observance scrupuleuse de toutes les lois de l'hygiène, la maladie atteint souvent des êtres chers. Et alors que faire, si nous nous trouvons sans expérience, si nous n'avons pas la théorie de la partie la plus essentielle de l'Economie Do-

mestique. La conservation ou le rétablissement de la santé, au moyen d'une alimentation appropriée.

Voilà, vous l'avouerez, une science indispensable; aussi, m'empresserai-je d'offrir à nos lectrices quelques notions de cuisine diététique:

Dans la confection de la cuisine des malades, des convalescents ou des dyspeptiques, on devrait toujours éviter de:—

- 10.—Faire roussir le beurre, car cette matière grasse surchauffée change de composition et rend les aliments de digestion difficile.
- 20.—L'emploi des condiments tels que: épices, poivre, condiments qui usent les glandes salivaires et gastriques, ainsi que l'emploi immodéré du sel.
- 30.—Parfumer les gâteaux, les biscuits et tous autres desserts avec des essences chimiques, employer de préférence le zeste de citron ou d'orange qui en plus de son arôme naturel et délicat contient des principes nutritifs et digestifs.

(Suite à la page 38)

Roman canadien

*Juana, mon aimée*

Harry Bernard

A Toi, Juana, qui es et qui n'es pas qui aurais pu être et qui ne seras jamais.

## AVERTISSEMENT

*L'action de ce roman est située dans la Saskatchewan centrale. Il n'y faudra pas chercher le visage de l'Ouest canadien d'aujourd'hui, ni la trace des perturbations économiques des dernières années. Entre l'Ouest d'aujourd'hui et celui d'hier, il y a un monde. On devra se reporter, lisant ce livre, à quelques années en arrière.*

H. B.

Je ne devais pas écrire ce récit. Des amis, morts depuis, m'y engagèrent. Si je cédai à leur pression, ce n'est pas pour les raisons qu'ils firent miroiter, mais parce que j'étais en mesure de relater des faits heureux. Il est rare, dans la vie, qu'on soit en présence d'un grand bonheur. Quand un homme en a été l'objet, ne serait-ce qu'un moment, pourquoi lui reprocherait-on d'en parler? C'est le moyen d'en prolonger le souvenir, de se donner l'illusion de sa durée. Car l'âme humaine est insatiable, et le bonheur une duperie. Au reste, le bonheur se confond avec l'habitude, dont il prend le visage. Je préfère mes regrets au désanchantement. Dans un retour sur moi-même, je puis encore me représenter ce qui aurait pu être, alors que tant d'autres maudissent ce qu'ils ont voulu, et qu'ils pouvaient éviter. D'ailleurs, les pages qui vont suivre ne sont pas destinées à la publication. Aucun besoin de les expliquer, ni de les excuser. J'ai assez écrit pour les autres, dans les journaux et les revues de mon temps, traitant de sujets que je connaissais assez mal, et qu'on me chargeait d'éclairer pour des lecteurs désabusés, qu'on m'accordera d'écrire aujourd'hui pour moi. Cela occupera ma pensée, tout en me rappelant mon ancien métier.

Quand je quittai Montréal pour les plaines de l'Ouest canadien, je n'y devais séjourner que peu de temps. J'étais fatigué. Les médecins, toujours heureux de vous trouver des maladies, hochèrent la tête en m'auscultant. "Il y a quelque chose là", dit l'un, qui ne croyait point parodier un mot célèbre. Pour l'occasion, ce "là" représentait la poitrine. Les poumons étaient malades. On ne discernait guère s'il y avait lésion ou non, mais ces messieurs se montraient d'accord pour prescrire le repos.

J'avais entendu célébrer maintes fois, au cours de ma vie occupée, les vertus curatives du grand air de là-bas. Je les acceptais toutes, sans discuter. Seulement, entre le conseil du médecin et la réalisation du projet formé pour mon compte, il y avait un vaste monde, dont j'étais le centre. D'abord, je n'étais pas riche. On ne sache d'exemple, en notre pays, d'un journaliste qui ait fait fortune. Je parle ici des journalistes véritables, qui gagnent leur vie de leur plume, ou plutôt de leur dactylographe.

Donc, j'avais peu d'argent, ce que tous mes anciens camarades de la presse comprendraient. Comme eux tous cependant, et dans tous les milieux, je comptais des amis sincères. On s'occupa de mon cas. La Faculté tenant à m'expédier dans l'Ouest sans tarder, on fit en sorte que ce légitime désir fût satisfait. Un missionnaire-colonisateur à qui j'avais souvent prêté, à l'insu de mes supérieurs, l'appui du journal où je trimais dix heures chaque jour, me vint en aide. Quelque part dans la Saskatchewan, il découvrit une brave famille prête à m'héberger. J'aiderais aux travaux, dans la mesure de mes forces déclinantes. En retour, on m'offrait l'air, la table, le lit. Le publiciste d'un chemin de fer m'adressa le laisser-passer de rigueur, sans lequel un journaliste

honnête ne saurait voyager. Jusque là, les choses marchaient à souhait. J'avais lieu d'être content. Et comme l'annonce de mon départ coïncidait avec le douzième anniversaire de mes débuts dans le journalisme, on organisa en mon honneur une petite fête, qui me mit dans la main une poignée d'or. Je n'avais jamais tant possédé de ce vil métal. Je le caressais avec un plaisir mêlé de crainte. En somme, la journée gardait quelque chose d'étrange. Le journalisme m'enrichissait, à l'instant même où je le quittais, et peut-être parce que je le quittais.

Quand je mis le pied sur le sol de la Saskatchewan, les moissons achevaient. Ce n'était pas encore l'automne, mais cette période transitoire qui retient la beauté sereine et lumineuse de l'été, tout en donnant un avant-goût de la désolation qui vient.

A la gare, mon nouveau maître m'attendait. Il s'appelait Michel Lebeau. C'était un homme de trente-huit ans, mais qui en paraissait dix de plus. Brave type, planté droit, au long visage amaigri. Mains larges et brûlées par le soleil, marquées de veines saillantes. Lebeau ne s'était pas rasé depuis trois jours, et il ne songea pas à s'en excuser.

—C'est vous, M. Raymond Chatel?

—C'est bien moi. M. Lebeau?

—C'est ça.

Il me toisa:

—Pas trop fatigué du voyage? Bon, donnez votre porte-manteau.

Ayant attrapé ma valise, il s'en alla vers la seule voiture qui attendait, attelée de deux chevaux, le long de la plate-forme.

—Ça vaut pas une auto de millionnaire, fit-il, mais ça marche. Asseyez-vous contre moi, à gauche. Les sièges sont un peu durs, mais c'est pas pire.

A l'arrière de la voiture, une espèce "d'express" oblongue comme il s'en trouve partout dans le pays, deux petits garçons se tenaient accrochés, les pieds ballants et nus. L'un pouvait avoir douze ans, l'autre huit.

—C'est à vous? demandai-je, les désignant du regard.

—Eh oui, c'est mes deux gas. Ça commence à grandir. J'ai aussi trois filles à la maison. Une qui va sur seize ans, puis deux petites. Ça fait du monde...

Je ne répondis pas. Je me demandai s'il calculait le nombre de bouches à nourrir, songeant que j'ajouterais encore aux obligations de sa table. Mais l'homme n'insista pas. Déjà sa pensée errait ailleurs. Il voulut se montrer aimable, s'inquiéta de ma personne:

—Comme ça, vous êtes pas ben? A votre âge, c'est de valeur. C'est vrai que vous êtes blême, mais le grand air vous redonnera des couleurs. L'air, c'est pas ça qui manque, par ici... Travailler dehors, dans le vent, au soleil, ça remet un homme.

Nous quittâmes l'unique rue du village, bordée de maisons assez pauvres, la plupart de bois et mal peinturées. Les chevaux prirent bientôt un chemin étroit, coupant à travers la prairie. L'herbe poussait partout en liberté. La plaine, mer houleuse et verte, déferlait vers nous. On la suivait dans ses ondements harmonieux, aussi loin que le regard pouvait porter, sans qu'une clôture brisât la ligne du paysage. Par endroits, les peupliers vernissés et les saules malingres, aux racines courtes, donnaient l'illusion des arbres. Des "gophers", dont je demandai le nom, fuirent devant nous. Puis des canards sauvages, s'envolant par bandes, indiquèrent une mare tranquille, bordée de quenouilles veloutées.

Nous allâmes ainsi pendant huit ou neuf milles,

parlant peu. Lebeau n'était pas loquace, et je me sentais moi-même peu disposé aux confidences. J'avais l'âme triste. Ce pays si nouveau me faisait une impression étrange. Je sentais tomber sur moi un accablement, une lassitude que je ne pouvais secouer. M'habituerai-je jamais au monde qui s'ouvrait devant moi? Parfois, Lebeau sortait de son mutisme pour répondre à une question. Je l'interrogeais sur les vallonnements de la prairie, qu'on m'avait toujours dite uniforme et plate, sur les bêtes que j'apercevais, sur l'herbe drue qui recouvrait le sol d'un moelleux tapis. Mes yeux ne suffisaient pas à regarder. Je m'étonnais des gophers qui traversaient le chemin à tout propos, jusque dans les pattes des chevaux; de la rareté des beaux arbres, moi qui étais né sous la voûte d'ormes géants. Enfin, nous arrivâmes. Derrière nous, allongés sur les planches rudes de la voiture, les deux garçons dormaient.

Je n'oublierai jamais mon arrivée, ce soir paisible de la mi-août, chez Michel Lebeau. Sa demeure allait être la mienne si longtemps! Il était sept heures, huit peut-être, mais je me rappelle qu'il commençait de faire brun. Nous venions de traverser un bouquet d'arbustes rabougris, au feuillage bruissant, quand notre attelage déboucha dans une petite clairière pelée, au bord d'un lac. Sous les premières étoiles, l'eau avait un éclat d'acier bleu.

Des aboiements furieux nous accueillirent, qui cessèrent au commandement de Lebeau. Nous descendîmes tant bien que mal de voiture, les jambes gourdes, cependant qu'une véritable meute nous entourait. Les chiens, gambadant autour de leur maître, grondèrent en m'approchant. Il fallut toute la persuasion et l'autorité du fermier pour faire entendre que je serais désormais de la famille. J'appelai les chiens. Je remarquai un berger alsacien, aux oreilles droites et pointées en avant; une chienne belge, poil long et noir, et le produit de ce couple désassorti: deux mignonnes bêtes de trois mois, à la fourrure encore duveteuse, aux dents mal assurées, qui commençaient à japper et vraiment en abusaient.

La maison de Michel Lebeau n'avait qu'une pièce. Construite de troncs équarris, amenés je ne sais d'où, elle était surmontée d'un étage en pignon où couchaient les enfants. A vingt pas, attachée à un piquet, une vache broutait. Entre la maison et le lac, des saules étiques. Plus loin, vers la droite, une mauvaise étable où la vache dormait l'hiver. Des rondins de bois mince s'appuyaient au dos de l'étable, cordés avec soin, abrités de planches mal jointes. Sur le tout, un silence cru, glacial, comme je n'en connaîtrai nulle part. Les chiens calmés, on n'entendit plus rien. Pas un son, pas un souffle. On eût juré qu'il n'y avait pas de moustiques dans l'air, ni de criquets sous les roches, ni de grenouilles au bord du lac. Nous ne percevions qu'un silence si étendu, s'envoûtant, si inconcevable, qu'il en paraissait irréel!

Mais Lebeau me prit par le bras:

—Venez souper. Vous devez avoir faim.

Je sursautai malgré moi, au son de cette voix d'homme. Lebeau avait raison; je n'avais rien pris depuis le midi. Je me redressai dans un effort pour me ressaisir, chasser cette impression d'abattement qui me serrait à la gorge, me coulait dans les membres. Un des jeunes chiens vint me trouver en roulant, montrant ses dents de lait. Je le caressai, et la chaleur de la petite bête, le contact de cette chair vivante, me fit du bien.

La maison était éclairée d'une lampe à pétrole, posée sur la table. Lebeau me présenta à sa femme, à sa fille, qui reprisaient du linge dans le cercle de la lampe. Elles bredouillèrent des paroles indistinctes

où je démêlai une formule de bienvenue. Malgré ma faim, je mangeai peu. Le cœur me manquait. Que venais-je chercher dans ce pays, dans ce milieu? Qu'y trouverais-je? Si je n'avais pas été homme, je crois que j'aurais pleuré. Tant ma détresse était grande, et vif le sentiment de ma vie gâchée. Je devenais une épave. Je commençais une existence de déclassé. Ces êtres qui m'entouraient n'avaient avec moi rien de commun. Ils appartenaient à un monde différent. Je ne les méprisais pas, mais ils m'étaient si étrangers, par l'éducation, les habits, les goûts! Non seulement j'en avais conscience, mais je sentais qu'ils le comprenaient comme moi, et que, comme moi, ils redoutaient d'en souffrir.

« « «

Et pourtant, à dix ans de distance, je n'évoque pas sans émotion les jours écoulés. Petit à petit, le pays me conquiert. Je m'y enracinais. J'y connus de telles joies, j'y vécus de telles douleurs que je ne le quitterai plus. Ses paysages me sont nécessaires. Ils offrent le décor où je peux situer, tout près de moi, les épisodes du drame lamentable où je laissai la moitié de mon cœur. Je crois que je me créai peu à peu, dans cette atmosphère verte et bleue, face aux blés mouvants, une sensibilité neuve.

De ma famille d'adoption, je ne puis dire que des louanges. Lebeau et les siens ne négligèrent rien pour m'être agréables, me faciliter la période difficile de l'adaptation. Ils m'ouvrirent les bras sans arrière-pensée, comme à un fils retrouvé. J'ignorais tout de la terre. Ils me dirent ses travaux, m'initierent à ses secrets. Le fermier, à peine mon aîné, m'accompagna aux champs. Il eut cette délicatesse, rare chez les hommes du peuple, rudes et facilement gouailleurs, de ne point remarquer ma gaucherie, ni de souligner mes naïvetés. On eût dit qu'il avait la pudeur des sentiments que je dissimulais. Cet homme se fit mon compagnon, autant que mon maître. Il comprenait que j'étais un malheureux, et qu'il ne fallait pas ajouter à mon désarroi moral.

Qu'on s'imagine un peu ma situation, à l'approche de l'automne, dans une ferme perdue de la Saskatchewan. J'avais trente-quatre ans, je ne connaissais rien de la campagne. Pour toute carrière: douze ans de journalisme, à Montréal et à Ottawa. Mes études terminées, j'étais entré dans le premier quotidien qui voulût risquer sur ma copie de débutant. De ce jour, ma vie se trouva fixée. Je passai d'une feuille à une autre, comme mes confrères, selon les augmentations de traitement ou les espoirs entrevus. Je connus la chasse à la nouvelle, les tribunaux de police et les cortèges funèbres, les interminables galées d'épreuves à corriger dans une salle enfumée, sous la lumière artificielle. Ce travail m'usait, mais je l'aimais. Il faut avoir peiné dans une salle de rédaction pour connaître la joie et l'orgueil du papier imprimé, l'espèce d'ivresse que procurent l'odeur de l'encre et le rythme saccadé des presses au travail. Aujourd'hui encore, après tant d'années, je dois faire un effort de volonté pour résister à l'appel de mon ancien métier. Malgré l'abandon de ma carrière et la lassitude qui suivit, malgré de nouvelles habitudes, il me vient encore des velléités d'y retourner. Et je me demande, écrivant ces lignes, si je ne cède pas à la tentation, si je ne me leurre pas moi-même?

J'étais donc la Saskatchewan centrale, sur une terre assez pauvre, située en bordure d'un lac étroit où vivaient ensemble, sans s'aimer le moins du monde, des rats musqués besogneux et des brochets innombrables. L'exploitation de Lebeau se trouvait à quelques neuf milles de Ronda, région de Saskatoon. Je dis Ronda, mais ce nom est fictif. Qu'on n'aille pas lui trouver une parenté avec Vonda, ni aucun autre village. Pourquoi, d'ailleurs, écrirais-je le nom véritable de la localité? Cela n'intéresse personne.

Comme je l'ai dit, la maison de Lebeau était petite. Il en est de semblables par centaines, dans la prairie canadienne. Une seule pièce au rez-de-chaussée, qui sert ensemble de cuisine, de salle à manger, et de chambre aux maîtres des lieux. A une extrémité, le poêle, l'évier, une étagère à même le mur, où s'empile la vaisselle du ménage. A l'autre, le lit des fer-

miers, une commode et une malle noire, aux coins renforcés de cuivre.

On m'installa dans cette dernière partie de la pièce. La malle fut poussée sous la fenêtre, et l'on me construisit avec les planches un lit grossier, comme j'en avais vu dans les chantiers du nord québécois. Le premier tiroir de la commode me fut offert, pour y serrer mes hardes et les quelques livres apportés. Un paravent défraîchi, sorti je ne sais d'où, sépara en deux l'extrémité sud de la cabane, et je me trouvai chez moi.

Les enfants, eux, couchaient au grenier. Ils y avaient accès par une échelle clouée au mur. Ils en dégringolaient le matin, dès les premières lueurs du jour. C'était alors, entre eux et les jeunes chiens, également affamés, un charivari de tous les diables. L'aînée, qui avait nom Lucienne, descendait peu après et s'occupait du déjeuner. Elle était déjà une jeune fille, avec des cheveux lourds et des yeux rêveurs. D'abord gênée par ma présence, elle s'apprivoisa peu à peu. C'était là ma nouvelle famille, et le foyer qui devenait mien. Je fis en sorte de les aimer.

## II

Quand je m'éveillai après ma première nuit dans la prairie, le temps était radieux. Air sec et doux, soleil, ciel bleu. Pas une fumée, ni un nuage effiloché. Il pouvait être six heures et mes hôtes étaient levés. J'avais mal reposé, après m'être endormi très tard. Trop de choses me troublaient en tête.

Lebeau, je le remarquai, s'était rasé. J'appris plus tard que sa femme lui avait enjoint de faire un brin de toilette, en mon honneur. Il m'offrit une chaise, dès que je quittai l'abri de mon paravent.

—Vous avez passé une bonne nuit? demanda-t-il.

—Excellente . . . Je vous remercie.

—C'est pas les chars qui nous dérangent ici, ni les laitiers. Vous devez avoir faim . . .

Nous nous approchâmes de la table, couverte d'une nappe à carreaux blancs et rouges. Les enfants avaient déjà mangé. Les deux plus jeunes, assis sur le plancher, me dévisageaient avec des yeux ronds.

—Le monsieur va rester avec nous, dit madame Lebeau, qui s'appelait Angeline. Il vient pour aider papa, qui a trop d'ouvrage. J'espère que vous serez gentils pour lui.

J'ignore si ce discours fit impression, mais personne ne répondit. Cinq minutes plus tard, l'une des fillettes jouait sous la table avec l'un des chiens. Je n'osais bouger, de peur de lui écraser les doigts. Pendant que sa mère servait la soupe, Lucienne s'occupait autour du poêle. Lebeau se mit à engloutir le contenu de son assiette, non sans un bruit indiscret de succion, et j'examinais à loisir ce qui m'entourait.

L'intérieur où je me trouvais était propre, mais rudimentaire. Je l'avais à peine vu la veille, dans la pénombre. Une humble maison de colons, comme j'en ai visité souvent dans les régions éloignées de l'Abitibi. Evidemment, les Lebeau n'étaient pas riches. Ils étaient même plus pauvres que je ne croyais. Comment avaient-ils pu consentir à me recevoir chez eux? J'appris plus tard que l'homme, à la suite d'une laborieuse maladie, avait promis de faire une bonne action. Quand le missionnaire lui exposa mon cas, il n'hésita pas une seconde. Il me garderait trois mois, six mois, un an, aussi longtemps qu'il serait nécessaire. Voilà dix ans de cela et je suis encore ici. Il faut dire que Lebeau ne consentirait pas à mon départ. J'appartiens à son foyer, comme un vieux meuble. J'accomplis ma part des travaux. Je sais maintenant labourer, herser, ensemercer un champ, tout comme je sais faucher à l'automne, battre le grain et dresser une meule, traire la vache à l'occasion. Mes camarades d'autrefois ne me reconnaîtraient pas. J'ai la peau brûlée, et des mains calleuses qui tiennent mal la plume.

Michel Lebeau avait construit lui-même sa maison. Les troncs d'arbres, soigneusement écorcés, étaient retenus ensemble par du mortier. Le fini intérieur ne différait guère de l'extérieur. Les murs dépourvus d'enduit présentaient la fruste rotondité de billes à

peine équarries à la hache. Hors les meubles nommés et les chaises, il n'y avait rien dans la pièce du rez-de-chaussée. Pendus aux murs ça et là, une croix noire, un fusil de chasse et deux carabines, de larges chapeaux de paille, des ustensiles de cuisine. Sous le plancher, que la ménagère lavait à grande eau, une cave servait de garde-manger. On ne voyait ni robinet ni pompe. Dans certaines parties de la Saskatchewan, l'eau est rare qui vienne des couches profondes de la terre. L'approvisionnement de l'eau, tant pour les hommes que pour les animaux, est un problème de chaque jour. A cet égard, mes hôtes étaient fortunés, un lac clair clapotant à dix pas. On transportait l'eau avec des seaux, suivant les besoins de la fermière. Le travail se compliquait en hiver, à cause de la glace qu'il fallait briser. Mais personne ne se plaignait; on s'habitue à toutes les misères.

—Aujourd'hui, ce sera congé. Je vous montrerai mes champs, je vous dirai les travaux qui vous attendent. Vous trouverez ça dur, dans les premiers temps, mais on s'accoutume. Vous ferez votre possible, pas plus . . .

Lebeau possédait une demi-section, achetée quatre ans auparavant.

Il prononçait "session", invariablement. Je demandai des explications, moi qui comptais en arpents et en milles, et l'homme m'initia aux mystères de la section, terme de mesure des terres dans l'Ouest canadien.

La section, me dit-il, forme un carré d'un mille, ou de 640 acres de terrain, soit quatre quarts de section de 160 acres chacun. Trente-six sections constituent un "township", et le township est à la base du système routier des provinces de l'Ouest. Le township est sillonné de routes à chaque mille, de l'est à l'ouest, et de deux milles en deux milles, du sud au nord. Chaque route a son numéro, avec indication du township. De sorte qu'il est facile, pour qui connaît ces petits secrets, de se retrouver dans l'immensité de la steppe canadienne.

J'absorbais avec intérêt ces détails, pour moi inédits. Comme la veille, je remarquai l'absence totale de clôtures dans la région où nous étions. C'est pour cette raison que la vache se voyait condamnée à brouter autour d'un pieu fiché en terre. Il fallait l'empêcher de s'éloigner, lui ôter tout mauvais désir de folâtrer dans le blé en herbe. Mon nouveau maître me raconta que sa terre était sableuse, pauvre en sucs, dans le voisinage du lac et de la maison. Par contre, la partie occidentale offrait un bel humus, où le blé venait comme une bénédiction. Cette terre de l'Ouest est caractéristique; elle est friable, d'une teinte sombre, et colle aux pieds comme du mastic quand elle est trempée.

Le fermier parlait en marchant. Il allait par grandes enjambées, sous le soleil brûlant, et j'avais peine à le suivre. Il me montra des labours aux sillons réguliers, qui ondulaient à perte de vue. C'était du beau travail, dont il était fier. Dans l'Ouest, une partie des guérêts se fait l'été. Les producteurs de blé savent que la terre a besoin de repos, comme les animaux et les hommes. Aussi leurs exploitations sont-elles divisées en deux parts: l'une qui travaille et l'autre qui se chauffe au soleil, en attendant son tour. On prépare cette dernière pour l'année qui vient, pendant que sa soeur besogne pour deux. C'est pourquoi, en juin et juillet, on voit d'énormes charues attelées à quatre, six ou huit chevaux, se profiler sur l'horizon clair.

(Suite à la page 21)

Roman
COMME JADIS
Magali Michelet

(Suite et fin de la dernière livraison)

Carte de Correspondance militaire.

GERARD A MINNIE

4 septembre.

La consigne est sévère, mon amie, la correspondance aux armées doit être réduite à sa plus simple expression.

Ce mot rapide vous parviendra, j'espère, sans incidents: il vous apportera tout mon souvenir et toute ma tendresse.

Nous luttons avec la volonté de vaincre. Priez pour nous.

Ecrivez-moi, dites-moi votre vie de tous les jours. Quel réconfort de songer que votre courage peut se hausser à toutes les situations!

Au revoir, Minnie, ici-bas ou là-haut, qu'importe. Plus nous nous rapprocherons de l'infini, plus nos âmes seront voisines. La chère et ineffaçable empreinte que vous avez gravée en moi me fait une âme plus haute, plus héroïque, plus ferme, et le souvenir de votre amitié est le soleil qui entretient en cette âme clarté et chaleur.

Vôtre à jamais,

GERARD.

MINNIE A GERARD

Lavernes, 20 septembre.

Enfin, cette carte... Et les lettres que les Mourier ont reçues de France. Nous sommes revenus en hâte du bureau de poste et, sans dételer les chevaux, nous sommes rentrés à la maison pour ouvrir les lettres, parcourir les journaux... Le courrier étant hebdomadaire, aujourd'hui seulement nous apprenons la victoire de la Marne.

Enfin, ils sont arrêtés! Paris est sauvé. Dieu est avec la France. Hélas! on n'ose pas songer au prix de combien de vies la bataille est gagnée.

Tous les trois, nous avons pleuré, la bouche tellement serrée qu'elle nous en faisait mal. Nos doigts étreignaient les papiers comme s'ils eussent dû exprimer plus de nouvelles.

A tous les tourments se joint l'inconcevable horreur de la distance. Gérard, votre carte est datée du 4 et nous sommes le 20... Entre ces deux chiffres se place l'ordre du jour de Joffre: la résistance sur la Marne!...

Vous obéir est la grande douceur d'où me vient quelque consolation. Je prie pour vous. Je prie dans la petite église humble, soeur de celles que les barbares ravagent, à genoux sur la peau d'ours brun, étendue au-dessous du crucifix de bois; je prie au

travail, quand, tout à coup, la vue de nos grands champs moissonnés, parsemés de *quintots* abondants, éveille dans ma pensée la vision d'autres champs... Je prie le long des *trails*, il me semble que je prie sans cesse, que mon souffle est prière et supplications...

J'ai retrouvé mes chers Mourier bien déprimés. Le départ du Père Chassaing a été un rude coup pour le vieux Français. Songez qu'ils sont tous les deux du même âge.

Vite, nous nous sommes remis au travail. L'opinion anglaise que la guerre pourra durer longtemps commence à prévaloir et nous trace une tâche: produire, alimenter les peuples alliés dont les hommes sont aux armées et dont les terres seront forcément stériles. J'essaie de faire comprendre à Mourier que notre effort est utile, urgent. C'est difficile. Nous fournissons néanmoins une forte somme de travail par nous-mêmes.

Le jeune Labbé que nous engageons d'ordinaire à la moisson est parti avec le contingent d'Edmonton. La main-d'oeuvre se raréfie de façon singulière. Pourtant le Canada n'est pas en guerre. Notre constitution ne nous engage nullement à prendre part aux luttes de l'empire. L'enrôlement est volontaire et tout fait prévoir qu'il le restera, bien que certains esprits pensent à la conscription. Comme si ce n'était pas une aventure périlleuse. Aujourd'hui, l'Angleterre est en guerre contre l'Allemagne; qui sait contre quel peuple elle pourrait l'être demain?... Mourier lui-même reconnaît que le raisonnement est juste. D'ailleurs, pour ne parler que du Canadien-français, on n'en obtiendrait rien par la force, tandis que, de lui-même, il ira où l'appellent ses sentiments, son sens de la justice et du droit.

Nous nous sommes passés d'"engagé". La moissonneuse-lieuse attelée de quatre chevaux est conduite par Mourier. Les ailettes de moulin abattent sans arrêt l'avoine trop mûre qui commence à s'égrener sous le long couteau et, la gerbe faite, liée, est rejetée, d'un coup sec, sur les surfaces d'or du champ.

Henriette et moi mettons en *quintots*. Nous allons d'un pas rapide, à demi penchées pour ne pas perdre de temps à nous redresser, et, malgré notre hâte, la moissonneuse, vigoureusement conduite, prend une avance sur nous et nous découragerait, si nous n'échangions de réconfortantes paroles.

Quelle récolte! Les *quintots* se touchent!...

Nous trébuchons parfois dans notre

marche, car le terrain est passablement raboteux. La tête des gerbes est blonde, le pied est veiné du vert des herbes parasites. Ce spectacle, d'une plantureuse moisson nous fait oublier pour un moment la fatigue. Et puis, ne travaillons-nous pas, à notre manière, pour ceux qui luttent là-bas? Le Canada est le grenier d'abondance de l'Europe.

Deux journées encore de ce labeur qui brise les reins, qui endolorit les doigts sous le gant, et toutes les gerbes seront dressées. Ensuite, la grande affaire du battage viendra nous harceler, avec les incompréhensibles décisions de l'entrepreneur, chargé de cette opération.

Cette année, je crois que nous avons des chances d'éviter le gros travail qu'exige la construction des meules de gerbes. Nous sommes à la mi-septembre, la neige n'est pas encore à redouter. Si la tournée commence à l'Ouest de la paroisse et que, tout à coup, l'itinéraire ne soit pas changé, tout ira bien. Mais si le battage commence à l'Est, nous mettrons en meulons, car il ne faudrait pas compter sur la machine avant la fin d'octobre; et, octobre, c'est la tempête de neige possible, et la récolte serait en partie perdue si elle était en plein champ.

Mourier est de mon avis. Je prends de plus en plus l'habitude de l'obliger à prendre les responsabilités. C'est un dérivatif à ses autres préoccupations. Et puis, Gérard bien qu'il ne nous soit pas permis de parler de l'avenir en ce moment, malgré moi, je songe qu'il faudra peut-être que Mourier me remplace, s'occupe de la ferme... pendant les absences que nous pourrions faire... Je ne sais pas... je ne vois pas comment nous organiserons notre vie... Je ne cherche pas non plus... Ce serait mal de penser à la joie... Je sais seulement que nous irons la main dans la main, guidés par la sincérité obstinée de l'effort, en compagnie de ceux qui veulent l'entente, l'aide mutuelle entre les deux rameaux du même arbre...

Vous me demandez de vous raconter notre vie de chaque jour. Je me reproche presque tous les détails que je vous fournis. Vous dominez ces préoccupations, vous dont la vie sans cesse en jeu sur-élève votre âme au-dessus des préoccupations mesquines.

J'étais revenue à la lettre commencée, reprise trois fois, pour vous dire si peu de choses, et, pour vous obéir, je m'apprêtais à vous décrire... Quoi? Les travaux de cette semaine, la mise en meules, l'orage qui nous a surpris, le campement d'une tribu d'indiens qui, pour vingt-quatre heures,

m'a rappelé les jours enfuis du passé?... De lassitude la plume m'est tombée des doigts.

Je ne sais plus vous narrer ces incidents, Gérard; nos fiançailles sont trop récentes... Presque chaque soir, je prends ma plume et je n'écris pas... et, cependant, il me semble que mon cœur se confie à vous, doucement, avec tendresse et une telle confiance! Durant ces minutes, sûrement, mon amour vous protège; je crains moins la balle meurtrière. Il faut que je me défende contre l'audace de la défier d'aller vous chercher parmi tant d'autres. J'ai vraiment alors la foi d'Herminie.

Gérard, pouvez-vous vous imaginer avec quelle respectueuse ferveur, je lis et relis le missel fané des lettres de notre parent?

Je vous l'ai déjà dit, ce fut le premier roman qui tomba sous mes yeux. Mais que pouvait être l'enthousiasme de l'adolescente que j'étais invraisemblablement candide, découvrant l'amour, auprès de l'émerveillement ému de la fiancée que je suis? Ma destinée actuelle me rapproche si étrangement de l'aïeule qui signe ces feuillets du même nom que le mien! Quelle noblesse, quel courage, quelle abnégation! De quel exemple seraient ces pages, dans un temps où la séparation déchire tant de cœurs... Gérard, c'est vous qui aviez raison. Nous n'avons pas le droit de garder un trésor qui peut enrichir les âmes, consoler, apaiser. Si vous pensez, comme moi, qu'il est bon que je m'en désaisisse, que je n'y puise pas seule le réconfort, l'espérance chrétienne, dites-le moi, mon ami. Indiquez-moi ce que je dois faire.

Jour de malle. Pas de lettres.

Je m'inquièterais trop facilement, si Henriette avait moins besoin d'être remontée. Je m'étonne qu'elle, si résignée d'ordinaire, d'humeur paisible et égale, supporte difficilement le retard d'un courrier. Elle a une nombreuse parenté à l'armée plusieurs des siens sont à l'arrière, les autres sont très exposés. Son patriotisme à quelque chose d'ardent, même de sauvage, dont l'expression m'a causé l'autre jour un sentiment indéfinissable, douloureux.

Je vous ai dit la mort tragique de ses deux petits garçons: les Mourier étaient à peine installés sur la concession, lorsqu'un feu de forêt, se déclara, en l'absence du père et de la mère, et ne fit qu'une flambée de la tente où s'étaient réfugiés les deux enfants affolés.

Jamais Henriette ne fait allusion non seulement au drame, mais aux enfants. Elle plisse ses deux lèvres qui

se sont amincies à force d'être serrées, et qui, sur ce thème douloureux, semblent fermées pour toujours.

Mais voici ce qui s'est passé l'autre soir: l'idée ne me serait venue de lui faire rompre un silence farouche. Ainsi qu'il arrive lorsque la pâte a mal levé, la cuite du pain s'attardait. J'avais voulu demeurer pour lui tenir compagnie. En réalité nous n'avions pas échangé dix paroles. L'une et l'autre, le poing coiffé d'un bas, nous reprisions. L'odeur chaude du pain se répandait dans la salle chaque fois qu'Henriette, se levant, ouvrait le four du poêle pour surveiller "les casses". Pendant quelques minutes, l'atmosphère était lourde et oppressante.

— Minnie...

Henriette, l'aiguillée de coton noir tendue, me regardait fixement, la bouche si contractée qu'il me paraissait impossible qu'elle eût prononcé mon nom.

— "Ils" y seraient tous les deux... Paul Vingt-trois, Louis xingt... "Ils" y seraient...

Je n'ai pu répondre, Gérard, je ne sais si j'étais saisie d'horreur ou d'admiration, d'entendre cette mère regretter que ses enfants ne fussent pas à la tuerie...

Ne me jugez pas à mon tour, ami. Je sais, vous besognez pour la bonne cause. Le coup de vent brutal qui est descendu du Nord, ravageant tout sur son passage, ce n'est pas vous, ni ceux de votre sang qui l'ont fait se lever. Vous défendez votre sol. Votre sol, c'est-à-dire ce qui est pour moi Laverne, le Canada, tout là-bas Québec avec ses plaines... Oui. Je comprends mieux Henriette, l'accent rauque de regret qui a déchiré son cœur. "Ils y seraient"...

Tout à l'heure quand je descendrai à la cuisine, et qu'elle passera près de moi, je l'arrêterai par un de ces gestes qui font monter la rose à ses joues pâles et je l'embrasserai. Elle ne saura pas que je lui demande ainsi pardon de la pensée trouble...

Les batteurs sont arrivés après que nous désespérions de les voir venir avant la neige. Dix fois, mon pauvre vieux Mourier était monté à cheval pour les rejoindre "sur" les Labbé, les Trudel, les Rivet. "Le boss" était absent; "le foreman" prétendait n'avoir pas reçu d'ordre pour continuer dans une direction opposée. Et la nue bleue, noire, sinistre, gonflée de neige, s'étendait basse, menaçante, au sommet de la Butte du Cheval blanc. Batre en temps de neige, nous en étions effrayés.

Hier matin, lorsque Mourier est entré en coup de vent:

— Les voilà.

Nous avons pas demandé: "qui". Bien entendu, nous n'étions pas prêts à les recevoir à table: dix-huit à vingt bouches. Heureusement les hommes avaient déjeuné avant de venir ici. Pendant que Mourier veillait à l'installation de la machine et du *séparateur* entre la double file de meulons, j'attalai le *boggey* et je partis pour le magasin.

En temps de battage, il arrive qu'un fermier "fasse boucherie". Après que les voisins ont fait leur choix de viande, le restant est porté au magasin. En effet, j'eus la chance de trouver la glacière de M. Valiquette bien garnie. Je fis placer un énorme quartier de viande juteuse dans le caisson de la

voiture. J'achetai encore une caisse de pommes sèches pour les traditionnelles tartes, un sac de sucre, des cornichons à la moutarde, du thé, et, par prudence, un sac de farine.

J'étais très pressée et ne prêtai qu'une oreille distraite aux propos toujours abondants de notre notaire; cependant il fallut bien m'interrompre et cesser de caser mes marchandises pour le regarder en face lorsqu'il laissa tomber:

— Vous savez la nouvelle? Jack Davis part.

— Elle part?

— Pour le front.

— Pour le front? mais comment? en qualité de quoi?

— Nurse.

C'est vrai, mon amie, si masculine d'apparence, est une infirmière à la main sensible et douce. Elle a fait ses preuves dans la maison de plus d'un habitant.

— Sa récolte est battue. Elle est en marché pour louer sa terre à un Suédois. Je l'attends d'un moment à l'autre pour établir un projet de bail.

C'est ainsi, Gérard, à chaque pas de la journée, au détour de chacune de nos démarches, la grande lutte lointaine vient se rappeler à notre pensée...

A plus d'un mille de la maison, j'ai entendu le ronflement de la batteuse, son haleine de bête furieuse que les hommes, debout sur les meulons, semblent exciter sans répit, de leurs fourches d'acier. Bien que le *boggey* fût chargé, j'ai passé par les champs pour couper droit, en passant près de la batterie. Mon "team", la tête haute, les oreilles mobiles, faisait danser la voiture entre les quatre grandes roues légères, sur le chaume mou, inégal.

L'activité autour de "l'engin", du "séparateur", sur les deux moulins qu'épuisait les fourches infatigables, avait cet entrain aisé du travail du matin.

Les hommes m'ont à peine regardée, mais leur regard rapide a vu l'arrière du *boggey* débordant de victuailles et l'on aurait pu croire qu'une hâte plus joyeuse les animait.

Mourier veillait à l'emplissage des sacs. Un ruisseau roux, soyeux, coulait intarissable, se perdait entre les bords de l'étoffe grossière. D'un geste, le vieux Français me fit signe de l'attendre et, ayant confié son poste à un homme, il vint près du *boggey*, la main pleine de grain.

Le ronflement du souffleur éteignait les voix. Je crus comprendre:

— Beau grain... Numéro un...

Au creux de ma main tendue, il fit glisser le blé lourd au grain presque parfait de forme, de couleur. D'un seul coup j'ai rempli ma bouche du beau grain, et j'ai fouetté les chevaux du bout des guides, afin qu'ils m'emportent vite, tant j'avais peur de pleurer en le machant mon beau blé — le beau blé que vous deviez voir se bercer au soleil...

Gérard, mon fiancé, mon ami, avant de signer cette lettre, ma pensée se recueillait, et voudrait se poser au bas de cette page, comme la prière qui, à toute heure du jour, s'échappe des lèvres de votre

MINNIE.

GERARD A MINNIE,

Minnie, Minnie, j'ai défailli de bon-

heur en recevant, en lisant l'admirable lettre où vous me laissez plonger jusqu'à votre âme de cristal. Mon enfant chérie, fallait-il tant d'épreuves pour obtenir la joie d'une pareille heure? Alors, je ne regrette rien, sinon, de ne pas avoir souffert davantage afin de mériter mieux la faveur insigne de ne pas être repoussé par vous.

Vous m'avez accueilli au bord de l'abîme, vous m'avez élevé à votre sympathie, jusqu'à votre amitié, puis ô merveille, jusqu'à votre amour. Mon humilité se confond à un tel point avec ma fierté, que je ne sais comment vous exprimer un pareil sentiment.

Dans l'effroyable résistance à la ruée, il me semble que je demeure illuminé par le rayon d'or que votre dernière lettre, je devrais dire vos dernières lettres, conservent sur ma poitrine. Vous saurez un jour ce que fut la retraite. Je ne veux pas que mes lettres charrient trop de sang, trop d'horreur des champs de bataille, néanmoins, il faut que je vous dise que la nécessité de concentrer mon énergie sur les devoirs nés de la guerre, sur la lutte sans merci qui se poursuit sans trêve, le sens de mes responsabilités de chef, si infime que soit mon grade de lieutenant, la dépense de courage journalier qu'il faut consentir simplement, tout cela joint à l'exaltation qui me vient de votre amour, me fait une âme plus haute, plus ferme, plus voisine de la vôtre.

A plus de cent cinquante ans de distance, la Volonté divine a voulu qu'une nouvelle Herminie de Lavernes un nouveau Gérard de Noulaine se trouvent placés dans une situation identique à celle du Chevalier et de la noble demoiselle. Comme jadis ils se sont aimés et soutenus, nous nous soutiendrons et nous nous aimerons. Et même si notre roman s'achevait comme le leur, Minnie, il faudrait rendre grâce à Dieu qui a rapproché un instant les deux rameaux du même arbre...

Ma chère petite fille sauvage, vous demandez-vous comment je puis écrire à loisir aujourd'hui? alors que tous les jours passés je n'ai pu vous envoyer que quelques cartes de correspondance militaire, qui n'ont pas dû vous parvenir mieux que celles que j'ai expédiées à l'arrière.

Je ne sais si je puis vous dire que nous sommes en repos. Nous sommes arrêtés. Enfin, nous ne reculons plus. Il ne m'est pas permis de faire des suppositions sur la forme nouvelle que peut prendre l'action: ma lettre risque de tomber aux mains de l'ennemi. A cause de cela aussi, je n'écrirai pas le nom de la bourgade qui nous offre l'hospitalité. Sachez seulement que ma vieille bibliothèque sombre de Noulaine ne m'a jamais parue aussi accueillante, confortable et agréable que la cave humide où je me trouve en ce moment, avec des caisses pour sièges et tables. Quelle détente!... Et l'on nous promet pour notre correspondance des attentions spéciales, une certitude de bonne arrivée. Cela vaut d'écrire. Ne pensons pas à ce que tant de sollicitude signifie pour demain...

Je veux vous faire part d'une nouvelle qui ne laissera pas de vous causer l'émotion que j'ai ressentie.

Jacqueline Maurane a été tuée par un éclat d'obus.

Aux premiers jours de la guerre,

elle avait obtenu de partir en qualité d'infirmière de la Croix rouge pour le front. Attachée à un hôpital d'Amiens, elle y fut admirable de courage et de sang-froid. Blessée une première fois, elle reprit son service sans attendre son complet rétablissement. Cette fois, l'éclat d'obus l'a frappée en plein cœur, alors qu'elle dirigeait l'évacuation des blessés de l'hôpital trop impitoyablement bombardé.

Je tiens ces détails d'une lettre de Marthe Leray, laquelle est à la tête d'une ambulance pour grands blessés à Nantes.

Minnie, la guerre a changé nos cœurs de pauvres hommes. Où sont nos rancœurs? Je revois l'enfant à la tête ardente, qui traversait la vieille cour dallée et l'autre vision c'est la femme vêtue de blanc, vacillante, inclinée sur la souffrance d'un soldat déshabillé.

"Morte au champ d'honneur..." Ce sont des mots dont on aurait souri l'an dernier, dont on ne comprendra plus le sens dans dix ans. Aujourd'hui, ils font courir sur l'épiderme un frisson intraduisible.

Par le même courrier qui m'a apporté la lettre de Marthe, j'ai reçu quelques lignes d'Henri. Je vous avais dit qu'il était réformé. A force de démarches, il est parvenu à se faire incorporer au corps d'aviation. On attend de grands services de ces frères oiseaux qui déjà sillonnent notre ciel en nombre appréciable. Henri fait partie, en qualité d'observateur, d'une escadrille renommée pour la hardiesse de ses pilotes. Le poste est périlleux; il est à la mesure de sa bravoure et de son dévouement.

Des dix lignes qu'il m'écrit, deux sont consacrées à affirmer sa certitude de la victoire, quatre parlent de projets d'apostolat futur, les autres me recommandant deux jeunes nantais de son patronage qui appartiennent à ma section. De lui-même pas un mot. Cependant il vient d'être cité avec son pilote à l'ordre du jour de l'armée.

Minnie, je suis interrompu par un camarade, qu'une mission appelle pour quarante-huit heures à l'arrière. Bien que ce ne soit pas réglementaire je n'ai pas le courage de résister à son offre de se charger de ma correspondance. Lui remettre cette lettre, c'est être certain qu'elle vous parviendra.

Il faut donc que je termine vite, vite, et j'aurais encore tant de choses à vous dire! Minnie, la vraie grande misère c'est de penser que si la mort me prenait, je ne serais guère plus qu'un étranger à prendre place dans votre souvenir. Que savez-vous de moi? Que vous en ai-je dit? Quel être falot, lâche à son art, lâche à son cœur ai-je pu vous paraître?

Minnie, demain ne me fait pas peur, s'il me révèle à vous tel que vous pouvez souhaiter l'éternellement vôtre,  
GERARD.

MINNIE A GERARD

Gérard, trois semaines sans nouvelles...

Je n'ai pas le courage de cacheter, pour vous l'envoyer, la lettre volumineuse écrite au long des soirs où je trompais mon angoisse en vous écrivant des choses puériles, tranquilles, comme on calme sa peur en s'obligeant à de menus gestes coutumiers.

(Suite à la page 23)

# T'a'pas ?

par RACEY



Puis-je parler à Louis ?

Tas-pas déjà entendu la femme répondre au téléphone à une gentille voix féminine, qui demandait à parler à Louis ?



et la femme le passe l'appareil en le lançant un regard qui ne fait présager rien de bon —



Non, mademoiselle, ceci n'est pas Central 1018 — vous avez le mauvais numéro.

et lorsque avec une certaine appréhension tu prends le récepteur, tu constates que la jolie voix s'est trompé de numéro



En v'la une bonne! Serais-tu jalouse par hasard?

Tas-pas ensuite essayé une **BLACK HORSE** ? Ca remet un ménage dans une harmonie parfaite.

dites simplement —

# "Bière Black Horse Dawes s.v.p.!"

# COMME JADIS

(Suite de la page 21)

Trois semaines, depuis que j'ai reçu la lettre écrite au repos dans une cave, et datée du 5 septembre, si peu de jours avant la bataille de la Marne. Ne fut-elle pas écrite au voisinage de cette terrible ligne tracée par le grand chef comme limite de la retraite? Je ne sais rien, rien...

C'est stupide de ma part, de vous envoyer ce mot qui ne pourra que vous alarmer, mais il me semble que, ce mot, une fois, parti, je m'imaginerai plus facilement qu'Henriette a raison de m'assurer que le courrier ne peut se faire régulièrement comme en temps de paix, et que, d'autre part, l'autorité militaire applique une censure rigide, retarde l'envoi des correspondances et parfois les détruit entièrement.

J'ai honte de moi d'être si peu vaillante. Hier, j'ai découvert, au bas d'une lettre d'Herminie, une tache brune, ridant un peu le papier; ce fut certainement une larme...

Au revoir, Gérard, je prie pour vous de toutes les ferveurs de mon âme.

MINNIE.

MINNIE A HENRI MAIGNAN

Monsieur,

Mon fiancé et votre ami, Gérard de Noulaine, m'ont assurée que je pouvais recourir à vous en cas de grand besoin.

Je ne sais quelle plus terrible nécessité pourrait m'amener à le faire. Depuis cinq semaines, je suis sans nouvelles de lui. J'ai écrit au consul de France, à Montréal, pour obtenir des renseignements. On me promet de me transmettre ce que l'on pourra apprendre sur le sort du lieutenant de Noulaine, sans me dissimuler qu'il faudra attendre, car il y a lieu de penser que son régiment se trouvait sur la Marne et les disparus, ainsi que les blessés, ont été si nombreux qu'il faudra du temps avant de pouvoir donner une certitude...

Monsieur, j'ai recours à vous... Vous êtes sur place. Je sais combien grande est votre affection pour Gérard... Il faudrait s'enquérir s'il n'a pas été fait prisonnier. Blessé, il m'eût fait écrire un mot.

Je veux me cramponner à l'espoir que ce silence est celui qui est imposé par les Allemands à leurs prisonniers. Voulez-vous diriger vos recherches de ce côté-là? En même temps, vous ne négligerez rien pour savoir si la vérité n'est pas plus cruelle?

Je vous serai, Monsieur, à jamais reconnaissante de tout ce que vous ferez pour m'arracher à l'horrible incertitude dans laquelle je vis.

Avec l'assurance que vous avez une part dans mes prières, je vous demande, de croire à mes meilleurs sentiments.

Minnie LAVERNES.

MARTHE LERAY A MINNIE

Mademoiselle,

Il y a quinze jours on apportait à l'ambulance le corps brisé d'Henri Maignan. Je dis le corps, et cependant Henri vivait. La pensée merveilleuse, la charité sublime, tout ce qui fut la vie d'Henri s'était réfugié dans son admirable regard: il vivait. Pendant dix jours, nous avons demandé à Dieu le miracle de souder ces os brisés. Pourquoi ne pas vous le confier? Marthe Leray, la socialiste, au chevet de

l'ami incomparable, avait offert sa vie en échange de celle, d'un prix inestimable, d'Henri. Dieu nous a pris notre héros... Mon unique consolation est de lui avoir donné la grande joie de savoir quelle rude leçon de guerre infligeait à mes idées...

Il y a des heures où l'on se sent vivre à une telle hauteur que l'on dédaigne d'y mêler le souffle d'un sentiment trop humain. Nous avons gardé secret, dans notre cœur, l'aveu mutuel de notre amour. Henri est mort dans mes bras sans que mes lèvres me trahissent...

Mademoiselle, pardonnez-moi de vous parler de façon si intime. Si éloignée du théâtre de la guerre que vous soyez, est-il besoin que l'on étale ses propres souffrances pour affirmer mieux l'étroite solidarité qui nous unit toutes? Néanmoins, il me paraît que ce sera atténuer la violence du coup, si vous savez que celle qui doit vous renseigner vient d'être elle-même cruellement éprouvée par la perte d'une être infiniment cher...

Henri n'avait pas attendu votre lettre pour s'inquiéter du silence de son ami de Noulaine. La correspondance entre eux était aussi régulière que le permettent les événements. La dernière lettre de Gérard ne laissait aucun doute sur la gravité de l'action préparée pour le lendemain. En effet, ainsi qu'on l'apprit plus tard, son régiment fut un de ceux qui devaient recevoir le premier choc de l'ennemi. Durant des semaines, autant que lui permettait son service, Henri multiplia les demandes d'informations. Votre lettre arriva. Ce fut moi qui la lui lus. Sur sa prière, je m'adressai à l'un de mes parents, haut fonctionnaire au ministère de la guerre, afin que fussent entreprises de nouvelles recherches...

Hélas, chère Mademoiselle, les craintes que le silence de Gérard éveillait, n'étaient que trop fondées... Votre fiancé est mort en héros à la tête de sa section, entraînant la première vague d'assaut de cette résistance qui restera dans l'Histoire la miraculeuse bataille de la Marne.

Je vous communique la lettre du commandant Laporte reçue hier. Vous verrez dans quelle haute estime Gérard était tenu par ses chefs. C'est bien ainsi que je l'ai connu: "Généreux, chevaleresque, toujours tendu vers la réalisation du mieux..." Ses hommes l'adoraient. Ils auraient voulu que sa dépouille ne restât pas aux mains de l'ennemi. Dès que la nuit le permit, plusieurs d'entre eux se glissèrent hors des tranchées, fraîchement creusées, pour aller chercher son corps. Malheureusement, un obus avait bouleversé le terrain et, sans doute, enseveli le lieutenant à une grande profondeur. Ceci explique la difficulté que nous avons eu à obtenir des renseignements.

Gérard avait certainement préparé une lettre pour vous, pour Henri, car il savait que le sacrifice suprême pouvait être pour le lendemain. Un survivant de sa section, celui même qui a donné les quelques détails que je vous adresse, assure que son lieutenant a écrit longuement pendant les deux jours qui ont précédé sa mort.

Il y a de la cruauté à vous faire part de ce dernier détail, puisqu'il est humainement impossible que vous entriez en possession de la lettre que certainement vous écrivit votre fiancé, mais je sais de quelle noblesse est votre âme; je sais que vous trouverez une consolation à apprendre que vous pensée a occupé, jusqu'à l'heure où il ne devait plus être que soldat, l'esprit et le cœur du fiancé qui vous aimait avec une vénération touchante.

Si, un jour, la destinée voulait que nous nous rencontrions, ce serait une douce joie pour moi de vous connaître et de parler avec vous de celui qu'Henri considérait comme un frère et dont il attendait une fructueuse collaboration.

Je ne veux pas terminer sans transcrire ici les dernières lignes reçues de Gérard, au début de septembre. Parlant de vous, il dit: "Je suis fier de ma petite Canadienne qui, vaillamment, sans se laisser déprimer, moissonne son blé afin de nous permettre de pétrir du beau pain. A chaque bouchée que je mordrai dans ma miche, maintenant, je ne pourrai m'empêcher de croire qu'elle est faite de la farine du grain roux d'Alberta..."

Il est très rare qu'une de nos infirmières frappée par un deuil semblable au nôtre quitte l'hôpital, en reste un jour éloignée. Je ne veux pas vous offrir l'exemple, Mademoiselle. Je vous dis: voilà ce que nous faisons. Mais nous, nous sommes au cœur de la lutte, enfiévrées par les plaintes de nos blessés, par leurs récits, grisées par l'odeur de la poudre que nous apportent leurs vêtements en lambeaux, leurs chairs arrachées... Vous, malgré les craintes qui vous ont préparée au pire, vous recevez ce qui est toujours la stupéfiante nouvelle, loin, très loin, perdue dans une solitude inconcevable, selon ce que disait Gérard...

Voulez-vous croire à ma présence réelle à cette minute douloureuse?

Je termine en vous répétant ce qu'il écrivait: qu'il était fier de la vaillance de sa petite Canadienne.

Je vous demande de me laisser vous embrasser comme une sœur, en souvenir de leur fraternité d'âme.

Dr. Marthe LERAY,  
Hôpital auxiliaire No 24, Nantes,  
Loire-Inférieure.

MINNIE A MARTHE  
Mademoiselle,

Je vous remercie de tout mon cœur pour la peine que vous avez prise pour vous renseigner sur le sort de mon fiancé. Merci, surtout, pour la sympathie qui vous a fait m'écrire avec tant de délicatesse. Je gardais si peu d'espérance, que j'étais préparée à la suprême nouvelle...

Gérard est mort en héros. Je suis certaine que cette pensée apportera plus tard un allègement à la peine dont je me sens écrasée pour l'heure; elle guidera même les décisions futures que la mort de mon fiancé pourrait me faire prendre. En ce moment, je ne puis me défendre de ressentir surtout ce qu'a d'affreux une pareille perte...

Nous ne nous étions jamais vus, nous nous étions découverts par le hasard de la publication de la correspon-

dance adressée à une commune parente... La sympathie, puis l'amitié nous avaient conduits à un sentiment plus fort. Et voilà que, tragiquement, la destinée impose à notre roman le même dénouement qui jadis interrompit la correspondance de Gérard et d'Herminie... Que la Volonté de Dieu soit faite...

Plus tard, je vous écrirai. Vous me permettrez de vous écrire? Il est mieux que je ne le fasse pas avant quelque temps...

Vous dites juste en parlant de l'atmosphère qui vous soutient en vous exaltant là-bas... Agir, ne pas se reposer sur soi-même...

L'hiver déjà nous a pris dans ses griffes. L'hivernage, les gens, les bêtes qu'il faut dès à présent prémunir contre le froid, contre la faim...

Même pour remplir des devoirs qui pourraient nous sembler inférieurs par comparaison, il faudra que nous invoquions l'exemple des héros de la guerre.

Je vous rends avec reconnaissance, Mademoiselle, votre baiser fraternel.

Minnie LAVERNES.

MINNIE AU R. P. CHASSAING  
12 novembre 1918.

Mon Père,

Permettez-moi de ne pas attendre votre retour de Saint-Albert pour réclamer l'accomplissement de votre promesse.

La guerre est finie. L'armistice a été signé hier.

J'attends la permission que vous m'avez promise pour cette date sacrée. Vous me rendrez témoignage que j'ai loyalement tenu mes engagements. Vous-même avez reconnu, au début de l'année, que je ne semblais pas appelée au mariage. Alors pourquoi redouter que ma vocation soit entachée de romanesque? Père, vous connaissez trop la sincérité de votre "papoose" pour mettre en doute sa parole, lorsqu'elle vous affirme qu'elle considérerait comme un irrespect sans pareil envers Dieu, si elle se laissait conduire par l'idée de pousser jusqu'au bout l'étrange ressemblance de sa destinée avec celle d'Herminie de Lavernes.

Ce n'est pas parce qu'Herminie est entrée au Carmel d'Orléans, que je vous demande de me laisser partir pour le noviciat des Soeurs Grises. Père, vous le savez, vous connaissez la qualité de ma vocation éprouvée depuis bientôt quatre années, et c'est pourquoi j'attends avec confiance le signe qui me libèrera. Faites-le vite, on a tant besoin de missionnaires dans le Nord...

Je doute si peu de votre consentement, que vous trouverez, ici, à votre retour, mes affaires à peu près arrangées. L'arrivée au printemps du neveu de Mourier et de sa jeune femme est maintenant certaine. Vous voyez que le Bon Dieu prépare les voies. Laissant nos terres à la famille Mourier, je n'ai pas l'impression de les abandonner...

Père, revenez vite pour tracer sur le front de votre fille la petite croix qui, quand elle était "papoose", l'impressionnait si profondément.

Minnie LAVERNES.

FIN

Ce livre est en vente à la Librairie d'Action Française, 1735 rue St-Denis, Montréal.

## POUR SANTE ET AGREMENT

LA BELLE  
"DOW"  
—la santé même



### Que sont les ENZYMES ?

Les enzymes sont des ferments solubles essentiels, présents dans les sucs digestifs et dans certains aliments, dont ils transforment les éléments nutritifs de façon à les rendre assimilables. Sans leur concours, la plupart des êtres vivants ne pourraient trouver leur subsistance dans la nourriture.

LA Bière Dow Old Stock aide à la reconstitution des muscles, raffermi les nerfs, contribue au soulagement de la fatigue mentale et physique et favorise la digestion.

Elle produit ces résultats parce qu'elle comporte des éléments nutritifs aisément digestibles, que les ENZYMES (naturellement présentes dans l'orge maltée et la levure) extraient des ingrédients simples et reconstituants servant à la fabrication de la bière. Le procédé de brassage Dow est prévu spécialement pour favoriser la pleine réaction des ENZYMES.

De sorte que dans la Bière Dow Old Stock, vous trouvez nutrition, santé et propriétés tonifiantes, en même temps qu'une saveur rafraîchissante et stimulante.

Bière  
**DOW**  
Old Stock

SES "ENZYMES" FAVORISENT LA SANTE

## LA PAGE DU POÈTE

### RIEN N'EST VRAI QUE D'AIMER

*Rien n'est vrai que d'aimer... Mon âme, épuise-toi.  
Coule du puits sans fond que l'amour te révèle  
Comme un flot que toujours sa source renouvelle,  
Et déborde, poussée en tous sens hors de moi.*

*Quels usages prudents te serviront de digue?  
Donne tout! Donne plus et sans savoir combien.  
Ne crains pas de manquer d'amour, ne garde rien  
Dans tes mains follement ouvertes de prodigue.*

*Qu'aimerais-tu? Quel temps perdrons-nous à ce choix?  
Aime tout! Tout t'est bon. Sois aveugle, mais aime!  
Le plus près, le plus loin, chacun plus que toi-même  
Et, comment ce miracle, ô Dieu, tous à la fois.*

*Celui qui t'est pareil, celui qui t'est contraire.  
Et n'aime rien uniquement pour sa beauté:  
L'enchantement des yeux leur est trop vite ôté,  
Du charme d'aujourd'hui demain te vient distraire.*

*N'aime rien pour ses pleurs: les larmes n'ont qu'un jour;  
N'aime rien pour son chant: les hymnes n'ont qu'une heure...  
O mon âme qui veux que ton amour demeure,  
Aime tout ce qui fuit pour l'amour de l'Amour.*

*Aime tout ce qui fuit sur la terre où tu passes,  
Le long de ton chemin aveugle et sans arrêts:  
Les herbes des fossés, les bêtes des forêts,  
Les matins et les soirs, les pays, les espaces.*

*Aime, l'enthousiasme est fort comme la mer  
Qui d'un seul mouvement emporte les navires.  
Laisse aller tes destins au fil de tes délires  
Sans goûter si le flot qui te pousse est amer.*

*Rien n'est vrai que d'aimer, mon âme et d'être dupe.  
St tu cherches un cœur où reposer ton front  
Et si tu te sens lasse au bout de quelque affront,  
Qu'est-ce que cet amour que son gain préoccupe?*

*O prêteuse sans fin de biens jamais rendus,  
Laisse abuser chacun de ta folle abondance,  
Tant que jetés au vent de l'amour sans prudence,  
Ta paix, tes jours, ta force et ton cœur soient perdus.*

*Tu pleures?... Tu rêvais un plus juste partage?  
Quels cris en toi sous le sourire du pardon!  
Tu souffres?... Tu n'as fait que la moitié du don:  
Le remède d'aimer est d'aimer davantage.*

*Donne-toi tellement que tu n'existes plus  
Et que dans ton secret, ton silence, ton ombre,  
Rien ne bruisse plus qu'autrui, ce cœur sans nombre,  
Son mal, sa fièvre au lieu de ton cœur superflu.*

*Tu ne vis plus... C'est lui qui t'enivre et te mène  
Hors de ton bonheur pâle au sien qu'il veut saisir.  
Tu n'as plus de désir que sans fin son désir...  
Va!... Tu n'as plus de peine au monde que sa peine!*

*Qui pourra maintenant retrouver ta douleur?  
Rien n'en reste, rien, rien qu'un chant d'oiseau sublime.  
Ah! quelle délivrance est au fond de l'abîme!  
Voici ma joie avec son glaive de vainqueur.*

*Rien n'est vrai que d'aimer, ô mon âme, mon âme!  
Qui te reposerait du poids de ton soleil?  
Ni l'ombre de la nuit, ni l'ombre du sommeil,  
Ni le temps qui s'enfuit léger comme une femme.*

*Rien n'est vrai que d'aimer et que d'aimer toujours!  
Tes aimés passeront mais ton amour demeure  
Malgré les renouveaux qui te changent de leurre  
Et les petites morts des petites amours.*

*Et tant qu'il y aura des vivants d'heure en heure  
Menant leur sort à la rencontre de ton sort,  
Ou t'ayant devancée au delà de la mort...  
Toi-même disparaîs, mais ton amour demeure!*

*Mon amour! Mon amour! quand ce cœur arrêté  
Ne te contiendra plus... à ta source première,  
A Jésus remontant d'un grand jet de lumière,  
Mon Amour, sois mon Dieu toute l'éternité.*

MARIE NOEL, (Les Heures)

### NE CHERCHE PAS

*Dans notre grand bonheur si tendre, si paisible,  
Je devine parfois que tes yeux sur les miens  
Cherchent à découvrir la présence invisible  
D'une image ou d'un nom dont je me ressouviens.*

*Quand je quitte, un moment, la page commencée  
Pour relever mon front d'un geste inattendu.  
Ton visage surpris, montre à plein ta pensée,  
Et j'y vois le regard que tu croyais perdu.*

*Ce n'est qu'une minute, oh! ton amour s'applique  
A dérober toujours ce qu'il a d'anxieux;  
Mais ton sourire alors est plus mélancolique,  
Les ombres de ton cœur montent jusqu'à tes yeux.*

*Ne cherche pas... Si même il persiste en mon âme  
Un reste du passé qui s'attarde à mourir.  
Et quelque vieux regret malgré moi me réclame,  
Ces chagrins d'autrefois ne me font plus souffrir;*

*Les hôtes inquiets de mes jeunes années,  
La tristesse, l'angoisse et le doute et l'ennui  
Et la fatigue ardente au déclin des journées  
Ont quitté pour jamais l'homme heureux d'aujourd'hui.*

*Celui qui te sourit, calme et sûr de soi-même,  
N'est plus l'enfant lassé que d'autres ont connu:  
Il sait qu'il peut vouloir; il croit à ce qu'il aime,  
Depuis qu'en ton amour il s'est appartenu.*

André RIVOIRE.

# SPECIAUX DU MOIS

Vous trouverez dans cette page un groupe de jolis articles peu dispendieux et très à point pour la saison d'été.

**No 2357** — Charmant coussin. L'écureuil, brun clair, avec quelques points lancés dans le corps et la queue brun foncé, il mange un fruit rouge. Les autres fruits sont rouge clair, rouge foncé et d'un vert jaune. La branche vert  
 Patron à tracer, 20c.; perforé, 50c.; au fer chaud, foncé seulement, 30c. Coton de couleur pour la broderie ..... 30c.

**SPECIAL** — Etampé sur tissu granité blanc, dessus seulement ..... **39c**

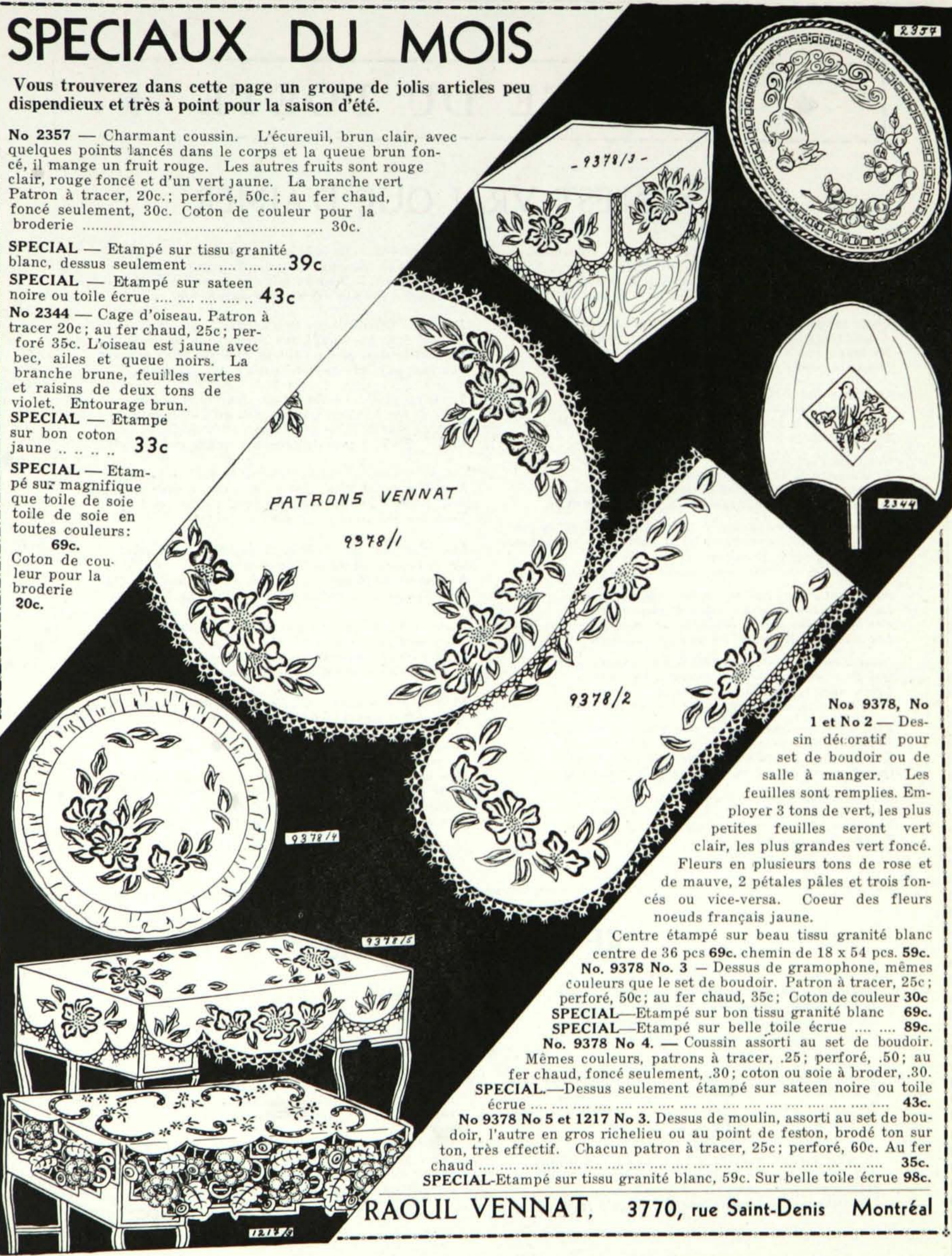
**SPECIAL** — Etampé sur sateen noire ou toile écrue ..... **43c**

**No 2344** — Cage d'oiseau. Patron à tracer 20c; au fer chaud, 25c; perforé 35c. L'oiseau est jaune avec bec, ailes et queue noirs. La branche brune, feuilles vertes et raisins de deux tons de violet. Entourage brun.

**SPECIAL** — Etampé sur bon coton jaune ..... **33c**

**SPECIAL** — Etampé sur magnifique que toile de soie  
 toile de soie en toutes couleurs: **69c.**

Coton de couleur pour la broderie **20c.**



2357

- 9378/3 -

PATRONS VENNAT

9378/1

9378/2

9378/4

9378/5

1217/6



2344

**Nos 9378, No 1 et No 2** — Dessin décoratif pour set de boudoir ou de salle à manger. Les feuilles sont remplies. Employer 3 tons de vert, les plus petites feuilles seront vert clair, les plus grandes vert foncé. Fleurs en plusieurs tons de rose et de mauve, 2 pétales pâles et trois foncés ou vice-versa. Coeur des fleurs noeuds français jaune.

Centre étampé sur beau tissu granité blanc centre de 36 pcs **69c.** chemin de 18 x 54 pcs. **59c.**

**No. 9378 No. 3** — Dessus de gramophone, mêmes couleurs que le set de boudoir. Patron à tracer, 25c; perforé, 50c; au fer chaud, 35c; Coton de couleur **30c**

**SPECIAL**—Etampé sur bon tissu granité blanc **69c.**

**SPECIAL**—Etampé sur belle toile écrue ..... **89c.**

**No. 9378 No 4.** — Coussin assorti au set de boudoir. Mêmes couleurs, patrons à tracer, .25; perforé, .50; au fer chaud, foncé seulement, .30; coton ou soie à broder, .30.

**SPECIAL**—Dessus seulement étampé sur sateen noire ou toile écrue ..... **43c.**

**No 9378 No 5 et 1217 No 3.** Dessus de moulin, assorti au set de boudoir, l'autre en gros richelieu ou au point de feston, brodé ton sur ton, très effectif. Chacun patron à tracer, 25c; perforé, 60c. Au fer chaud ..... **35c.**

**SPECIAL**—Etampé sur tissu granité blanc, 59c. Sur belle toile écrue **98c.**

**RAOUL VENNAT, 3770, rue Saint-Denis Montréal**



# LA SANTÉ

PAR LE

# SAVOIR-VIVRE

L.-P. Mercier, D.C., N.D., Hull, P.Q.

(Droits réservés)

## RECAPITULONS

Lire sans relire est aussi stérile en résultats que le seraient les efforts de celui qui persisterait à vouloir toujours semer sans jamais s'arrêter pour récolter. Nous voulons et espérons que ces articles vous soient utiles et bienfaisants, il semble donc opportun de repasser brièvement ce que nous avons déjà dit.

Savoir-vivre, d'après notre interprétation, c'est connaître et observer certaines lois basées sur les besoins et la nature même de l'homme, lois dites naturelles. La majorité chez-nous semble ignorer ces lois et, qu'elle les transgresse volontairement ou non, peu importe, elle le paie chèrement.

Notre but n'est pas de développer des gens à la musculature imposante de l'athlète, pas plus d'ailleurs que de vous rendre si soucieux de votre santé que vous en deveniez hypocondriaques. Entre ces extrêmes, il y a un juste milieu que nous visons, il s'appelle, la santé et il a comme ennemi acharné, la maladie.

Qu'est-ce que la santé? Le malade vous répondra que c'est un trésor infiniment précieux et désirable. Pour la majorité, la santé est quelque chose d'aussi mystérieux et inexplicable que la chance. Ceux-là ne semblent pas se douter qu'il est possible de l'acquérir et de la conserver. Posons la même question à des philosophes, physiologistes ou psychologues et tous seront d'accord pour répondre que la santé : "C'est un état normal qui permet que l'accomplissement des fonctions musculaires, intellectuelles et spirituelles se fasse en usant le moins possible la splendide machine qu'est le corps humain". Nous avons vu que le grand moyen de produire et maintenir cet état normal n'a rien d'occulte, c'est tout simplement de savoir prendre certaines précautions qui s'appellent hygiène préventive ou prophylaxie.

Lorsque nous accomplissons volontairement un acte, et le répétons souvent, qu'arrive-t-il? Bientôt cet acte deviendra une habitude bonne ou mauvaise, dépendant de l'acte et de la manière dont il est accompli. Nous vous avons démontré que tout acte ayant une certaine répercussion physique et mentale, il est logique de conclure que nos habitudes influent beaucoup sur la santé.

Les conditions sous lesquelles nous vivons ont changé, elles sont bien différentes de ce qu'elles étaient du temps de grand-père, mais les lois naturelles sont invariables. Pour pratiquer la prophylaxie, il nous faut donc modifier ou corriger certaines habitudes qui pouvaient être bonnes pour nos pères, mais... les temps sont changés.

Nous avons tâché de vous indiquer les dangers de certaines habitudes en vous suggérant quelques moyens pour les éviter, ou les corriger. Nous avons appelé ces habitudes "erreurs" et les avons classées en trois groupes : Mécaniques, chimiques et mentales. Comme l'importance du système nerveux est très grande dans le corps humain,

## L'ART D'ÊTRE HEUREUX

*La santé et le bonheur sont si intimement liés que nous offrons aux lecteurs et lectrices de "Mon Magazine" un décalogue "à la Jefferson" qui peut produire l'un par l'autre.*

1 *Un ou deux verres d'eau froide bus lentement, le matin, tonifient et nettoient l'intestin.*

2 *Ne regrettez jamais de n'avoir pas assez mangé.*

3 *Évitez les bains prolongés trop chauds ou trop froids. Le bain quotidien est conseillé, tiède, le soir ou, d'une minute, froid, le matin.*

4 *Prenez l'habitude d'une longue marche quotidienne au grand air, en profitant pour respirer à pleins poumons.*

5 *Le travail à nerfs détendus est toujours mieux fait et moins fatiguant. Pratiquez la relaxation volontaire.*

6 *Soyez optimiste. Gardez-vous des soucis et des peines qui n'existent que dans votre imagination et n'arrivent jamais.*

7 *Rappelez-vous que l'excès en tout est à éviter, que l'effet de stimulants n'est que passager et nuisible.*

8 *Lorsque votre esprit est sous le coup d'une émotion violente, colère, surprise, etc., évitez tout aliment jusqu'à ce que vous soyez redevenu calme.*

9 *Si votre travail demande beaucoup d'efforts physiques ou de concentration mentale, prenez l'habitude de quinze minutes de repos assis confortablement, avant les repas et au coucher.*

10 *Afin que le sommeil soit pour vous un véritable repos, oubliez au coucher les tracassés du jour. Constatez par votre expérience le nombre d'heures de sommeil requis par votre tempérament et prenez-les.*

surtout parce que ces erreurs s'attaquent plus souvent à lui, nous avons attiré votre attention sur l'accroissance des maladies nerveuses.

Le nervosisme est de plus en plus un danger réel et nous avons vu que nous pouvions beaucoup pour le prévenir et le combattre en évitant la tension nerveuse continue. Que ce soit au travail, au jeu, même au repos, nous devons pratiquer la relaxation. Puis nous avons étudié un mal très commun en notre époque de vitesse, celui qui irrite les nerfs, les rend maîtres du corps, leur fait dominer le cerveau au lieu d'être dominé par lui, nous parlions alors de l'emballement qui occasionne une dépense exagérée d'une éner-

gie précieuse et qui mène souvent à la prostration. Nous avons trouvé que le meilleur moyen d'éviter cet emballement nerveux est de pratiquer la placidité physique. Une autre habitude, des plus dangereuses celle-là aussi car elle est de plus en plus commune, c'est le manque de sommeil. On semble vouloir ignorer ce besoin naturel du corps et, si on n'y parvient pas complètement, en autant qu'on le peut on ne lui en accorde que le moins possible. C'est si bien une habitude du siècle qu'aujourd'hui, même les enfants se couchent très tard. Et l'on nous prépare ainsi une génération de névrosés. Comme toute bonne chose, le sommeil peut être poussé à l'excès, mais efforçons-nous de trouver, sans paresse, la quantité d'heures de repos que requiert notre système et accordons-le lui.

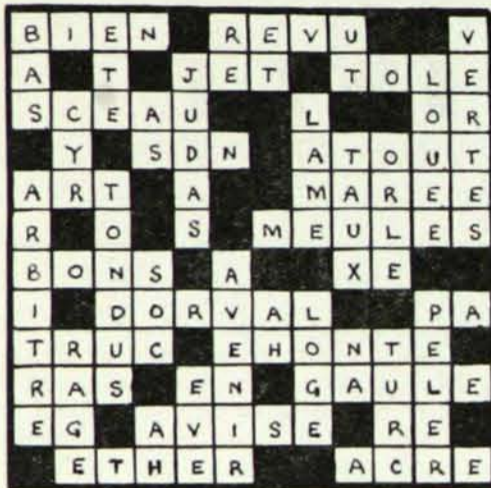
Sous le rapport des erreurs chimiques, nous avons vu que différemment de l'animal, l'homme ne possède pas l'instinct alimentaire, que très souvent nous absorbons des consommables dommageables et qu'il faut être sobre pour se bien porter; sobre non seulement en breuvages mais aussi en aliments. Il faut surtout savoir éviter de manger pour flatter le palais au lieu de le faire pour soutenir le corps. Nous avons constaté que les stimulants étaient à craindre et que le thé et café étaient de cette classe tout aussi bien que l'alcool; que les condiments et aliments fortement épicés créaient un appétit factice qui portait à manger plus que la quantité nécessaire. Qu'ainsi ils produisaient une suralimentation propre à produire de la malassimilation et auto-intoxication. Pour cette raison, nous vous avons recommandé de les éviter.

Ce que nous avons appelé erreurs mentales n'est qu'un manque de maîtrise de soi-même qui expose le cerveau aux chocs des émotions violentes telles que la peur, la colère, la jalousie, l'apitoiement personnel, etc. Sous le coup d'une de ces émotions, la dépense d'énergie nerveuse devient formidable, le cerveau par contre-coup devient surexcité à un tel point que la crise peut être fatale, même lorsqu'elle est moins aiguë, grave de conséquence et dangereuse. Pour éviter de maltraiter ainsi son cerveau et ses nerfs, il est bon de pratiquer les conseils donnés, surtout de s'entraîner à rester calme quoiqu'il arrive. La vie vous sera alors plus intéressante et agréable.

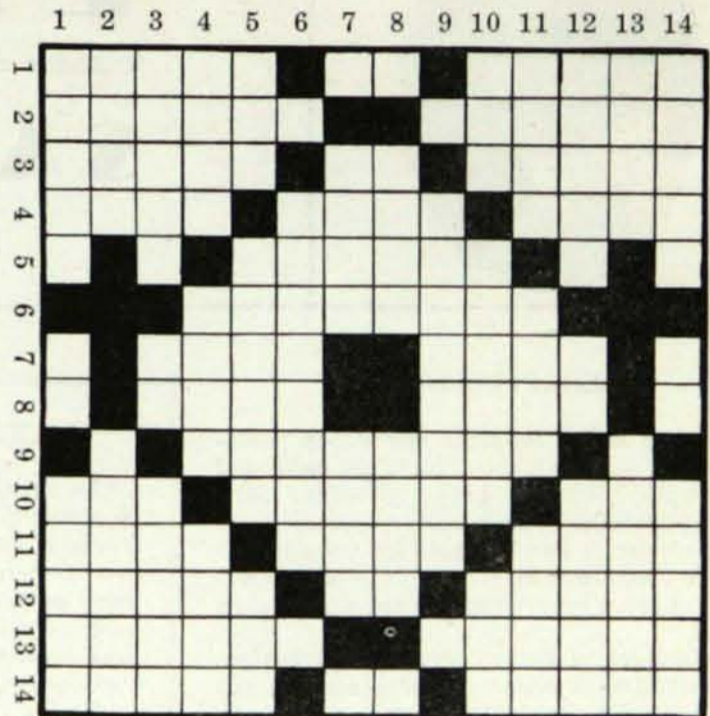
Les articles sur l'exercice sont si récents qu'il est moins nécessaire de les analyser, il suffit de se rappeler qu'une certaine somme d'exercice ou d'activité physique est essentielle à la santé du corps si on veut le conserver bien et fort. Que cet exercice, s'il n'est pas fourni par le travail doit être pris proportionnellement à ses besoins. A cette fin, nous vous en avons suggéré différentes sortes. Choisissez ceux qui sont le plus appropriés à vos besoins, pratiquez-les et la santé de votre corps et de votre esprit s'en ressentira.

# SOUS LA LAMPE

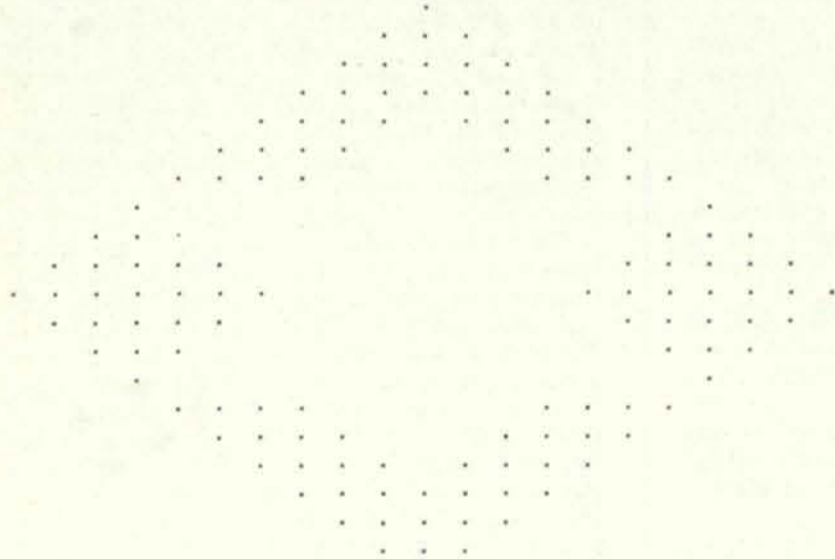
Solutions des problèmes d'avril



TON  
BARON  
PAR NEZ  
OSA  
ERE  
EST  
TOT  
NOE  
JOB NUS  
RAMES  
LAS



## Nouveaux problèmes



Mon problème, lecteur, doit être composé  
A l'ouest ainsi qu'à l'est de deux petits losanges;  
Sept mots à chacun d'eux il faudra que tu ranges  
C'est, en somme facile et très peu malaisé.  
Mais il faut, dans le sud, d'un V trouver la place;  
Ce V par toi, devin sera vite casé;  
De même vers le nord où tu verras la trace  
D'un autre V pareil, mais qu'on voit renversé.

Ceci dit je commence au nord où l'on doit lire  
Horizontalement: A Blois. Un grand bateau.  
Chaussure. Ancien sultan. Un légume bien beau.  
Prince troyen. Sans goût. Pour allure on peut dire.  
Le suivant. A l'étoffe il donne un brillant,  
Grand divertissement. Suivant la verticale;  
En turc. Note. Rongeur. Auteur de Galistan.  
Affluent du Danube. Est en Suisse. Il régale.

L'enfant. Recueils des lois. Tonneau. Muscle ou tendon.  
Epoque. Conjonctif. Le dernier dans Meudon.  
Au losange de gauche: En mer. Métal. Lanterne.  
L'époux d'Hélène. Oiseaux. Très fatigué. Chez Sterne.  
Celui de droite alors: En vous. Courts. Avocat.  
Un Gaulois. Animal. Les airs. Puis en sonica.  
Maintenant dans le sud, la ligne horizontale:  
Fils de Jacob. Armés. Un saint. Ville autrefois.  
Un fait. Cercle brillant. Héros du lac Stymphale.  
Coquillage. Une terre. Au milieu des détroits.  
Je passe au vertical: A Pau. Pronom. Puis ville.  
Encore un saint. De plus. L'amour. Peau très utile.  
Ville anglaise. Malpropre. Est au fond du vaisseau.  
De Russie. En bon port. Possessif. En ponceau.

J'ai fini, cher lecteur, déchiffre mon étoile  
Sur laquelle j'ai mis un assez léger voile.

## HORIZONTALEMENT

- 1—Poil sur le menton et les joues. — Espace de temps. — Récepteur d'ondes.
- 2—Parée de ses plus beaux . . . . . — Personne descendant d'un ancêtre commun.
- 3—Elle dure depuis bientôt trois ans. — Note de musique. — Qui a rapport à la religion.
- 4—Deux syllabes du mot HEDERACE. — Orgueilleux commun . . . . — Petit animal rongeur.
- 5—Trépassées.
- 6—En âge d'être marié.
- 7—Breuvage blanc bu par petits et grands. — Colère.
- 8—Pronom possessif féminin. Prénom masculin.
- 9—Eclaircie.
- 10—Article contracté. — Construits. — Qui n'a pas d'éclat.
- 11—Vieux. — Direction. — Accomplira.
- 12—Il n'est pas intelligent. — Article. — Personne qui incarne le plus grand et le plus beau des sentiments humains (Plur.)
- 13—Faire un récit. — Qui a rapport à la mer (Pluriel).
- 14—Assembler par une entaille deux pièces de bois. — Troisième note de la gamme. — Petit vase pour boire.

## VERTICALEMENT

- 1—Filet en forme de poche. — Métal précieux. — Arme offensive.
- 2—Foyer de la cheminée. — Grand nombre d'êtres vivants.
- 3—Synonyme de Raide. — Article. — Convenable.
- 4—Ignorant. — Energique. — Paysage.
- 5—Epoque. — Il en faut plusieurs pour former une chaîne (Fém.). — Syllabe de servir.
- 6—Chaise à . . . . .
- 7—Synonyme d'époux. — Lieu de délices.
- 8—Il n'y manque même pas un. . . . — Qui a les qualités du feu.
- 9—Peau de faon qui servait de manteau à Bacchus (Plur.)
- 10—Plate-forme flottante. — Il y en a en Europe environ 160 millions. — Qui supporte les voiles d'un navire (singulier).
- 11—Grand lac salé d'Asie. — Ancien nom de l'Archipel. — Formera.
- 12—Accessoires pour la scène (sing.). — Mot ancien qui signifie en matière de. — Vin qui coule de la cuve avant que le raisin ait été pressé (plur.).
- 13—Inscription mise par Pilate sur la croix. — Toute espèce de poissons de mer frais. (plur.).
- 14—Enlèvera. — Deuxième note de la gamme. — Resserré dans un petit espace.

# JUANA, MON AIMÉE

(Suite de la page 19)

Michel Lebeau et sa femme étaient originaires de Montréal. Ils vivaient dans l'Ouest depuis dix ans. Etablis d'abord dans le Manitoba, ils vendirent leur ferme après deux mauvaises récoltes successives. Ils en avaient assez, retournaient dans leur pays. A la dernière minute, l'appel des grands espaces fut le plus fort. Avant de partir définitivement, Lebeau voulait voir la Saskatchewan, qu'il ne connaissait pas. Il visita Lebert, que baignent les trois lacs Katepwa, Mission et Qu'Appelle; Willow Bunch, tapi au creux du cirque que dessinent de hautes collines nues; il fila ensuite plus au nord, où il s'arrêta successivement à Rose-town, à Kindersley, à Lucky Lake, à Nokomis et à Ronda. En ce dernier endroit, il trouva une terre passable que son propriétaire, un Scandinave peu enthousiaste, voulait vendre à tout prix. Lebeau se laissa tenter. Retourné chez lui, il exposa à sa femme de nouveaux projets. Deux mois plus tard, la famille s'installait sous le ciel limpide de la Saskatchewan.

Sa nouvelle aventure n'apporta point la fortune à Lebeau. Il vivait. En quatre ans, il compta une bonne récolte, une mauvaise et deux autres médiocres. L'homme était sur le point de se décourager, d'autant plus que la maladie se mit de la partie. Il ne se sentait plus de taille, avec des forces réduites, à affronter seul les travaux de la prochaine année. En somme, j'arrivais à temps. Je n'étais pas robuste, mais d'un moral excellent. Au témoignage des médecins, le climat aurait vite fait de me mettre de la chair sur les os. En vérité, au bout de six mois, je n'étais plus reconnaissable. Je travaillais comme un homme, sans m'en porter plus mal. Lebeau paraissait content. Je crois au fond qu'il n'était pas fâché d'avoir un compagnon à coudoyer, dans la solitude qu'était la sienne. Lebeau commençait de se démoraliser, comme autrefois dans le Manitoba. Il n'est pas impossible que mon arrivée ait contribué à le remonter. Je l'aidais. A nous deux, nous encourageant mutuellement, nous assurâmes sans trop de peine l'activité de la ferme. La roue tournait, lentement peut-être, mais elle tournait.

Pendant les premières semaines, il me fallut tout apprendre. C'était l'époque des battages et je mis sans tarder la main à la pâte. Jadis, pendant les vacances, j'avais vu battre du grain à la campagne, chez des parents. La théorie m'était familière, mais je n'avais aucune idée de ce que pouvait être, des jours durant, le travail acharné de nourrir la batteuse et de mettre le blé à l'abri. Je suffoquais dans la poussière, la balle, la paille coupée en morceaux. Lebeau jetait les gerbes sur la table-transporteur, aussi vite que le permettaient ses bras. En un clin d'oeil, la batteuse engouffrait tout. Un éternel recommencement, comme l'histoire des hommes. La machine appartenait à un Anglais, du nom de Thorne, qui la conduisait chez les fermiers pauvres et battait pour eux leur récolte, moyennant paiement. Elle était actionnée par un moteur à explosions. Le travail avançait rapide-

ment. Nous étions quatre hommes, avec Thorne et Irénée, le plus vieux des garçons. L'Anglais était fier de sa machine. Il en parlait comme d'une personne vivante. Il nous expliqua que le moteur était supérieur à l'ancien outillage avec générateur utilisant la paille comme combustible. Je ne comprenais rien à ce charabia mécanique. Quant à Lebeau, qui avait entendu vingt fois le boniment, il n'écoutait même pas.

« « «

Le dimanche après-midi, je me promenais dans la plaine. Lebeau m'accompagnait rarement, préférant dormir. Nous étions à neuf milles de Ronda, ce qui donnait un trajet de dix-huit milles, aller et retour, pour faire nos dévotions. Lebeau manquait rarement la messe. Il fallait que les chemins fussent impraticables, à la suite de pluies prolongées, ou que les chevaux tombassent de fatigue, comme il arrive au fort des travaux. Mais revenu du village et son diner avalé, le fermier se couchait. Je partais alors, tantôt seul, tantôt accompagné d'un des enfants. Nous quittions les champs rasés pour nous perdre dans une espèce de savane marécageuse, agrémentée de mares vertes et bleues, où les canards sauvages barbotaient. Pour chasser ces volatiles, dans la Saskatchewan, il n'est pas besoin de se mettre à l'affût pendant des heures, au petit matin, sous un abri de roseaux. Il en est toujours un au bout du fusil. Je tirais passablement, depuis ma jeunesse, et je m'en donnai à coeur joie. Jamais la famille Lebeau n'avait mangé autant de gibier.

On a beaucoup calomnié la steppe canadienne. Quand je quittai ma province pour l'Ouest, j'étais persuadé que je m'en allais vers un pays uniformément plat, sans arbres ni arbustes d'aucune sorte. J'imaginai une plaine se déroulant à l'infini vers un horizon toujours fuyant, avec ça et là, pour animer le paysage, la fumée montante d'habitations clairsemées, tapies contre terre, dans l'ombre desquelles languissent des bestiaux ennuvés. Rien n'est moins exact que ce tableau. Il est le produit d'imaginaires désordonnées, autant que du préjugé. Il est faux en ce qui concerne l'aspect physique de la contrée, et l'impression qui s'en dégage.

Du Manitoba, à mesure qu'on s'enfonce dans la prairie, un grand étonnement saisit le nouvel arrivant et se superpose à l'impression première d'immensité. C'est que la plaine est extrêmement diverse. Elle s'étend d'abord sur de longues distances, fière de son blé jeune, d'un vert très pâle, qui se couche sous le vent. Elle se creuse, se soulève en monticules, se déroule en souples ondulations. Des lacs nombreux apparaissent, vert-bleu ou gris d'argent dans le lointain, les uns salés, où le poisson ne vit pas, les autres d'une eau si limpide, sur sable blanc, que le fond s'aperçoit à quinze pieds.

La prairie est fort vivante, par sa flore et par sa faune. Elle grouille de vie animale. J'ai parlé des canards, (Suite à la page 30)

# BAS BAS

Qui n'aimerait à recevoir une paire de BAS PURE SOIE sans que cela lui COÛTE UN SOU?

Dans le but de faire connaître ce produit, nous voulons que vous le portiez afin d'en mieux apprécier la valeur, la durabilité, le confort. Tout ce que vous avez à faire est de remplir le coupon ci-dessous et l'adresser à :

TRE-BLA ADV. & SALES ORG. LTD.  
BOITE POSTALE 2977,  
MONTREAL, QUE.

NOM .....

ADRESSE NO. .... RUE .....

VILLE ..... PROV.....

Ci-inclus vingt-cinq cents (25) le quel montant me sera remboursé par votre plan. Je m'engage à intéresser 5 personnes, parents ou amis à cette offre, et en retour je recevrai une paire de bas.

S.V.P. FAIRE REMISE par Bon de Poste.

## Aux Futures Mamans

Chaque année, les statistiques canadiennes nous révèlent que les mortalités maternelles et infantiles, à la naissance des enfants, sont beaucoup trop élevées. La plupart des décès par accidents de natalité, peuvent être prévenus par l'hygiène PRENATALE, OBSTETRICALE et POSTNATALE.

Pour le propre intérêt de chacun, pour l'amour de vos bébés et de votre famille, instruisez-vous afin que, possédant les connaissances nécessaires, vous puissiez, vous et vos enfants vous maintenir en santé et être heureux.

Vous n'avez, pour vous instruire très facilement, qu'à demander les lettres maternelles qui vous seront adressées gratuitement.

Adressez le coupon ci-dessous au

**CONSEIL CANADIEN DE LA SAUVEGARDE  
DE L'ENFANCE ET DE LA FAMILLE**

245, rue Cooper, Ottawa, Ont.

Nom .....

Adresse .....

Date probable de la naissance attendue.....

Nom du médecin retenu.....

Adresse du médecin.....

## JUANA MON AIMÉE

(Suite de la page 29)

qui sont de vingt familles différentes. Canards noirs et canards gris, milouins aux yeux rouges, à tête rousse, sarcelles et morillons, canards de toutes tailles et de tous les âges, qui encombrèrent les rivières et les lacs, les marais, jusqu'aux fossés débordés, le long des voies ferrées. La prairie est également riche d'outardes, et de poules d'eau que le profane confond avec les canards, de bécassines à long bec, d'alouettes et de pluviers divers, de geais du Canada d'étourneaux aux ailes rouges, voire de mouettes grises et blanches qui planent sur les labours d'été. Ces mouettes viennent des Grands Lacs; elles volent isolées et se posent tout à coup sur la terre retournée, où elles mangent des racines et des vers. Leur arrivée est un signe à peu près certain de mauvais temps. En fait de gibier à poil, la steppe est moins prodigue. Elle a bien ses petits loups ou coyotes, d'énormes lapins sauvages et les gophers, ces satanés gophers pour lesquels il n'existe pas de nom français,\* et qui sont le fléau sans cesse renaissant des cultures.

Un jour que j'errais à l'aventure, le fusil en bandoulière, un bruit étrange frappa mes oreilles. Cela ressemblait au galop précipité d'un cheval. Il n'avait pas plu depuis longtemps et le terrain était partout très sec. Je me retournai, je regardai autour de moi, mais je ne vis rien. Étais-je le jouet d'une illusion? Je continuai à muser. Quelques arpents plus loin, le même bruit. Soudain, comme je quittais un pli de terrain, j'aperçus un petit cheval bai qui fuyait à bride abattue, son cavalier couché sur l'encolure. Sur le coup, j'eus un moment d'inquiétude. Qui était-ce? Je n'y pensai bientôt plus et, à la maison, j'oubliai d'en parler au fermier.

Ce fut la seule fois, pendant tout cet automne, que j'aperçus un être humain dans la prairie. Nous n'avions pas de voisins, à dix milles à la ronde. Nous vivions dans un pays absolument sauvage et ne voyions jamais, sinon à Ronda, le visage de nos semblables. Vu mon état d'âme, cet isolement me convenait. Je n'avais d'ailleurs pas le temps de m'ennuyer. Ma journée faite, j'étais tellement harassé que je gagnais mon lit avec hâte. Le sommeil m'enveloppait, m'empêchait de penser. A certains égards, ma vie n'était plus que sensitive, comme celle des bêtes.

Je dis que je ne vis qu'une fois le cavalier mystérieux. Pourtant, je me demande s'il ne passa pas près de moi un autre jour, à porté de carabine? C'était encore un dimanche. J'avais entrepris de dresser l'un des jeunes chiens à la chasse et je parlais doucement à l'animal qui me suivait, le nez sur mes talons. De temps à autre je ralentissais le pas, faisant signe au chien de m'imiter. Nègre, — c'était son nom, — levait vers moi ses yeux humides, tout en frétilant de la queue. Il s'arc-boutait sur ses pattes musclées, prêt à bondir au moindre signe.

Nous venions de lever une volée de morillons quand Nègre m'abandonna,

\* Mgr Taché donne au **gopher** le nom de marmotte d'Amérique. Le romancier français Constantin-Weyer l'appelle marmotte-gopher et marmotte tigrée. Je ne suis pas en mesure de clore le débat, mais aucun de ces termes ne me paraît traduire justement le mot anglais, le seul, d'ailleurs qui soit d'usage courant dans l'Ouest canadien.—H.B.

moi et ma chasse, fit volte-face et se mit à gronder. Je l'appelai doucement, mais il continua de maugréer en son langage de chien, la babine retroussée, les crocs découverts. Je n'avais rien vu ni entendu d'insolite. Seulement, dans la direction du sud, je crus discerner un nuage de poussière. Le vent, soufflant du nord, emportait tout bruit. Mais le chien, dont les sens étaient autrement vifs que les miens, devait avoir perçu une présence étrangère. Il avait les oreilles pointées en avant, le poil hérissé sur le cou, les yeux mauvais. Cette fois, je parlai de la chose au fermier, rappelant ma première rencontre.

Lebeau ne répondit pas tout de suite.

—Depuis quatre ans, finit-il par dire, je n'ai jamais vu personne dans la plaine. Entre Ronda et le lac, comme vous savez, pas une maison. Dans les autres directions, je ne connais pas un colon d'établi. Je sais seulement qu'il y a un "homestead" abandonné, à six milles environ d'ici, droit vers le sud. Les chasseurs couchent là, quand ils s'attardent de ce côté. Le propriétaire est mort avant mon arrivée dans le pays.

—Alors, qui était-ce bien?

—Difficile à dire. Peut-être un métis monté à poil, venu de quelque réserve. Mais c'est pas probable. Et puis, ça vous inquiète?

—Non, mais cela m'intrigue. L'ancien métier, voyez-vous...

Je continuai de parler:

—Peut-être qu'il y a maintenant quelqu'un, dans cette ferme abandonnée. Il n'est pas impossible qu'un nouveau colon soit venu tenter fortune dans la contrée. Qu'en pensez-vous, madame Lebeau?

—Difficile à dire, fit celle-ci, répétant mot pour mot la phrase de son mari.

—Quand j'aurai des loisirs, je crois que je tenterai une petite enquête dans ce coin-là. Je serais curieux de savoir si nous avons des voisins, de l'autre côté du lac. Avez-vous un cheval dressé à la selle?

Lebeau me regarda.

—J'en ai même deux, M. Chatel.

—Abondance de biens. Vous me prêterez un cheval, un jour ou l'autre, et je me rendrai là-bas.

Lebeau se contenta de sourire, sans parler.

### III

L'hiver passa.

Je n'entreprendrai pas d'en raconter les phases successives. Qu'il suffise de dire que je dormis mon saoul, et que j'eus toutes les peines du monde à ne pas sécher d'ennui. En hiver, les travaux ne sont pas exigeants. Il n'y a que les animaux à soigner: la vache, les chevaux, les chiens. Ces derniers logent dans la petite étable, en compagnie de la vache, et les chevaux restent dehors, comme c'est la coutume dans ce pays. Leur poil long les protège du froid. Pendant les grands vents, ils se serrent contre les meules de paille érigées après les battages, l'encolure et les oreilles basses. Les chevaux nous conduisent au village le dimanche, et s'ennuient les autres jours.

Les semaines se suivaient, toutes semblables et monotones. Je n'ai ja-

mais senti, mieux qu'ici, ce qu'on appelle l'horreur de la vie quotidienne. Je me faisais l'impression d'un homme enterré vivant, à six pieds sous terre. Pour m'occuper, je fis la classe aux enfants. Cela venait à point. Lebeau, pour qui l'instruction de sa progéniture devenait un problème, fut ravi de mon idée. Avec un zèle insoupçonné, je me mis à explorer, pour le bénéfice de quatre petits Lebeau, les profondeurs de l'orthographe et les mystères des quatre règles. L'initiative fut si appréciée que mes services furent retenus régulièrement, d'année en année. Je me prêtais de bonne grâce à la combinaison; j'achetai des livres à Montréal et j'établis mon enseignement sur des bases solides. Aucun de mes élèves n'est encore bachelier, mais tous en savent autant, à leur âge, que les autres écoliers.

Je visitai bientôt, comme je me l'étais promis, le homestead abandonné. Je le trouvai tel qu'on me l'avait décrit: une construction de billes ressemblant à la nôtre, mais en moins bon état. La porte était branlante, les fenêtres veuves de carreaux. A l'intérieur, un ancien poêle rouillé et des lits d'herbe séchée. Les chasseurs et les nomades de passage s'arrêtaient là. On ne voyait aucune trace de bâtiments, sinon une espèce d'appentis en ruines appuyé au flanc sud de la maison. J'approchai avec précaution, sans descendre de ma monture, et je fis le tour des lieux. J'entraï et ne trouvai âme qui vive. Ce n'était pas là que je découvrirais le cavalier mystérieux. J'étais déçu, sans bien savoir pourquoi. J'enfourchai de nouveau ma jument et me laissai bercer sur ma selle, jusqu'au retour.

C'était à l'approche de l'hiver, deux semaines après que j'eusse dit mon intention d'aller aux nouvelles. Lebeau, à qui je racontai les résultats de ma démarche, se contenta de lever les épaules. En tant que sage, cet homme en eût remontré aux philosophes de l'antiquité. Il parlait peu, ne s'énervait pas, n'était jamais surpris. Il faisait contraste avec sa femme, laquelle maugréait contre le sort, et plus souvent qu'à son tour. Je n'osais l'en blâmer, car son lot n'avait rien de très agréable. On ne s'imagine pas les privations et les renoncements, les souffrances que doivent affronter sans cesse, dans la solitude et le terrible silence de la prairie, les femmes des "homesteaders" et des petits fermiers. Les trois-quarts de l'année, c'est la tâche échinante du ménage, le soin des enfants, des volailles et des bestiaux, parfois d'un étroit jardin que brûlent sans cesse le soleil et le vent, pendant que les hommes sont aux champs. Pas d'amies, pas de parents, pas de voisins à qui dire son ennui, et son espoir d'un avenir meilleur. Personne à qui parler! L'hiver, l'homme est plus près, moins absorbé, plus accessible. Par contre, la nature a ses mauvais jours. Le froid est si grand que les clous cassent en deux, avec un bruit de détonation, dans la charpente des bâtisses. La neige molle et bleue couvre la terre, pendant que le vent souffle du nord au sud, de l'est à l'ouest, avec une furie qui n'a d'égale que son obstination à durer.

Le vent!

Je n'ai pas de mots pour exprimer ce qu'il signifie. Le vent de l'Ouest est terrible. Je l'ai entendu pleurer, gémir, des jours et des nuits, sans un instant de répit. Je l'ai entendu siffler, gronder, vociférer. Tantôt il se plaignait comme un enfant qui souffre, tantôt il hurlait, comme une bande de loups faisant curée au fond d'un bois. Il venait par rafales, coupant l'air sec, brûlant les chairs. On eût dit qu'il allait balayer la plaine, arracher la toiture de la maison, nous rouler dans ses tourbillons et nous emporter, fêtu de paille et poussières vaines, vers la mort et l'oubli final. Je hais le vent. Je sais des hommes qu'il a brisés. Ils étaient forts, ils avaient toutes les audaces, ils étaient prêts à tous les risques. Ils reculèrent devant le martyr du vent. Ils aimèrent mieux partir que de lutter contre lui.

Un soir que nous étions tous ensemble autour de la lampe, madame Lebeau entama le chapitre des doléances. Cela lui arrivait de temps à autre, quand la pauvre femme ne se possédait plus. Depuis près de onze ans qu'elle suivait son mari dans les solitudes de l'Ouest, elle n'avait guère eu de bon temps. Sa vie? Une série de menus faits insignifiants, traversée par trois maternités successives, dans d'abominables conditions matérielles. Loin du village, loin du marchand, du médecin, du curé. Dans sa morne existence, jamais un coin d'azur clair. Toujours suer, toujours peiner et souffrir, dans l'âme et dans le corps. Souffrir sans cesse, et pourquoi? Si encore la terre était généreuse, si encore on pouvait se bercer d'un rêve d'aisance prochaine! Mais non, travailler et renoncer à toutes les joies humaines, sans espoir de retour. Les récoltes se suivaient, petites, passables, médiocres, et les conditions restaient les mêmes à la maison. Qu'on touchât ou non de l'argent, il n'y en avait jamais. Quand on avait payé les obligations sur la ferme, les réparations des machines, la main d'oeuvre additionnelle au temps de la moisson, il ne restait rien. Il ne restait rien, ou si peu qu'il valait mieux n'en point parler. Il fallait même, plus souvent qu'autrement, faire des comptes chez les fournisseurs, escomptant l'avenir pour payer.

— Si nous étions restés à Montréal, disait madame Lebeau, serions-nous plus mal? Je ne le crois pas. Mon mari travaillerait dans une manufacture, comme ses frères et comme les miens, et nous mangerions quand même nos trois repas. Nous ne serions pas plus riches qu'ici, mais la vie aurait plus d'agrément. A Montréal, nous avons des parents, des amis, des connaissances. Et il y a les magasins, les théâtres, le mouvement de la rue. Les enfants grandiraient parmi leurs semblables, non comme de petits sauvages. Ils auraient plus de facilité pour s'instruire, se préparer un avenir. C'est pas pour vous faire de la peine, M. Chatel... car c'est grâce à vous s'ils ne sont pas de purs ignorants. Sans votre arrivée, je me demande ce qu'on aurait fait de ces enfants? Ce n'est pas drôle, quand on y pense! Nous sommes trop pauvres pour les tenir dans les collèges et les couvents, et la première école est à neuf milles. Pourquoi sommes-nous venus dans ce pays?

Lebeau ne disait rien. Le menton dans ses mains, il regardait sa femme. Cent fois, il avait entendu ces reproches. A quoi servait-il de discourir et d'argumenter? Quand on se trouve en face d'une difficulté, on en tire le meilleur parti possible. Peut-être que sa femme avait raison, en définitive, et qu'il ne savait que répondre. Quant à moi, je me gardais d'exprimer une opinion. Si l'on m'interrogeait, j'esquissais un geste vague, avec l'air de dire que je n'y entendais rien. Malheureusement, je ne devais pas m'en tirer toujours à si bon compte. D'ailleurs, madame Lebeau n'insistait pas. Elle comprenait que je ne devais pas avoir part au débat.

C'est au lendemain d'une conversation de ce genre que je connus Juana. Nous étions en mai, le neuf, exactement. Je n'oublierai jamais cette date. Elle chante en mon coeur, je la possède comme un trésor. Pourquoi le souvenir a-t-il tant de puissance? Je n'ai qu'à fermer un peu les yeux, par une tiède journée de printemps, et la svelte figure de Juana surgit devant moi, riieuse et grave. Comme si elle n'était pas partie à jamais, disparue de ma vie! Comme si elle ne m'était pas aussi inaccessible qu'une morte! Ma main tremble à tracer ces mots. Que dirait Juana, mon aimée, s'il lui était donné de lire par dessus mon épaule? Il me semble qu'elle vient à petits pas, que je l'entends glisser derrière moi, s'appuyer au dossier de ma chaise et me donner brusquement, en éclatant de rire, un grand baiser dans le cou. Juana, petite fée de la prairie, déesse de la moisson, reine de mon rêve inachevé! Je te vois telle que t'ai connue, sans orgueil et sans pose, avec tes gestes simples et la générosité spontanée de ta jeunesse. Tu vis en moi, plus vivante que jamais, et pourtant plus lointaine que les mortes véritables.

Je dormais. Allongé parmi l'herbe drue, dans l'ombre chiche que projetait un bouquet de trembles et de peupliers graciles, je m'étais assoupi sans m'en apercevoir. Fatigué de la selle, j'avais marché pour me dégourdir les jambes. Ma jument suivait en liberté, les guides sur le cou. Ayant atteint les petits arbres qui me cachaient l'horizon depuis longtemps, je ne sus résister au plaisir de m'étendre sous leurs branches. Je m'endormis presque aussitôt. Quand je rouvris les yeux, Juana était devant moi.

Elle parla la première. — Alors, dit-elle, vous n'êtes pas plus malade que cela! J'avais bien tort de m'inquiéter... Vous m'avez fait une peur! — Je vous demande pardon... je ne vois pas... — Moi qui vous croyais blessé, ou malade... Tout de même, c'est mieux ainsi. N'est-ce pas? Vous me pardonnerez de vous avoir dérangé.

Je me levai et dis: — Je ne comprends rien... Tout de suite, elle m'expliqua le mystère de sa présence. Elle parlait doucement, sans me quitter un moment des yeux: — Je venais au galop de mon cheval, dit-elle, insoucieuse et certaine d'être seule dans la plaine, quand j'aperçus votre bête qui broutait, toute sellée, les rênes traînant sur le

sol. Immédiatement, les questions se pressèrent à mon esprit. A qui appartenait cette monture abandonnée? Qu'était devenu son maître?

Craignant un accident, la jeune femme avait battu la contrée avoisinante. Elle n'était pas très brave, mais elle ne pouvait passer outre sans s'assurer qu'il n'y avait pas, tout près d'elle, un être humain qui eût besoin de son assistance.

— Quand je vous aperçus, continua-t-elle, je manquai de m'éclater de rire. Vous reposiez si bien, vous paraissiez enfoncé dans un tel bien-être que cela m'amusa. Un moment, je vous regardai dormir. J'allais repartir, en silence, quand vous avez ouvert les yeux. Tout de même, la vie est drôle!

— Elle vous amuse à ce point? — Des fois. Je m'étonne surtout des surprises qu'elle réserve... — Pardon? — Dire que je suis venue ici tout l'été dernier, et même fort avant dans l'automne, sans jamais rencontrer personne!

— J'espère que je n'ai pas gâté votre promenade? — Un peu, à vrai dire. J'avais tellement pris l'habitude de considérer le pays comme le mien. C'était mon domaine. De vastes espaces où je pouvais chevaucher à bride abattue, m'abandonnant au galop du cheval, sans savoir où j'allais. Je fermais les yeux et il me semblait que le vent m'emportait, loin de tout. Et voici que, dans le pays de mes jeux, je découvre un homme!

— Le malheureux! — Vous m'en voulez de mon impertinence? — Elle m'amuse, bien plus qu'elle ne m'indigne. Mais puisque j'ai l'air d'être ici un intrus, je ferai l'impossible pour n'y plus revenir. Pour rien au monde je ne voudrais troubler votre quiétude, ni gâter la sauvagerie de vos paysages.

Elle me regarda, intriguée un peu, cherchant une réponse. Elle dit tout à coup, à mi-voix, comme se parlant à elle-même:

— Non, je suis folle, cela n'a pas de sens... — Pardon?

Elle ne répondit pas. Je la considérai, amusé, avec un intérêt qui ne dut point lui échapper. D'ailleurs, pas un homme connaissant Juana n'eût voulu me blâmer. Cette femme était la plus merveilleuse créature que j'aie encore vue. Un corps nerveux, mince, presque androgyne. Des mains parfaites. Des yeux graves, d'un gris sombre, qui paraissaient bleus à certains moments. Je l'enveloppai toute, d'un regard rapide, et elle soutint l'examen. Elle était sûre d'elle. Pas un muscle n'avait bougé dans son visage.

Je n'essaierai pas de tracer son portrait. Pourrais-je fixer la mobilité des traits, l'éclat lumineux des yeux, l'ambre de la peau? J'ai connu cette femme, je l'ai aimée, et je ne saurais dire son attirance, ni le charme particulier qui émanait d'elle. On a beau faire, l'éloignement et l'absence mettent un brouillard autour des êtres dont nous sommes séparés. Ils peuvent avoir laissé en nous une impression, nous ne possédons plus leur personne physique. Juana était très brune, avec des cheveux noirs, coupés

# UNE MAMAN PARLE



Madame Albert Bolton, Toronto, remercie le Lait Eagle pour tout le bien qu'il a fait à sa petite Jeanne Marguerite. "Je l'allatai durant les premiers trois mois; mais cela ne semblait pas la rassasier. Alors, après avoir tout essayé, je lus une annonce dans un journal, au sujet du Lait Eagle et je décidai de l'essayer. Elle s'en trouva bien immédiatement. Depuis elle ne m'a causé aucun trouble. Elle a 14 dents, qui ont percé sans difficulté. Sa chair est ferme; elle a de belles jambes droites et une forte ossature. Et ce qu'elle est gaie! Elle a remporté un troisième prix, dans la classe D, comprenant 102 concurrents, lors d'un concours de bébés, organisé par l'Exposition Canadienne Nationale, en Septembre dernier."

Si vous ne pouvez allaiter bébé, ou s'il ne grossit pas comme il le devrait, suivez le conseil de centaines de milliers de mères averties et essayez le Lait Eagle. Envoyez-nous vos nom et adresse et nous vous expédierons avec plaisir un livret, gratis, du bien-être des nourrissons, rempli de conseils et de suggestions pratiques qui vous enchanteront.

Les photographies et les lettres publiées par la Compagnie Borden sont des témoignages spontanés de parents reconnaissants.

## Superbe Livret Sur Bébé! GRATIS!

The Borden Co., Limited,  
115 George Street,  
Toronto, Ontario.

C.W.F.4

Messieurs.—Veuillez m'expédier, gratis, un exemplaire de la nouvelle édition, 64 pages, du Bien-Être de Bébé.

Nom .....

Adresse .....



**A ATLANTIC CITY**  
**VALEUR EXCEPTIONNELLE**  
**EN FACE DE LA MER**  
Chambre et repas à un taux aussi bas que  
**\$5. par jour** Taux spécial à la semaine  
Balcons ensoleillés où l'on vous sert du bouillon chaque matin. Cuisine renommée pour sa supériorité. L'eau de l'océan courante dans toutes les chambres avec bain.  
Garage sur les lieux  
Argent canadien au pair pour chambre et repas.

## HOTEL PRESIDENT

48th St. West of Broadway  
New York

Vous offre le meilleur service à New York.

Chambre simple \$2.50 par jour  
Aussi.

Chambre simple: \$3.; \$3.50; \$4.00  
Chambre double: \$3.50; \$4.00; \$4.50

400 chambres avec bain et R. C. A. Radio.

GARAGE GRATUIT

Taux spéciaux aux touristes.

L'Hôtel situé à portée de tout.

JEAN-S. SUITS, gér.  
TOM YORE, asst.-gér.

courts et frisés aux tempes. Ses cils longs, quand ils bougeaient, jetaient une ombre sur ses joues. Elle montrait en riant de petites dents gourmandes, et ses lèvres finement arquées, rouges au point de paraître saignantes, soulignaient l'impatiente ardeur dont tout son corps vibrail.

La jeune fille ne disait toujours rien. Pour me donner contenance,

je ramassai mon chapeau, jeté sous les arbres, et j'appelai ma jument.

Elle m'arrêta d'un geste:

— Vous ne partez pas comme ça?

— Que voulez-vous dire?

— Que je suis une égoïste, et que je devrais avoir honte. Oubliez, voulez-vous, mes paroles de tout à l'heure. Vous continuerez à vous promener dans la campagne, si le coeur vous en

(Suite à la page 33)

# Venez.....

*passer vos vacances d'Été au*  
**“CAMP HONEYMOON”**  
*dans le coeur des Laurentides, à Val Morin*

Plusieurs maisons de toutes les dimensions à louer pour la saison d'été, ou au mois, à la semaine et à la journée. Nos prix sont très modiques. Chaque maison est complètement meublée. La vaisselle et la batterie de cuisine y sont. Vous n'avez qu'à apporter vos draps, taies d'oreillers et couvertures de lit. MAISONS DE UNE PIECE À 8 PIECES.

Plage  
exclusi-  
vement  
française  
et  
anglaise



Vous  
êtes en  
plein  
sur le  
bord  
d'un  
beau lac

Une vue du Lac au Camp “HONEYMOON”

Au camp Honeymoon, il y a nage, danse, équitation, jeux de balle, terrain de jeux pour les enfants, pêche, chasse, sports divers, bain dans le lac, etc. . .

Le camp Honeymoon est situé à Val Morin sur la route Montréal-Ste-Agathe. Le camp se trouve à 2½ milles du village de Val Morin sur une belle petite route gravelée dans toute sa longueur.

Vous ne pouvez pas faire erreur. Il y a au delà de 100 enseignes avec flèches indicatrices pour vous guider à partir du village de Val Morin.

## “HONEYMOON CAMPS”

ALEXANDRE HUOT, Gérant

VAL MORIN, Co. Terrebonne, Qué.

# JUANA, MON AIMÉE

(Suite de la page 31)

dit. De quel droit vous en empêcherai-je?

Là-dessus, elle fit faire demi-tour à sa monture. J'avais remarqué que son cheval était petit, un de ces chevaux du pays appelés "cayuses", et qu'il était bai.

— Permettez-vous deux questions? demandai-je, comme elle ramassait les rênes dans sa main, ses pieds minuscules enfoncés dans les étriers.

— Dites...

— Je voudrais savoir si c'était vous, le mystérieux cavalier que j'aperçus l'automne dernier, fuyant à bride abattue. Il avait un cheval bai comme le vôtre. Je pus à peine noter la couleur, tout disparut dans un nuage de poussière.

— C'était moi, probablement. Je suis venue de ce côté, à plusieurs reprises. Mais quelle importance cela peut-il avoir?

— Je voudrais savoir aussi qui vous êtes? Est-ce indiscret de demander?

Ici, elle ne dit rien.

Elle se contenta de sourire, me regardant bien en face, et je trouvai qu'il y avait dans ses yeux quelque chose d'amusé. Puis elle donna du talon dans le flanc de sa bête, qui partit comme une flèche.

Au loin, de sa main nue, elle me salua une dernière fois.

« « «

Je repris lentement le chemin de la ferme.

Le soleil était encore haut. Toujours innombrables, les gophers fuyaient à droite et à gauche. Ils se dressaient parfois sur leur derrière, poussant leur petit cri particulier, dès qu'il se trouvaient aux abords de leurs trous. Des oiseaux nombreux volaient, paraissant se poursuivre. Haut sur pattes, les pluviers sautillaient dans l'herbe humide des bas-fonds. Une sarcelle, un mâle aux ailes vertes, partit devant ma monture. Je chevauchais lentement, sans souci de ce qui m'entourait. La nature ne m'intéressait pas. Ma pensée errait ailleurs.

Je n'en revenais pas de ma surprise. Mais qui était cette jeune fille qui m'apparaissait, tombant des nues pour ainsi dire, dans la solitude de la prairie? Qui était-elle? D'où venait-elle? J'avais beau me creuser l'esprit, je ne trouvais pas. Lebeau m'avait raconté tant de fois que nous n'avions pas de voisins! Enfin, je donnais ma langue au chat. Ou ma gentille écuyère venait du bout du monde, ou elle habitait un établissement dont nous ignorions l'existence. Je penchai pour la première hypothèse, plus vraisemblable.

Quand j'arrivai à la ferme, Lebeau travaillait dans l'étable. Lucienne, non loin, trayait la vache.

— A vous voir ainsi occupés, dis-je en les abordant, je me sens confus de ma paresse.

— Il n'y a pas de quoi, dit Lebeau. Lucienne demanda:

— Vous avez fait bonne chasse?

— Je n'ai pas chassé, aujourd'hui. Je n'ai pas même pris d'arme, j'ai flâné comme un paresseux.

Depuis la fin des semailles, j'avais souvent du bon temps. Ma classe terminée, je m'en allais à l'aventure, tantôt à pied, tantôt à cheval. Je m'amusais aussi à tirer des gophers à la carabine, ce qui est un excellent exercice de précision. Le tir aux gophers est dans l'Ouest un sport auquel se livrent les jeunes gens des trois provinces. Il n'est pas facile. Il s'agit d'abattre les rongeurs à balle, avec une arme de petit calibre. Cela tue le temps, et rend service à l'agriculture.

Quand Lucienne eût terminé sa traite, je portai à la maison le seau aux trois-quarts rempli. Mais ni à Lucienne, ni à son père, je ne mentionnai ma rencontre de l'après-midi. Cela, c'était mon secret. Je ne sais vraiment pas ce qui me retenait. J'avais parlé à Lebeau de mon cavalier de l'automne précédent, je lui avais dit mon voyage au vieux homestead. En tout cas, je gardai le silence.

Au bruit de mes pas, Nègre leva la tête. Il sommeillait sur le seuil de la porte, le museau allongé entre ses pattes trop larges. Pauvre Nègre! Il ne soupçonnait point son erreur de l'automne, quand il grondait à l'approche du cayuse bai. Mais je ne dis rien, pour ne pas troubler son repos de chien qui grandissait. Car Nègre et son frère, Marquis, devenaient énormes. Ils avaient bien quelque chose d'encore jeune, d'inachevé, de non fini, mais c'était deux bêtes splendides. Quand Nègre se tenait debout, appuyé à mon bras, et qu'on le saisissait à la naissance de la patte, on sentait sous la main un paquet de nerfs et de muscles d'acier. L'animal ouvrait la gueule en montrant ses crocs, comme s'il riait, fier d'être aussi robuste. Lebeau, qui avait élevé les chiens dans le but de les vendre, n'en trouvait pas le courage. De plus en plus, Nègre et Marquis faisaient partie de la famille. On avait déjà deux chiens. Mais quand il y en a pour deux, il y en a pour quatre. D'autant plus que la plaine n'était pas avare du gibier. Quatre chiens à nourrir! N'était-ce pas là un débouché naturel pour les canards sauvages que j'apportais à tout propos, et que la famille ne suffisait plus à absorber?

Nous soupâmes ce soir-là de bonne heure, comme d'habitude. Lucienne était ma voisine de table. Je mangeai d'excellent appétit, l'air m'ayant creusé l'estomac. Mais je me sentais plus distrait que je ne le voulais paraître. L'image de Juana, dont j'ignorais le nom, dansait devant mes yeux. Un besoin de comparer me fit tourner du côté de Lucienne. Mon regard croisa le sien, qui s'abaissa gêné. Je restai tout drôle. Pourquoi Lucienne m'observait-elle? Je redemandai du pain, comme si je n'avais rien remarqué. Huit jours plus tard, je rencontrai Juana de nouveau.

## IV

Cette fois encore, elle croisa ma route à l'improviste.



**NOW OPEN**

*in* **NEW YORK**

*the Beautiful New*

**HOTEL**

**PLYMOUTH**

49th ST. EAST OF BROADWAY

**\$2.50 par jour**

pour une chambre avec bain, eau courante glacée et

**RADIO**

Chambre simple: \$2.50; \$3.00; \$3.50

Chambre double: \$4.00; \$4.50

Lits jumeaux: \$5.00

Garage gratuit

*Au centre des affaires, des magasins et des théâtres.*

**H. G. YURDIN, Directeur-Gérant**

J'errais depuis le midi, la cherchant des yeux. Sous prétexte de chasser, je scrutais les quatre coins de l'horizon. J'étais dans les terres basses, où l'herbe est plus nourrie d'eau et plus verte, et les sarcelles, depuis longtemps dans le pays, fuyaient sous mon nez. Nègre, comme toujours mon compagnon, ne savait que penser de ma maladresse. A sa connaissance, c'était la première fois que je manifestais un tel dédain pour de beaux oiseaux charnus. Il n'était pas loin de me mépriser. En arrêt, les pattes nerveuses, il se tenait prêt à bondir pour aller chercher dans l'eau épaisse des mares, grouillante d'insectes aquatiques, les victimes qu'il s'estimait promises.

J'avais abandonné ma jument un peu plus haut, attachée à un arbre. Je devais être à huit milles de la maison. Soudain, Nègre se prit à gronder, et mon cœur battit d'une espérance que je ne voulais pas m'avouer. Peu après, la silhouette claire d'un cavalier se dessina sur le ciel. Se rapprochant, le cavalier se mua en cavalière. C'était Juana.

Elle mit pied à terre et nous causâmes tout de suite, comme de vieux amis. Dans la steppe, comme dans la forêt, les préjugés du monde ont peu cours. Les présentations sont sommaires, les conversations vite amorcées. Je pris Juana par le bras et nous gagnâmes le terrain sec, où la marche est plus facile.

Juana était devant moi. Je ne pouvais me rassasier de la regarder. Cette fois, elle me sembla plus jolie encore que l'autre jour. Ses lèvres

(Suite à la page 37)



L'hôtel le plus en vogue et le plus chic de New York

**SINGLE**  
from \$2.50 daily

**DOUBLE**  
from \$4.00 daily

**SUITES**  
from \$7.00 daily

Et ce n'est pas trop déclarer. Il n'y a qu'à le demander aux hôtes qui ont séjourné à notre hôtel.

Non seulement, c'est l'hôtel le plus récemment construit mais c'est aussi l'hôtel le mieux situé au centre des affaires.

**1000 chambres** contenant chacune radio, bain privé, douche, eau courante glacée, avec garde-robe spacieuse, et une foule d'autres commodités.

1000 PETITS "HOMES" SOUS UN SEUL TOIT, AU COEUR DU CARRE TIMES.

Chambres simples à partir de \$2.50 par jour.

Chambres doubles, à partir de \$4.00 par jour.

Suites, à partir de \$7.00 par jour.

The New **HOTEL EDISON**  
47th St. West of B'way. NYC

## HOTEL CHELSEA

ATLANTIC CITY

Sur le Boardwalk

Souhaite chaque jour la bienvenue à ceux qui ont choisi la plus belle saison pour prendre leurs vacances.

Tout le confort possible.

Des hôtes distingués.

Taux spéciaux pour la saison d'hiver pour les deux plans.

Nourriture délicieuse, Concerts de nuit.

Une aile de 10 étages récemment ajoutée et à l'épreuve du feu.

**THE CHELSEA**

L'Hôtel le plus hospitalier  
Sur le Boardwalk.



# Nos Concours Littéraires



## A LA CONQUÊTE D'UN MARI

*La scène représente l'intérieur d'un kiosque. Quelques bancs rustiques, une table rustique. Raquettes de tennis accrochées.*

*Au lever du rideau, Maud assise, lit. Gustave entre, l'air nonchalant. Tous deux sont habillés pour le tennis.*

Maud. — Ah, c'est vous Monsieur Longpré, bonjour.

Gus. — Bonjour. Mademoiselle.

Maud. — Vous êtes seul?

Gus. — Oui, comme vous voyez.

Maud. — Je regrette de vous importuner de ma présence. Je croyais que ce serait nombreux au tennis cet après-midi.

Gus. — Je le croyais aussi quoique plusieurs soient partis pour une excursion. J'ai refusé d'en faire partie parce que la température ne me semble pas sûre. Ici, au tennis, on ne risque pas gros: s'il pleut, on a qu'à s'abriter et tout est dit. Mais vous, j'ai su que vous aviez été souffrante?.. Vous allez mieux?

Maud. — Oui, vraiment, je ne suis pas trop mal. Ça va mieux. (un silence) Nous ne pourrions pas même jouer un "simple" parce qu'avec vous je ne suis vraiment pas de taille. (elle semble hésiter). Peut-être devrais-je rester? il peut venir quelqu'un d'autre. Je ne veux pas vous chasser d'autant plus que vous n'aurez pas besoin de me tenir compagnie. Je me suis apporté un livre au cas où je serais seule.

Gus. — (goguenard) Ah, vous lisez toujours le même fameux roman: A la conquête d'un mari?

Maud. — Non, j'en ai changé. "A la conquête d'un mari", je l'ai brûlé. C'est un livre inepte. L'auteur, Jean Brais, est un sot, il ne connaît rien à la vie.

Gus. — Fichtre, comme vous avez changé, auparavant ce livre ne vous quittait pas. C'était une manière de bréviaire. Pourrais-je connaître le titre de l'heureux successeur?

Maud. — Celui-ci? C'est Huguette et Gilbert de Roger Roy. Le titre ne dit pas grand chose, mais c'est une oeuvre de fond.

Gus. — Ah, c'est une oeuvre de fond? Et qu'est-ce que c'est que ça, s'il vous plaît, une oeuvre de fond?

Maud. — Ce... C'est... Enfin, c'est ma tante Herminie qui dit que c'est une oeuvre de fond.

Gus. — Ah, et quand la tante Herminie dit quelque chose c'est...

Maud. — C'est que c'est vrai. Ne vous moquez pas, Monsieur Longpré.

Gus. — Vous ne m'appelez plus Gustave?

Maud. — Non, maintenant que je sais que vous êtes... fiancé... Il me semble que ça ne convient plus. Voyez-vous peut-être, malgré qu'elle voyage au loin, votre fiancée viendrait-elle à apprendre cela et en prendrait-elle ombrage.

Gus. — Ah, vous pensez qu'elle pourrait se fâcher?

Maud. — Oh, croyez bien que je ne veux pas dire qu'elle serait jalouse de moi. Mais enfin peut-être croira-t-elle que vous m'avez encouragée (avec amertume) et c'est si peu le cas... Ma tante Herminie me réprimandait toujours d'ailleurs sur ce point... Elle a un type très différent du mien, n'est-ce pas?

Gus. — Votre tante? Certes oui, Mademoiselle.

Maud. — Mais non, je parle de votre fiancée.

Gus. — Non... c'est-à-dire oui. C'est... une... blonde.

Maud. — Ah, c'est beau d'être blonde... et elle a les yeux bleus, je suppose?

Gus. — Oui, oui, c'est ça, je crois, des yeux bleus.

Maud. — Ah, comme vous devez vous ennuyer loin d'elle. Je ne m'étonne plus que vous m'avez envoyé promener. Quand on est fiancé avec une blonde aux yeux bleus. Mais tout le monde ne peut pas être blonde. Vous devez l'aimer beaucoup n'est-ce pas? Cependant, vous ne m'en aviez jamais parlé. (après un silence). Savez-vous, Monsieur Longpré, j'ai beaucoup réfléchi durant ma maladie, et vous m'êtes apparu comme un caractère très curieux.

Gus. — Ah, vraiment?

Maud. — Mais oui. Tenez, je crois que vous avez du coeur, vous en avez, n'est-ce pas?

Gus. — Vous avez toujours eu le monopole des questions curieuses et des curieuses questions. Je me demande, cette fois, où vous voulez en venir.

Maud. — Ah, vous ne voulez jamais me prendre au sérieux. Mais enfin je suis presque certaine que vous avez du coeur. Je vous ai vu faire la charité maintes fois, et avoir de la vraie peine quand il arrivait malheur à quelqu'un. Et bien, cependant il y a un point qui pourrait porter à croire que vous n'avez pas de coeur.

Gus. — (riant). Vraiment, et lequel donc?

Maud. — Cela me coûte un peu de vous dire. Peut-être allez-vous penser que je veux encore vous attirer à moi. Je sais si bien maintenant que c'est inutile. D'ailleurs, je vous affirme que si j'avais su que vous étiez fiancé, jamais je ne me serais jetée à votre poursuite comme cela. Un jeune homme libre, c'est bien, mais pas les fiancés. J'aurais essayé de m'éprendre d'un autre, et dans le commencement, c'eût été plus facile, n'est-ce pas?

Gus. — Vous êtes la jeune fille la plus extraordinaire que j'aie jamais vue. Si le peu de bon sens que je possède ne me venait en aide, vous me feriez croire que vous parlez sérieusement. Si vous voulez, nous allons en revenir à mon coeur. Pourquoi doutez-vous si je possède ce viscère ou non?

Maud. — Vous allez encore vous moquer. Avant, je préfère vous dire quelque chose afin que vous soyez bien sur que je ne veux pas vous...

Gus. — Cette chose?

Maud. — C'est que je suis fiancée, moi aussi, mais seulement depuis deux jours avec Maurice Grisé.

Gus. — Vous, fiancée à Maurice Grisé, mais vous ne vouliez pas le voir?

Maud. — Justement, j'ai été bien méchante pour lui. Je n'ai réalisé combien je faisais mal, que lorsque j'ai appris vos fiançailles... Alors à sentir combien j'ai souffert, j'ai réalisé combien il devait souffrir puisque j'agissais avec lui de la même façon que vous vous comportiez avec moi. Voyez-vous, c'est à ce moment-là que j'ai douté si vous aviez du coeur.

Gus. — (qui s'est promené de long en large en levant les épaules et en secouant la tête, goguenard) Ah, c'est à ce moment-là?

Maud. — Mais oui, aussi cela m'a fait bien réfléchir, et je n'ai pas voulu manquer de coeur, moi aussi. Vous cependant, vous aviez l'excuse d'être déjà fiancé, tandis que moi, je ne l'avais pas.

Gus. — Et c'est cela qui vous a déterminé à vous fiancer à Maurice?

Maud. — Eh oui.

Gus. — (sérieux). Ma chère enfant, vous m'accusez de manquer de coeur. Etes-vous bien certaine vous-même de n'avoir peiné personne en acceptant Maurice comme futur mari?

Maud. — Que voulez-vous dire?

Gus. — Mais simplement que si je ne me trompe Maurice n'était pas le seul à briguer vos faveurs. Je puis même dire que si vous aviez été aussi... aimable qu'avec moi avec n'importe quel autre jeune homme que je connais, celui-là s'en serait montré très heureux.

Maud. — Ah, vous savez bien qu'une jeune fille riche comme moi, qui a deux tantes à héritage à part d'une fortune personnelle a toujours énormément d'admirateurs. Mais, Maurice lui est sincère, tandis que les autres, vraiment, non, je ne le crois pas.

Gus. — Enfin, il pourrait se faire que deux personnes vous aimassent également toutes deux. Il vous faudrait choisir, et forcément faire souffrir l'une d'elles.

Maud. — C'est bien vrai, je n'ai pas pensé à cela.

Gus. — De plus, vous ne pensez pas qu'il est préférable de faire souffrir quelqu'un en le repoussant, plutôt que d'épouser quand on n'aime pas, quitte à imposer à son conjoint une vie d'humiliations et de dédains.

Maud. — Vous dites cela parce que vous croyez que c'est le cas de Maurice et le mien? Et bien je vous assure que vous vous trompez. Maurice n'est pas tout-à-fait l'expression de mon idéal au physique, mais vous savez, pour une jeune fille sérieuse, ce n'est pas ce qui compte le plus.

Gus. — J'entends bien, mais où est la jeune fille sérieuse?

Maud. — Vous vous moquez encore, vous êtes bien méchant. Mais je vais essayer de vous prouver que ce n'est pas par dépit que j'accepte Maurice trois jours après avoir appris vos fiançailles.

Gus. — (moqueur) Oh, vous savez, je veux bien vous croire sur parole...

Maud. — Alors, n'en parlons plus. Je vais reprendre ma lecture.

Gus. — (après un silence) Euh... Je... Je serais curieux tout de même de vous entendre. Ce gros Maurice... Vous inspirer de l'amour... Vraiment votre choix m'étonne.

Maud. — Voyons, Monsieur Longpré, pourquoi, n'aimerais-je pas Maurice malgré son embonpoint. Tenez la vérité, c'est que le roman que j'avais lu m'avait monté la tête. "A la conquête d'un mari" c'est une jeune fille qui s'éprenant d'un type à première vue, se lance à sa tête un peu comme... ma foi, comme moi à la vôtre. La différence c'est qu'elle finit par toucher le coeur de l'élu, tandis que moi... mais passons. Maintenant je lis Huguette et Roger., et j'ai bien vu qu'il y a diverses manières de trouver le bonheur. Huguette, c'est une jeune fille qui s'est attachée à une chimère, un idéal. Elle croit le rencontrer dans la personne d'un jeune homme qui malheureusement demeure indifférent à son égard. D'autre part, elle en dédaigne un autre follement amoureux d'elle. Cependant le pauvre garçon à force de fidélité finit par toucher son coeur. (Vous savez, je m'exprime comme dans les romans) et Huguette s'aperçoit que le physique du beau jeune homme l'a trompée, que les qualités qui lui plaisaient tant n'existaient que dans son esprit à elle, et finalement elle épouse avec joie celui qu'elle dédaignait. Ça, ça s'appelle un roman psychologique.

Gus. — Ah bah, j'aurais appelé ça un roman à l'eau de rose. Et dans votre opinion, c'est notre histoire à tous trois, Maurice, vous et moi que l'auteur aurait raconté sans le savoir?

Maud. — Mais oui, ne trouvez-vous pas?

Gus. — Et c'est cela qui vous a décidé à prendre Maurice pour fiancé?

Maud. — Beaucoup, je l'avoue.

Gus. — Ma foi, si je n'étais pas sûr que l'espèce en est perdue, je dirais que vous êtes la plus parfaite ingénue qui ait été. (Après un temps) Quel âge avez-vous, Mademoiselle Perrin?

Maud. — Dix-huit, exactement.

Gus. — (à part) Ma foi, je prenais cette petite pour une écrivain. (Haut) Après tout c'est peut-être possible que vous en soyez une.

Maud. — Une quoi?

Gus. — Une ingénue. Et dites-moi votre tante Herminie et votre tante... Machine ne pourraient-elles négliger un peu leur éternel tricot pour les pauvres et s'occuper un peu de leur nièce? (Il se campe debout devant et secoue la tête avec pitié.)

Maud. — Que voulez-vous dire, encore?

Gus. — Ah, tenez, c'est inutile... Je leur parlerai à elles-mêmes. Et pourriez-vous me dire où vous avez pris que les qualités que vous me prêtiez n'existaient que dans votre imagination?

Maud. — Oh, je vous assure, Monsieur Longpré, il ne faudrait pas que vous vous formalisiez... Je n'ai pas du tout mauvaise opinion de vous. Mais je vous prenais pour un tel phénix.

Gus. — Et je n'en suis pas un?

Maud. — Non. C'est-à-dire que voyez-vous je vous croyais un esprit chevaleresque, un cœur grand, que sais-je, un vrai Hector.

Gus. — Qui ça Hector, l'ennemi d'Achille?

Maud. — Non. Hector, le héros de "A la conquête d'un mari."

Gus. — Ah oui.

Maud. — Voyez-vous, je croyais que lorsque vous aimeriez, vous sauriez tout sacrifier à la femme aimée, que vous ne pourriez penser qu'à elle, que sa présence vous serait chère, indispensable...

Gus. — Et où voyez-vous que je ne possède pas ces diverses qualités?

Maud. — Mais n'êtes-vous pas fiancé? Et bien, quand nous avez-vous parlé d'"Elle" depuis un mois que vous êtes ici. Jamais vous ne sembliez trouver le temps long si loin d'elle qui voyage aux Etats-Unis. Jamais vous n'avez semblé lui écrire. Vous voyait-on pensif, chagrin, pas du tout! Et cependant, vous lui êtes fidèle, puisque vous avez refusé de flirter avec moi. Vous n'êtes donc au fond qu'un pauvre bon garçon pot-au-feu comme Emile.

Gus. — L'Emile de Jean-Jacques Rousseau. Il n'était pas pot-au-feu que je sache.

Maud. — Mais non, je parle du jeune homme en second plan dans "A la conquête d'un mari."

Gus. — Encore. Alors, c'est entendu, je ne suis qu'un jeune homme pot-au-feu, un héros de second plan. Savez-vous que vous êtes flatteuse?

Maud. — Bon, voilà que vous êtes fâché.

Gus. — Non, je ne suis pas fâché... Je suis furieux... Quoi, vous croyez pouvoir dire impunément aux gens qu'ils sont pot-au-feu — héros de second plan. Que sais-je? Peut-être que vous prenez cela pour des aménités?

Maud. — Mon Dieu, ce que vous êtes susceptible. Je ne vois pas ce qu'il y a de blessant dans ces propos. D'abord, moi, mon opinion ne compte pas. Ensuite, je suis persuadée que vous ferez très bien le bonheur d'une jeune fille placide comme l'est votre fiancée.

Gus. — Vous êtes réellement étonnante. Où prenez-vous que ma fiancée soit une jeune fille placide?

Maud. — Mais pour la même raison que vous êtes pot-au-feu. C'est l'évidence même. Voici une jeune fille qui voyage aux Etats-Unis laissant son fiancé en vacance dans le nord parmi tous les dangers possible de se le faire enlever. Oh, vous êtes loin d'être jaloux l'un et l'autre. Ce n'est pas moi qui ferais ça. Ni Maurice d'ailleurs.

Gus. — Ah, Maurice lui, il est jaloux.

Maud. — Oui, mais je ne veux pas dire que ce soit un vrai jaloux comme le roi Henri.

Gus. — Il y a un roi Henri dans vos romans.

Maud. — Jamais de la vie. Je parle d'Henri VIII d'Angleterre.

Gus. — Ah... Enfin Maurice n'étant pas comme

Henri VIII d'illustre mémoire, est jaloux juste à point pour jouer les jeunes premiers. Et pouvez-vous me dire en quoi consiste le juste milieu?

Maud. — Voilà... Il ne veut pas... Mais au fait peut-être serait-il mécontent de nous trouver en tête à tête: il doit venir au tennis vers quatre heures et... Figurez-vous que... enfin imaginez-vous... Ce pauvre cher Maurice, il faut lui pardonner mais...

Gus. — (impatience). Enfin, me direz-vous cette chose extraordinaire!

Maud. — Pensez-donc, il s'imagine qu'il y a un danger pour moi de vous revoir.

Gus. — Ah, il s'imagine cela?

Maud. — Oui, est-ce assez drôle, hein?

Gus. — (froid) Oh oui, c'est très drôle.

Maud. — J'ai eu beau lui affirmer que depuis que je vous savais fiancé, c'était fini, bien fini, qu'un jeune homme pot-au-feu ne m'intéressait pas, il en a tenu à son idée... (Après un temps) Je me demande pourquoi vous avez tenu vos fiançailles cachées si longtemps. Voyez-vous, maintenant tout le monde est content.

Gus. — Ah, tout le monde est content?

Maud. — Mais oui. Vous, vous êtes content!

Gus. — (l'air furieux) Je suis content, moi?

Maud. — Mais oui. Vous voilà débarrassé de moi à tout jamais. Maurice, lui, est content, et moi aussi d'avoir enfin compris que nous étions faits l'un pour l'autre, lui et moi.

Gus. — Vous êtes faits l'un pour l'autre? Et bien, ça ne paraît pas, je vous assure... Et pour tout dire, vous ferez un couple ridicule.

Maud. — Vous dites?

Gus. — J'ai dit ri-di-cu-le, et je maintiens ri-di-cu-le.

Maud. — Vous pouvez vous vanter de dire les vérités en face vous. Jusqu'ici vous m'avez envoyé promener assez lentement, mais j'avoue que je vous importunais, aussi vous étiez excusable d'agir ainsi, mais aujourd'hui quand je ne vous demande même pas votre opinion, me dire que mon fiancé et moi nous ferons un couple ridicule, c'est un peu fort.

Gus. — Avouez qu'il y a eu provocation de votre part. Depuis une heure que vous ne me servez que des sottises.

Maud. — Mais...

Gus. — Oui, oui. Je sais. Vous allez me dire qu'un jeune homme pot-au-feu ferait très bien le bonheur d'une jeune fille placide. Et bien, sachez que je ne ferai pas le bonheur d'une telle personne, car je ne suis pas fiancé du tout.

Maud. — Comment, pas fiancé?

Gus. — Non, je suis libre comme l'air.

Maud. — Ainsi, vos fiançailles...

Gus. — Ce n'était qu'une fable.

Maud. — La jeune fille blonde...

Gus. — Un mythe.

Maud. — Le voyage aux Etats-Unis...

Gus. — Invention que tout cela.

Maud. — Ainsi, si vous n'étiez pas jaloux...

Gus. — C'est que je n'avais pas à l'être. Vous voyez que je ne suis pas aussi pot-au-feu que vous croyiez.

Maud. — Et me ferez-vous le plaisir de me dire dans quel but vous avez ainsi fait travailler vos méninges?

Gus. — Je... Vous... C'était une simple plaisanterie.

Maud. — Je comprends. Je vous ennuyais. Vous vouliez vous débarrasser de moi, un crampon. Et bien, je vous félicite, vous avez bien trouvé. Vous pouvez crier Eurêka. Et moi, je vous suis reconnaissante, car c'est grâce à vous que je me suis enfin ouvert les yeux, et que je me suis fiancée à Maurice.

Gus. — Vous n'avez pas sérieusement l'intention d'épouser ce gros faquin.

Maud. — Je vous défends d'insulter ainsi mon futur mari.

Gus. — Voyons, Maud.

Maud. — Je m'appelle Mademoiselle Perrin.

Gus. — Vous m'avez assez longtemps nommé de mon prénom que j'ai bien le droit de prendre cette initiative à mon tour.

Maud. — Cela vous déplaisait tellement que vous ne devriez pas vous permettre d'erreur semblable.

Gus. — Croyez-moi, en fait d'erreur, je reconnais que j'en ai commis une très grande. Je vous croyais de prime abord une jeune fille écrivain comme il y en a malheureusement trop. C'est même leur trop grand nombre qui a contribué à me faire croire que vous étiez de celles-là.

Maud. — Et vous daignez croire maintenant que je n'en suis pas?

Gus. — Je vous en prie, ne vous fâchez pas. Sachez faire le part des choses.

Maud. — Je ne comprends qu'une chose. Que vous m'avez jugée assommante, crampon, que sais-je? Mais que vous ayez cru nécessaire d'inventer cette fable. Je n'ai pas le droit de vous en vouloir, car après tout c'est moi qui ai commencé les hostilités. Mais quelqu'incroyable que cela puisse être, c'est suffisant pour que mon amour-propre se soit enfin éveillé. Je vous fais donc mes adieux. (Elle fait mine de sortir.)

Gus. — Voyons, Maud... Mademoiselle Perrin, vous ne partez pas comme cela.

Maud. — Que voulez-vous encore? J'ai déjà perdu avec vous trop de temps, ce que mon fiancé désapprouverait. Peut-être par esprit de contradiction êtes-vous fâchée de ne plus avoir personne à envoyer promener? Peut-être regrettez-vous que je ne me jette plus à votre tête vous enlevant l'occasion de me ridiculiser.

Gus. — Comment pouvez-vous me prêter une semblable pensée? Peut-être en effet y a-t-il un peu d'esprit de contradiction dans le sentiment qui m'a fait vous repousser. Mais avouez que rien de me prouvait que vous étiez sérieuse. Je n'avais même pas lu "A la conquête d'un mari" pour éclairer ma religion. De plus, l'homme a cette faiblesse de croire qu'il faut que ce soit lui qui découvre la femme qu'il destine à son foyer. Mais maintenant que j'ai compris le trésor d'ingénuité que cachaient vos gamineries, oh, si vous saviez combien je regrette mon attitude.

Maud. — Oh, mais je ne puis plus vous écouter, il faut que je suis loyale avec Maurice.

Gus. — Encore Maurice. Toujours Maurice. Peut-être ne devez-vous pas être loyale avec moi?

Maud. — Avec vous? Mais je ne vous dois rien.

Gus. — Ah non, vraiment. Et que diriez-vous si l'héroïne de "A la conquête d'un mari" après être parvenue à ses fins, après dis-je être parvenue à se faire aimer, se récusait et s'avisait d'en épouser un autre. Ah non, vous savez il faut être logique avec soi-même, et fidèle à ses idées. Vous avez voulu mettre un roman dans ma vie, ne mettez pas l'amertume de la vie dans mon roman.

Maud. — Mais je ne comprends pas. Vous parlez de quelqu'un qui serait parvenu à ses fins.

Gus. — Voyons, ma petite Maud. N'avez-vous pas compris que je vous aime comme vous vouliez... que je vous aime comme le héros... plus que tous les héros de tous les romans. Et vous, ne m'aimez-vous plus, un tout petit peu.

Maud. — Oh peut-être un gros peu... Mais Maurice.

Gus. — Qu'est devenu le héros en second plan de "A la conquête d'un mari"?

Maud. — Il s'est consolé avec une petite cousine.

Gus. — Et bien Maurice fera de même.

Lorette SAURIOL -DAIGNAULT

## Note de la rédaction

Mme Lorette Sauriol-Daigneault, 6122 rue Hamilton, Montréal, est lauréate de notre concours littéraire pour mai. Nous sommes heureux de publier sa saynète et nous lui offrons nos plus cordiales félicitations.



# LA CAUSERIE FEMMININE



## Première Communion

La veille, devant M. le curé, les bambins ont confessé leurs menus péchés. Il y a bien eu de l'émotion de part et d'autre. Dans la sacristie le silence n'était rompu que par le tic-tac de l'horloge, le va-et-vient des enfants et le bruit du guichet dans le confessionnal. Les enfants, un à un, étaient venus s'agenouiller dans la pénombre du tribunal et avaient attendu le bon plaisir (?) de M. le curé. Pendant ce court instant l'émotion les avait gagnés puis tout à coup ils avaient aperçu le confesseur à travers le grillage:

— "Eh bien, mon enfant?"

Tout d'un trait la confession s'était faite. Ils étaient sortis rayonnants et avec un peu de scrupule tant ils voulaient bien faire à l'avenir.

Le matin de la communion, tout ce petit monde s'était levé avec le soleil, afin d'être prêt pour sept heures. Les mamans s'affairaient, les chaussures étaient trop petites, on ne trouvait pas le brassard, les bas étaient percés.

Malgré les contretemps les bambins s'amènent vers l'église; ils y entrent aux accords d'un cantique que l'orgue accompagne là-haut. Ils sont recueillis et timides, c'est si grand ce qu'ils vont faire. Les voilà à la table sainte, ils sont gauches, se regardent et prennent la nappe dans leur mains tremblantes. M. le curé vient tenant entre ses doigts l'hostie blanche qui contient le Christ. Les petits coeurs généreux battent et s'émeuvent quand le prêtre dépose sur leur langue la parcelle divine. Puis ils quittent la balustrade et leur âme garde un secret inoubliable de ce grand matin de leur première communion.

Emmanuel DESROSIERS.

## Amitié

Le bon sens de nos pères a illustré cette vérité par un de ces proverbes qui leur étaient si familiers: "Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es".

A tout âge, le coeur a besoin d'affection, de confiance et d'épanchements.

Dieu a créé les âmes pour aimer. Au bord de la coupe amère du devoir, Il a dans l'ordre moral, mis avec une exquise bonté, le bonheur ineffable des intimes consolations.

Quand la souffrance vient à nous sous quelque-une de ses formes, maladie, revers de fortune, incompréhension, trahison, c'est de l'amitié que nous attendons le baume qui console et ranime l'âme blessée; c'est l'heure de la sincérité! Ainsi le malheur qui met en fuite les amitiés légères, consolide, bonifie et fait resplendir celles qui sont vraies!

C'est pourquoi il faudrait accoutumer notre coeur à faire grand cas de ce qu'il donne car tout ce qui vient de

lui est précieux, et ses affections ne sont pas une chose qu'il soit permis de traiter légèrement.

Un caractère se juge d'après les amitiés qu'il inspire, écrit Montaigne, et quand on voit un vieillard au soir de la vie entouré d'amis fidèles et intelligents, on peut être certain que cet homme est une personnalité.

Il existe encore de sceptiques âmes froides, qui suintent le doute de toutes parts, qui prétendent qu'on ne doit se fier à personne, qu'il n'y a pas

d'amis en ce monde; celles-là sont bien à plaindre, elles ignorent, et c'est leur châtement, une des plus pures jouissances, une des meilleures consolations de notre passage ici-bas! Il y a des amis, mais encore faut-il savoir les choisir...

L'amitié existe, elle est un tout, une chose bonne et sainte, et tous nous avons besoin de boire à cette source, née de la royauté du coeur!

Annette DUCHESNE.

## LE SOUVENIR

*Je sais tout le plaisir qu'un souvenir peut faire  
Un rien, l'heure qu'il est, l'éclat de l'atmosphère,  
Un battement de coeur, un parfum retrouvé,  
Me rendant un bonheur autrefois éprouvé.*

*Sont-ils assez charmants, ces vers de Coppée, et la douce chose que si joliment ils chantent!*

*Qui de nous n'a pas un jour murmuré cette plainte :  
Ceux que nous aimons sont toujours trop loin! et cette autre :  
"L'absence est le plus grand des maux".  
Pauvre coeur, c'est toujours lui le malade qui souffre et réclame sans cesse  
le viatique de douceur et de force qu'est le souvenir, ce quelque chose de lumineux qui, plus que l'illusion, nous donne les charmes de la présence, en nous faisant revivre le passé.*

*Qu'est-ce que se rappeler, si ce n'est feuilleter son âme, pour y relire les pages empreintes de nos joies et de nos tristesses, et retourner vers ce qui fut, dans un irrésistible besoin de ressusciter ce que le temps impitoyable nous a ravi dans sa course.*

*Ne vivre que du présent, vouloir éterniser ce qui passe, c'est joindre les mains sur un trésor qu'on ne veut céder pour aucun prix. C'est vouloir garder à jamais le rayon de soleil qui a éclairé un instant notre vie. Toute la psychologie du souvenir est là.*

*L'humanité ne s'est-elle pas magnifiquement ingéniee à effacer les distances?*

*Téléphonie, télégraphie, et plus récemment encore, cette supra merveilleuse invention : La télévision.*

*Montalambert avait fait graver cette pensée sur le sceau dont il se servait pour sceller ses lettres : "Le temps passe mais le souvenir reste". Je le crois, et tous ceux qui aiment et ont aimé, partageront mon credo.*

*Il peut y avoir des faiblesses dans notre coeur, des intermittences et des dépressions dans nos amitiés; la vie avec ses cahots, ses secousses, et toutes ses variantes, peut créer en nous un vide apparent, une sorte d'assoupissement, mais un jour, pour un rien comme dit le poète, le passé se lève tout grand devant nous. Les êtres, les choses qu'il nous présente deviennent presque palpables, tant il nous les montre avec art ! C'est que :*

*"Le meilleur de la vie est fait de souvenance,  
Et rien n'est doux, vois-tu, comme cette romance  
Qu'on chante pour ceux-là qui vous aiment un peu".*

*Le lyrique Samain, vient de nous psalmodier à son tour, avec une pointe de mélancolie, ce regard naturel vers l'autrefois.*

*Les cheveux peuvent blanchir, la santé s'altérer, les forces nous abandonner, mais le souvenir, ce sanctuaire de l'âme, où s'entassent les joies et les tristesses défuntes, ne vieillit jamais, il est l'éternel veilleur. C'est lui qui tourne une à une les pages sur lesquelles nous avons tantôt ri, tantôt pleuré, parce que chaque jour, chaque heure, chaque instant de notre vie, lui ont versé une obole, qu'il a précieusement recueillie, et fidèlement gardée.*

Annette DUCHESNE.

## Blancheur

Nous voici en plein mois de mai, le mois de Marie, et le plus beau! Le temps où les lilas fleurissent, où l'on voit passer dans les rues des petites filles vêtues de blanc... ravissantes mariées en miniature. Elles ont un air tranquille et recueilli, et la foule s'écarte devant elles, avec déférence, les passants se retournent pour les regarder.

D'où leur vient ces attentions touchantes? C'est qu'elles rayonnent de bonheur. Et ce n'est pas seulement la joie d'être en toilettes blanches, d'échapper peut-être pour un jour ou deux au labeur de l'étude, aux misères de la vie ordinaire que je lis dans leurs yeux. C'est bien une joie toute surnaturelle qui les illumine, ces petites filles papillonantes et jolies que j'aime à voir passer, et qui nous attirent par une mystérieuse et divine sympathie.

Aussi le peuple, notre bon peuple de croyants, a gardé tout son respect pour la première Communion, et cela, non pas par habitude, tant d'autres traditions ont sombré, mais par un sentiment religieux indestructible, parce que la source est éternelle...

Le jour de la première Communion, tous les parents de la même paroisse, à quelque classe qu'ils appartiennent, se reconnaissent un peu égaux, une fraternité règne. Ils font accomplir ensemble à leurs enfants, le même devoir qui leur a été imposé, ils se rendent à l'église avec des âmes pareilles.

La première Communion des enfants est aussi l'occasion d'agapes familiales. Tout le monde est heureux dans les familles des jeunes Communiantes; la joie intime et pure qui émane de ces âmes filiales atteint tous les coeurs. Ces petites fleurs humaines épandent autour d'elles de la piété, de la joie, avec un frais parfum d'innocence. Elles évoquent le plus pur souvenir, ce sont de blancs ostensoirs qui passent.

Annette DUCHESNE.

## Courier Graphologique

Notre graphologue, Carol Prezeau, nous revient après une longue absence et nous prie d'avertir les lecteurs de son courrier qu'il répondra le mois prochain à toutes les lettres reçues. Ceux qui désirent communiquer avec lui peuvent lui adresser leurs lettres à: 1725 rue St-Denis, Montréal, au soin de Mon Magazine.

# JUANA, MON AIMÉE

(Suite de la page 33)

étaient d'un carmin très vif, comme je l'ai dit, et ses yeux légèrement tristes, d'une tristesse qui ne veut pas s'avouer. Quand elle riait, deux fossettes, lui naissant au creux des joues, lui donnaient l'air d'une grande poupée.

Ce jour-là, elle avait mis par dessus sa culotte de drap une jupe courte. Coquetterie! Instinct! Comme toutes ses pareilles, elle savait que rien ne séduisait comme le charme discret de la féminité. Elle le savait, sans qu'on le lui eût dit. L'autre jour, elle portait une culotte de "corduroy" renforcée aux genoux, et des bottes à haute tige. Aujourd'hui, en plus de l'addition de la jupe, elle avait remplacé les bottes par des bandes molletières en laine, étroitement enroulées. Des détails, si l'on veut, mais que je ne pus ne pas voir.

Juana parlait, riait, comme heureuse de me retrouver. Elle s'ennuyait tellement, dans ce monde perdu qu'était le sien. Il faisait bon rencontrer quelqu'un avec qui causer. Juana était une toute petite fille, déjà meurtrie par la vie, mais que la vie n'avait pas abattue. Je lui présentai Nègre, mais ce grand sauveur de chien qui ne connaissait rien ni personne en dehors de son entourage immédiat, ne sut pas se montrer aimable. Il gronda en baissant le cou, me regardant en dessous, pour voir si j'approuvais ou non cette manière de faire.

Et voici que j'eus, tout à coup, l'une des surprises de ma vie.

Nous allions côte à côte, sous le soleil brûlant. Je tenais par la bride le cayuse bai, et Juana, une branche à la main, fauchait les hautes tiges à sa portée. Comme nous atteignions les touffes d'arbustes où ma jument attendait, ma compagne demanda, sans autre préambule:

— Vous trouveriez drôle, n'est-ce pas, que je vous dise votre nom?

— Vous voulez rire?

Je la regardai, mais elle ne riait plus. Au contraire, elle me déclina tout de suite mes nom et prénoms, et leva les yeux vers moi, pour voir l'air que je ferais.

Elle ajouta presque aussitôt:

— Cela vous paraît mystérieux, mais rien n'est plus simple. Naturellement, vous ne devineriez jamais. Laissez-moi vous expliquer!

Elle s'assit sur l'herbe et croisa les jambes sous elle, comme un enfant. Je me laissai tomber à son côté. Elle parut réfléchir, pour m'intriguer davantage, et commença:

— Vous n'ignorez pas, M. Chatel, que le monde est petit. Vous vous appelez bien M. Chatel?

Je ne pus qu'acquiescer.

— Donc, M. Chatel, le monde est petit. Allez en Chine si vous voulez, vous y trouverez des connaissances. Quand je suivis mon père dans l'Ouest, qui m'aurait dit que je vous y rencontrerais, face à face? C'est pourtant ce qui arrive. Vous n'êtes pas fâché?

Ici, elle m'envisagea de nouveau.

Puis elle reprit:

— N'avez-vous pas demeuré à Ot-

tawa, pendant des années? Voyez comme mes souvenirs sont précis: vous aviez alors vingt-trois ans, ou vingt-quatre, et vous veniez d'accepter un poste dans un journal anglais, pour vous familiariser avec la langue. Vos amis s'appelaient Lionel Bertrand, Jean Drouin, Albert Lacoursière, Roland Saint-Georges. Je puis même dire où vous aviez votre chambre. Vous vous rappelez: Côte de Sable, rue Nelson, un peu plus bas que Laurier. Ces détails vous étonnent? Mais je vous ai si bien connu...

D'une petite poche de sa jupe, elle tira un mouchoir de soie rouge, qui détonnait dans le décor où nous étions. Elle le porta à ses lèvres. A l'un des coins, j'aperçus un J allongé, brodé en bleu vif. Je saisis l'occasion:

— Moi, dis-je, je sais la première lettre de votre nom. Mais allez-vous me révéler qui vous êtes?

— Vous ne soupçonnez rien?

J'avais beau la regarder, je ne me rappelais pas.

— Rien, finis-je par admettre.

— Alors, vous avez moins bonne mémoire que moi. Je viens donc à votre secours. Mon nom est Jeannine, M. Chatel, mais tout le monde m'appelle Juana. C'est une habitude. Quant à ma famille, vous la connaissez. Vous n'avez pas oublié la maison de Rockcliffe où vous veniez danser, il y a une dizaine d'années?

Je cherchai dans mes souvenirs. J'hésitais à risquer son nom. Je dis enfin:

— Vous n'êtes pas Jeannine Duchesne?

— Pourquoi pas?

— La soeur de Reine et de Michelle?

— Pour vous servir: la soeur de Reine et de Michelle. Seulement, vous m'appellerez Juana, comme tous mes amis. C'est convenu?

Et elle rit aux éclats, amusée de mon étonnement.

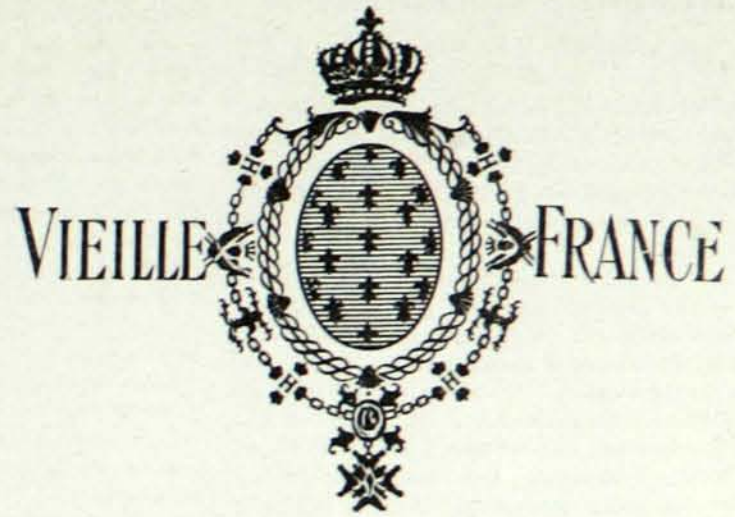
Je me rappelai alors son exclamation, à notre première rencontre. "Non, avait-elle dit, je suis folle, cela n'a pas de sens..." Dès lors, sans doute, elle me reconnaissait.

Jeannine Duchesne!

Cela ne me semblait pas possible! Jeannine Duchesne, la soeur de Reine et de Michelle...

« « «

Je la revois encore toute petite, avec ses yeux inquisiteurs et troublants, sa bouche maussade, ses cheveux en boucles sur les épaules. Elle avait douze ans, treize ans. C'était une gamine, et nous lui accordions, mes amis et moi, une attention fort distraite. Pourtant, c'était bien elle devant moi, l'enfant devenue femme. Elle avait déjà, dans ce temps-là ces lèvres pleines et ces joues à fossettes, ce teint chaud qui lui donnait l'air d'une Espagnole. Je considérai Juana, qui me touchait presque. Elle que j'avais vue enfant, en robe très courte, les genoux nus, m'apparaissait transformée, épanouie, dans toute sa splendeur féminine. Je n'en revenais pas de ma surprise. Comme disait Juana, le monde est petit. Se rencontrer ainsi, après tant d'années! Moi, sans doute, j'étais moins changé.



Tous les connaisseurs de vins achètent les marques suivantes:

Grands vins blancs

White Cap—1923  
Pink Cap—1923  
Red Cap—1923

Grands vins rouges

La Bataillère — Pommard —  
Volnay — Corton — Chambertin

MONTRACHET — CHABLIS

GRANDS VINS DE BOURGOGNE

VIEILLE FRANCE.

ALBERT MOROT

CHATEAU DE LA CREUSOTTE

Beaune-France. Maison fondée en 1820.

Représentant pour l'est canadien:

M. E. M. COULLENOT,

3517 Henri Julien

Tél.: HA. 0403

Références — Commission des Liqueurs de Québec.

J'avais vieilli, mes cheveux étaient plus clairsemés. Mais ma personne n'avait pas subi de transformations aussi radicales que celle de Juana. Cela explique qu'elle m'avait reconnu.

— Comment se fait-il, demandai-je, que vous êtes ici? Et depuis quand?

Le plus simplement du monde, avec une insouciance complète de l'effet, elle commença son récit:

— Depuis sept ans, ma vie n'a été qu'un mauvais rêve. A partir du mariage de Michelle, les malheurs n'ont cessé de fondre sur notre famille. Vous vous rappelez que Reine fut tuée dans un accident d'automobile, six mois plus tard. Je l'aimais plus que tout, ma peine fut immense. Elle me ressemblait, elle avait les mêmes yeux que moi, la même peau mate et brune. Deux ans plus tard, maman mourait à son tour et je restai seule avec mon père, fou de douleur. Je n'aime pas me rappeler ces tristes temps. Papa était tellement découragé, affolé, que nous craignîmes pour sa raison. Il passait ses nuits sans dormir et partait pour son travail, le matin, comme un homme ivre. Notre mère était l'adoration de sa vie. Elle était très belle, — vous l'avez connue, — et, chose étrange, aussi blonde que nous étions brunes, Reine et moi. Michelle seule lui ressemblait. Un soir, maman se trouva malade. Ce fut le commencement de notre calvaire. Les médecins ignoraient ce qu'elle avait... Peut-être aussi qu'ils ne voulaient pas nous le dire. Toujours est-il que notre mère languit pendant trois semaines, et qu'elle mourut.

La voix de Juana tremblait. Elle parlait lentement, les yeux fixés au sol. A ce moment, elle ne ressemblait pas à la créature impulsive de l'autre jour. Dans l'immensité de la prairie, elle souffrait. Elle n'aurait pas pleuré, elle était trop fière. Quant à moi, j'écoutais sans interrompre. Plutôt que de marquer mon intérêt sympathique par les banales formules habituelles, je me taisais. Juana parut m'en savoir gré.

Elle continua:

— Le dernier coup, ce fut quand papa m'annonça que nous quitterions notre vieille maison. Sans souffler mot à personne, il l'avait déjà cédée à un syndicat d'immeubles. Il ne pouvait plus vivre dans l'ombre de la morte. La maison était vendue, nous aurions à évacuer les lieux dans les trois mois qui suivraient. A cette nouvelle, je me sentis défaillir; le coeur me manquait. J'éprouvai un déchirement que je ne pourrais traduire. Quitter notre maison, la maison où j'étais née, où mes soeurs étaient nées comme moi, où notre mère était morte! Quitter cette maison où chaque pièce, chaque coin et chaque recoin, chaque meuble, racontait notre vie à tous! Non, monsieur Chatel, vous ne sauriez comprendre l'intime détresse qui m'envahit! J'étais comme folle.

Juana prit à peine le temps de respirer:

— Jamais vous ne pourrez savoir à quel point j'ai souffert de ne plus vivre dans notre chère vieille maison. Je n'aurais pas cru qu'elle me tenait si à coeur. Tant de souvenirs y étaient

(Suite à la page 39)

## Madame Récamier

(Suite de la page 13)

grande séduction de l'amour, on l'accuse de froideur. Sait-on les combats qui se livrent dans un cœur de femme? "Les passions les plus fortes sont celles qui sont plus fortes qu'elles", dit Emile Faguet. Si elle a aimé, Mme Récamier a eu la pudeur de garder son secret.

Ce n'est qu'auprès de Chateaubriand qu'elle se départit de la froideur qu'on lui a tant reprochée; c'est le seul sentiment qui la maîtrisa. René a cinquante ans, Juliette en a quarante-deux. Cette amitié dura trente années. S'il voyage, il lui écrit de Berlin, d'Angleterre, de Rome, il lui confie ses ambitions, lui demande ses conseils. Elle prend soin de ses intérêts littéraires. A la mort de sa femme, il voulut l'épouser, elle refusa. Agée et aveugle, elle pensa que leur amitié pouvait devenir plus intime sans attirer la malignité du monde. A ses amis elle disait que si elle l'épousait, il manquerait le plaisir et la variété de ses visites journalières. Il lui écrivait le matin, à trois heures et il se rendait chez elle, il causait jusqu'à quatre, quand les visiteurs arrivaient.

Le salon de l'Abbaye-aux-Bois est le temple où l'astre pâissant de Chateaubriand achève de répandre les derniers rayons de sa gloire. Un nombre restreint de personnes assistèrent à la lecture des "Mémoires d'Outre-Tombe"; le prince de Montmorency, le duc et la duchesse de La Rochefoucauld, le duc et la duchesse de Noailles, quelques autres femmes de la noblesse, entre autres la petite-fille du général La Fayette. Ampère en fit la lecture. Un autre soir, ce fut la lecture de "Moïse", tragédie en vers de Chateaubriand, devant un public de choix: Appony, l'ambassadeur d'Autriche, Fontanes, Edgar Quinet, Sainte-Aulaire, Barante, Mérimée, Pasquier, l'abbé Gerbet, Mme de Boigne, Mme Tastu, Louise Colet, Eliza Merceur, etc. C'est dans cette paisible retraite que l'on entendit pour la première fois: "Les Premières Méditations" de Lamartine.

Mme Récamier était très charitable; elle fit élever à ses frais une petite Anglaise qu'elle enleva à des saltimbanques. En 1840, le Rhône et la Saône ayant inondé Lyon, elle organisa au profit de ses compatriotes une soirée par souscription: Lady Byron paya son billet cent francs, le duc de Noailles organisa le buffet, Chateaubriand fit les honneurs, Rachel récita une partie d'"Esther". Ce fut pour Mme Récamier son dernier succès.

M. de Marcellus raconte que le jour où l'illustre tragédienne, après une scène de "Polyeucte" fit entendre la prière d'"Esther", Chateaubriand ému se souleva sur ses genoux tremblants et s'approchant de l'admirable actrice: "Quel chagrin" lui dit-il, "d'une voix affaiblie, de voir naître une si belle chose quand on va mourir". "Mais monsieur le vicomte", lui répondit Rachel, d'un ton animé et pénétrant, "il y a des hommes qui ne meurent pas".

Ce fut chez Mme Récamier que Lamennais reprit ses relations avec Chateaubriand. Il lui en avait conservé une vive reconnaissance. Mme Récamier accueillit encore plusieurs nouveaux venus: le timide Ozanam, Alexis de Tocqueville, qui à trente-deux ans, publiait sa "Déclaration en Amérique", Cousin, Villemain, Saint-Marc Girardin et Quinet.

Lamartine comparait le salon de Mme Récamier à "une académie qui tiendrait séance dans un monastère". Si celui de Mme de Broglie "était une chambre des pairs, si celui de Mme de Sainte-Aulaire était une chambre de députés, si celui de Mme de Girardin était une république, celui de Mme Récamier était une monarchie", dit Herriot.

Un jour en 1847, il y eut une place vide: le fidèle Ballanche ne vint plus à l'Abbaye-aux-Bois. Un an plus tard, Chateaubriand mourut à son tour. Brisée de corps et d'esprit, mais gardant encore le charme qui lui avait donné tant d'empire sur les cœurs elle le suivit de près, à quelques mois d'intervalle, le 11 mai, 1849, âgée de soixante-douze ans.

C'est au couvent de l'Abbaye-aux-Bois que nous nous représentons le mieux Mme Récamier, c'est là que privée de sa fortune, vivant de la manière la

plus simple, elle conserva durant trente ans la tradition des vieux salons.

A travers tous les changements qui éprouvèrent sa force d'âme, elle semble avoir conservé sa sérénité. Elle a laissé bien peu d'écrits, ses lettres sont peu nombreuses. Elle lisait beaucoup et était familière avec la littérature courante, aussi avec les ouvrages religieux. Mais le monde n'accorde pas facilement une double supériorité et il est possible que la reconnaissance de sa beauté ait empêché de rendre justice à ses qualités intellectuelles.

Mme de Genlis nous dit qu'elle avait beaucoup d'esprit. Elle l'a idéalisée dans son roman "Athénaïs".

Il est certain qu'aucune femme n'aurait pu tenir sa place au centre d'un cercle littéraire distingué et être la confidente et la conseillère des meilleurs hommes de lettres du temps sans avoir possédé une grande faculté de compréhension. "Aimer ce qui est grand", disait Mme Necker "c'est presque être grand soi-même".

Mme Récamier représente mieux qu'aucune autre femme de l'époque les talents particuliers qui distinguent les reines des salons les plus fameux. Elle avait du tact, de la grâce, de l'intelligence et le don d'inspirer les autres.

Les hommes et les femmes célèbres de son temps se rencontraient dans son salon. On y trouvait le génie, la beauté, l'esprit, l'élégance, la courtoisie qui furent le sourire de la France.

"Sa mémoire vivra autant que la société française", dit Sainte-Beuve.

## Cuisine diététique

(Suite de la page 17)

Mais il faut toujours:—

- 10.—Faire subir une longue cuisson aux légumes, afin de les ramollir et de faire éclater l'enveloppe des cellules.
- 20.—Faire bouillir toutes les sauces et les blancs mangiers de trois à cinq minutes pour assurer une cuisson parfaite de la fleur de maïs.
- 30.—Voir à ce que les aliments soient frais, car alors ils se digèrent beaucoup plus facilement.
- 40.—Consulter le goût du malade, l'aliment qu'il préfère est toujours celui qu'il digère avec le plus de facilité.
- 50.—S'assurer que les aliments soient bien mastiqués par le malade, que les breuvages soient absorbés lentement.

Enfin dans le service des mets, il importe, que le plateau soit préparé d'une façon attrayante, l'ornant si possible d'une fleur naturelle afin d'égayer la vue du malade et montrer qu'on s'occupe de lui. Il faut aussi veiller à la propreté méticuleuse des serviettes et du couvert. Les aliments doivent être servis à température requise, par petite quantité, dans de la verrerie ou de la porcelaine délicate.

Avant de servir un malade, il est bon de lui rincer la bouche, de lui essuyer la figure et de lui laver les mains.

Les malades sont de grands enfants qu'il faut gâter beaucoup. La gaieté, l'optimisme sont les grands facteurs de la guérison.

## R E C E T T E S

*Soupe aux petits pois verts.*

Détail: — 1/2 c. à table de beurre, 1/2 c. à table de farine, 1 tasse de lait, 1/4 tasse de purée de pois verts, 1 petite tranche d'oignon, sel et persil.

Mode de préparation: — Chauffer le lait avec l'oignon, y joindre la purée de pois verts. Fondre le beurre, ajouter la farine, bien mélanger. Verser la première préparation sur la seconde, laisser bouillir environ trois mi-

nutes. Saier et passer à la passoire fine, puis servir avec du persil finement haché.

*Pastilles de viande.*

Détail: — 1 tranche de boeuf dans la ronde, 2 c. à table de crème, 1 tranche de pain, sel et persil.

Mode de préparation: — Râcler à l'aide d'un couteau de la viande prise sur une ronde de boeuf. La diviser en six (6) ou huit (8) petites boulettes, Après les avoir assaisonnées de sel, les aplatir pour leur donner la forme de pastilles. Chauffer la crème, ajouter les pastilles de viande et laisser cuire jusqu'à ce que la couleur sanguine soit disparue. Servir sur une rôtiée séchée au four. Décorer de persil.

*Soufflé aux pommes de terre.*

Détail: — Deux (2) pommes de terre, 1/2 c. à table de beurre, 4 c. à table de lait, 1 blanc d'oeuf, persil.

Mode de préparation: — Faire cuire les pommes de terre à l'eau salée. Lorsqu'elles sont cuites, enlever l'eau, les écraser, ajouter le lait que vous avez fait chauffer au préalable. Battre la purée quelques minutes afin de la rendre plus légère. Ajouter le beurre, puis le blanc d'oeuf monté en neige ferme. Déposer ce soufflé dans un plat allant au four, et faire cuire une dizaine de minutes. Décorer de persil.

*Carotte sauce poulet.*

Détail: — 1 carotte, 1/2 c. à table de beurre, 1/2 c. à table de farine, 1/2 tasse de liquide moitié eau de cuisson et moitié lait, 1 jaune d'oeuf, sel.

Mode de préparation: — Couper la carotte en lanières très fines. Les cuire dans l'eau salée. D'autre part préparer une sauce en faisant chauffer la matière grasse et en ajoutant la farine puis le liquide. Laisser bouillir quelques minutes, puis incorporer le jaune d'oeuf. Après cette dernière opération éviter l'ébullition qui cuirait l'oeuf et qui rendrait l'aliment lourd. Joindre les légumes, assaisonner et cuire.

*Pommes en surprise.*

Détail: — 1 pomme, deux (2) c. à table de sucre, eau.

Farce: — 1 c. à table de riz, 1/2 tasse d'eau, 1 c. à table de sucre, 1 jaune d'oeuf, 1/4 tasse de lait.

Meringue: — 1 blanc d'oeuf, 1 c. à table de sucre.

Mode de préparation: — Enlever le cœur de la pomme, la faire cuire à demie dans un léger sirop composé de deux (2) c. à table de sucre et d'un peu d'eau. Cuire séparément le riz à l'eau, l'égoutter, lui ajouter le lait, le sucre et laisser bouillir jusqu'à ce que la consistance soit bonne. Ajouter le jaune d'oeuf, remplir la cavité de la pomme; enfin recouvrir entièrement et aussi joliment que possible d'une meringue faite d'un blanc d'oeuf monté en neige et d'une c. à table de sucre. Dorer au fourneau et servir avec biscuits secs.

*Biscuits au citron.*

Détail: — 4 c. à table de beurre, 1/2 tasse de sucre, 1 tasse de farine, 1 oeuf, 1 c. à table de lait, 1/2 c. à table de soda, zeste de citron.

Mode de préparation: — Défaire le beurre en crème, ajouter le sucre, l'oeuf et la farine tamisée avec le soda à pâte. Aromatiser avec le zeste de citron. Placer cette pâte dans un cornet de papier et la laisser tomber par petite quantité, sur une plaque beurrée en laissant un espace entre chaque biscuit. Cuire dans un fourneau modéré.

# JUANA, MON AIMÉE

(Suite de la page 37)

attachés, qui me rappelaient des jours si riants. Deux petites soeurs, venues après moi, y étaient nées comme nous. Elles moururent jeunes. Je me rappelle l'orgueil de notre père nous conduisant à la chambre de maman, Reine, Michelle et moi, pour nous présenter chaque fois le nouveau rejeton. A tour de rôle, nous embrassions le bébé et lui disions, chacun à sa façon, le plaisir que donnait sa venue. Maman nous regardait; elle était heureuse. Combien d'autres heures, ainsi remplies de lumière et de joie, jusqu'au triste jour où ma blonde et belle maman disparut à jamais. Mon ami, — vous permettez que j'emploie ce terme, — vous ne saurez pas ce que j'ai souffert. Pendant des semaines, aussitôt pris le repas du soir, je me retirais dans ma chambre. Ce n'est pas que je tombais de sommeil; je voulais simplement dormir, pour oublier. Mais ce n'est pas encore tout. Bientôt, mon père ne voulut plus vivre dans la capitale. Il parla de s'exiler. Il voulait fuir ce milieu où il laissait le meilleur de son cœur. C'est ce qui explique notre présence en Saskatchewan. Mon père avait des connaissances à Regina et il s'y rendit, d'abord seul. Il piqua ensuite vers le nord, s'arrêta à Saskatoon, à North Battleford, à Duck Lake, à Prince-Albert. Il finit par acheter un bel établissement d'une section, à quelques trois milles d'ici. Il vit là depuis, un peu en "gentleman-farmer", avec deux domestiques et moi. Je ne crois pas qu'il soit heureux.

Juana parlait toujours:

— Quand nous arrivâmes dans le pays, nous fûmes plus que désorientés. Moi surtout, qui ne connaissais autre chose que l'existence des villes, et qui venais de tourner le dos à mon passé. J'essayai néanmoins de tenir, à cause de mon père. Puisque vous avez vécu ici, vous pouvez vous imaginer ce que fut ma vie. Je prenais soin de la maison, tantôt seule, tantôt aidée d'une bonne. Je m'habituai peu à peu à ma nouvelle condition. Quand les souvenirs me harcelaient trop, je pleurais dans ma chambre, en cachette. Ou bien, la plupart du temps, je sautais sur mon cheval et je fuyais à travers la campagne. Je fuyais la vie présente, je me fuyais moi-même. Que de courses folles j'ai ainsi faites dans la prairie, courbée sur le cou de mon cheval! Il me semblait alors que je renaissais. Je m'enivrais d'air, de vent, de l'odeur des blés qui m'entouraient. Les canards s'envolaient des mares, les lièvres fuyaient à mon approche. Les églantines pourpres embaumaient. J'allais sans espoir et sans but, emportée par ma monture. J'étais la reine de la prairie...

Elle s'arrêta.

— Et vous, reprit-elle bientôt, par quel hasard êtes-vous à Ronda?

Le plus brièvement possible, je racontai dans quelles circonstances je m'étais transporté de l'est à l'ouest. Je dis ma vie chez Lebeau, je parlai des enfants et de ma classe, des travaux de la ferme, des chiens. Le feu

au visage, toute émue encore par son propre récit, Juana écoutait. Elle se leva tout à coup, d'un mouvement, détacha le cayuse et sauta en selle.

— Il faut que je parte, M. Chatel. Je vous dis bonjour...

Je la retins:

— Je voudrais vous demander une permission?

— Vraiment! Laquelle?

— Celle de vous baiser les doigts, comme dans les livres...

Elle me les tendit gracieusement.

— Je regrette, dit-elle, de n'en avoir que dix...

< < <

Le chemin du retour me sembla long. C'est que je fuyais l'objet de mon désir, au lieu d'aller à sa rencontre. Juana me troublait, déjà plus que je ne voulais l'admettre. Je n'en avais besoin d'autre preuve que cette idée, au dernier moment, de presser mes lèvres contre sa main nue. Je me demandai ce que la jeune fille pensait de moi, et si mon geste ne lui avait pas paru ridicule? En somme, je la connaissais encore si peu!

Nègre courait devant la jument. Elle allait bon train, la tête entre les pattes, pour éviter les terriers des gophers. Il commençait de se faire tard. La brume venait. Ça et là, les bouquets de saules nains apparaissaient en taches d'ombre. La douceur du crépuscule m'enveloppait. Le silence était presque complet. On n'entendait rien, sinon, de temps en temps, le cri rauque d'un butor, ou le coincoin nasillard d'une canne appelant ses jeunes. J'abandonnai finalement les rênes au cou de ma bête, qui se dirigea seule. Oscillant sur la selle, je m'abandonnai aux caprices de mon rêve. Au loin, soudain, un coyote glapit. Un autre bientôt. Je me demandai si Juana avait peur des coyotes? Décidément, l'idée de la jeune fille ne me quittait point.

Et je fus en vue de la maison, où la lampe brillait. Lucienne, debout sur le seuil, attendait.

— Nous commencions, dit-elle, à être inquiets. C'est la première fois que vous revenez aussi tard.

Je soulageai ma monture de la selle, lui donnai une portion d'avoine. Après m'être lavé les mains et le visage, j'entrai moi-même souper.

— Vous n'avez pas montré votre chasse! dit madame Lebeau.

Je ne savais que répondre.

— J'ai été maladroit, finis-je par avouer. Je crois aussi que je me suis un peu perdu. Cela explique mon retard.

De bonne heure le lendemain, je me mis à l'ouvrage. Je ne pouvais pas flâner toujours, pendant que les autres travaillaient. Depuis longtemps, je me proposais de planter des petits arbres aux abords de la maison. Le gouvernement, avais-je lu dans les journaux, recommandait cette pratique aux fermiers de la plaine. Cela protège les habitations, les bâtiments, contre le vent et la neige. Quand les rideaux d'arbustes sont suffisamment épais, ils permettent aussi de cultiver, même dans les endroits désolés, des légumes et des petits fruits, voi-

re des fleurs d'ornement. J'avais déjà parlé de la chose à Lebeau, qui ne souleva pas d'objection.

— J'y ai songé, dit-il seulement, mais je n'ai jamais le temps nécessaire. Si cela vous amuse, vous avez beau.

Aidé des petits garçons, je commençai par préparer le sol où nous avions convenu de faire nos plantations. Il fallut d'abord ameublir la terre par un labour profond. Il était tard pour ce genre de travail, mais je risquai. Si les arbres mouraient, j'en planterais de nouveaux plus tard. Ce n'était pas le temps qui manquait, ni les pousses d'essences indigènes. Nous choisîmes dans les ravins de beaux plants de trembles et de peupliers, auxquels je joignis quelques tiges de saules prises au bord du lac, pour voir ce qui réussirait le mieux. Enfin, j'écrivis à la pépinière du gouvernement fédéral, à Indian Head, demandant des conifères, pins, sapins ou épicéas, suivant ce que l'on jugerait le plus à propos. Tout ce travail demanda plusieurs jours, car je ne voulais pas d'un ouvrage à moitié fait.

< < <

J'essayais de me représenter la demeure de Juana. Ce devait être une de ces maisons propres, blanches, vertes, ou crèmes, comme il s'en rencontre chez les fermiers à l'aise de la prairie. Sans être riche, le père de Juana n'avait pas de soucis d'argent. Je me rappelle qu'il possédait à Ottawa une importante maison de commerce, avant de se muer en cultivateur. Il avait aussi plusieurs autres propriétés. D'ailleurs, comme disait Juana, il employait régulièrement deux domestiques et une bonne. Et le désir me vint, pour Lebeau, d'avoir une maison plus belle. Plus belle et plus vaste. Je dis pour Lebeau, quand j'étais sûrement le seul intéressé. Pourquoi Lebeau eût-il voulu d'un abri différent du sien, lequel lui avait suffi jusque là? Pour ce qui me concerne, il me semblait que cela m'humilierait si Juana, venant un jour du côté du lac, voyait le homestead modeste où nous vivions tous ensemble. L'idée des arbres, que j'entretenais depuis longtemps, n'avait écloué que depuis mes relations avec Juana. Au fait, je m'étais mis à l'oeuvre dès le lendemain de notre seconde rencontre. Je n'étais plus moi-même. Et je songeais maintenant à semer des fleurs.

Je ne me reconnaissais pas, moi qui, l'année précédente, en dehors des travaux de la terre, ne pensais qu'à la chasse et à la pêche. Juana! L'image de la jeune femme me poursuivait. Elle était là toujours, devant mes yeux. J'en rêvais la nuit. Je me demandais pourquoi, me gardant d'analyser le sentiment que je sentais naître en mon cœur. Pourtant, je me rendais compte que je ne devais pas songer à Juana. Tout me le disait. Je n'en avais pas le droit. Je ne devais pas. Pourquoi aurais-je voulu troubler, me leurrant moi-même, la quiétude de cette enfant triste? C'était bien le mot, Juana n'était qu'une enfant, une enfant... Elle avait vingt-deux ans, vingt-trois peut-être, et j'en aurais bientôt trente-six. D'ailleurs, qu'avais-je à offrir à Juana? Qu'avais-je à offrir, en dehors

**Graham Hotel**  
 Low Daily Rates. Special Weekly. Finest Food. Comfy Rooms. Relaxation. Homelike Comforts. Fine location, one block to Ocean. Breathe Deep the Bracing Ocean Air. Courtesy, Politeness and Service are Yours for Less Than You Think. Write now.  
 W. GRAHAM FERRY, OWNER and PROPRIETOR  
 BEAUTIFUL STATES AVENUE AT PACIFIC

**NEW YORK?**  
 THEN IT'S  
**The COLLINGWOOD HOTEL**  
 Un bon hôtel dans un endroit paisible et moderne. Attractions de toutes sortes. Dans le centre des affaires.

Attention spéciale aux dames voyageant seules

COUT

Chambre seule, de \$2.00, à \$12.00 suites

Seth H. Moseley, propriétaire.  
 John W. Gannon, gérant-directeur.

Entre 5ème Avenue & Broadway, sur la 35ème rue, New-York.

de mon corps débile, de mes manies inconscientes de célibataire, en échange du trésor magnifique qu'était la jeune fille? Plus j'examinais la situation, plus elle me paraissait sans issue. Je tournais dans un cercle. Et puis, tout cela n'était que pensées défendues.

J'en étais là de mes réflexions quand Lucienne accourut.

— Voulez-vous venir avec moi sur le lac? demanda-t-elle. Maman veut du poisson pour demain. Deux ou trois brochets, ça suffira...

J'accédai à la requête, qui n'était pas déplaisante. Le lac gorgeait de brochets. C'était pour nous un vivier naturel, toujours rempli. J'embarquai dans le bateau plat, prit les rames, et Lucienne s'installa à l'arrière, balançant au bout d'une corde la cuiller qu'armait un triple hameçon meurtrier. Lancé à bout de bras, l'engin se mit à tourner dans l'eau, imitant avec sa queue de plumes blanches et rouges un poisson rapide.

(A suivre)



"On le voyait sans cesse écrire, écrire,  
Ce qu'il avait jadis entendu dire".



## LE DERNIER MOT



## Réhaussons la beauté du Canada

(Suite de la page 11)

lité ou municipalité par son apparence, et la meilleure annonce dont n'importe quel groupement peut jouir est celle que lui vaut sa belle apparence aux yeux du public — une apparence de progrès, d'ordre et d'industrie que reflètent ses terrains publics et privés bien plantés et bien entretenus.

Nous subissons beaucoup plus que nous le pensons, l'influence de notre entourage et les enfants y sont particulièrement sensibles. Assurément un foyer où l'on cultive des fleurs à l'intérieur comme à l'extérieur, est un meilleur endroit pour élever des enfants qu'un foyer où l'on ne s'occupe nullement de ces amis du royaume végétal. L'arbre suit l'inclinaison du rameau: voilà encore un vieux dicton qui s'applique bien à l'éducation des enfants. Si l'on enseigne aux enfants à connaître et à aimer les fleurs, ils penseront plus à ces belles choses et moins à ce qui peut blesser et détruire.

On rencontre souvent des gens qui disent que les jardins et les fleurs coûtent trop cher ou qu'ils exigent trop de temps. La vérité, c'est que le désir ou les bonnes dispositions font défaut. Si vous tenez réellement à avoir un jardin et des fleurs pour embellir les abords de votre maison, vous les aurez quelles que soient vos occupations. Votre Ferme expérimentale ou Collège d'Agriculture le plus rapproché vous renseignera avec plaisir au sujet des variétés convenables pour votre région. Dans tous les cas, il n'est pas nécessaire de dépenser beaucoup, et le montant affecté à l'achat des plantes requises pour améliorer une maison de grandeur moyenne, sera l'un des meilleurs placements possibles. Vous en retirerez de gros dividendes sous forme de satisfaction, et la valeur de votre maison sera accrue. Et vous efforçant à rendre votre maison plus attrayante, vous améliorerez votre rue. En améliorant votre rue, vous améliorerez aussi votre ville ou cité, et en embellissant votre cité, ville ou canton, vous aidez ainsi à accroître la beauté du pays tout entier.

### CE QU'ON ENTEND

— Qu'est-ce que vous cherchez donc, comme ça, depuis deux heures?

— La pancarte-maxime, "Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place!"

### REDUCTION

Alfred. — Ce n'est pas une bonne photographie de votre frère?

Albert. — Non, mais mon frère n'est pas très bon, non plus, vous savez.

## Quelques conseils

Voici quelques conseils de Sécurité pour les piétons, publiés par la Ligue de Sécurité de la Province de Québec afin de diminuer le nombre toujours croissant des accidents de la rue: (il faut:)

1. — TOUJOURS se servir, quand il y en a des traverses et des zones de sécurité.
2. — TOUJOURS regarder d'abord à gauche puis à droite quand on traverse la rue.
3. — TOUJOURS traverser aux intersections.
4. — TOUJOURS saisir le moment favorable pour traverser.
5. — TOUJOURS avoir soin de ne jamais s'élaner de l'arrière d'un véhicule à l'avant d'un autre.
7. — TOUJOURS être plus prudent quand la rue est glissante.
8. — TOUJOURS se rendre compte du danger qu'il y a de monter sur un véhicule en mouvement ou d'en descendre.
9. — TOUJOURS observer la circulation avant de prendre ou de laisser un tramway.
10. — TOUJOURS conserver sa présence d'esprit quand on est pris dans la circulation et ne pas sauter ici et là sans but ni vue.
11. — TOUJOURS être prêt à aider à un enfant ou à un vieillard qui traverse la rue.

N.B. Sur une route sans trottoirs, il est mieux de marcher du côté gauche afin de faire face à la circulation.

Si les piétons qui ont à traverser la rue indiquaient leur intention, ils rendraient ainsi service aux automobilistes.

## Rions un peu

### CHEZ LE BROCANTEUR

- Combien voulez-vous de ce collier?
- Cinquante piastres.
- C'est trop, je suis preneur à vingt.
- Mais, monsieur, je ne meurs pas encore de faim.
- C'est bon, j'attendrai...

### UN MOT DU CARDINAL AMETTE

On disait, un jour, au cardinal Amette:  
— Monseigneur, vous êtes décidément une grande âme.  
— N'exagérons rien. Une "âmette", comme mon nom l'indique, répliqua avec une fine modestie le cardinal.

- La tireuse de cartes vous avait-elle prédit la mort de votre mari?
- Presque, elle m'avait dit que des jours meilleurs m'attendaient!

### CROQUIS CONJUGAL

Elle. — Ciel! nous avons été cambriolés pendant notre absence.

Lui. — Ne te souviens-tu pas de la petite discussion que nous avons eue en partant?

## FLEURS, COURONNES ET CONDOLEANCES, par Gil Baer.

— Votre couronne est magnifique: je vous remercie, monsieur.

— De rien... de rien... pensez donc madame, on ne meurt pas tous les jours.

— Epouserai-tu un homme qui jette son argent par les fenêtres?

— Oh! je ne sais pas... En a-t-il encore à jeter?

La visiteuse. — Etes-vous certaine que votre maîtresse est sortie?

La servante. — Doutez-vous de sa parole, madame?

### Le chapeau d'abord

A la campagne, par une pluie battante, un monsieur rencontre un petit paysan, tête nue et portant un objet caché sous sa blouse.

— Qu'est-ce que tu gares si soigneusement de la pluie, mon petit?

— Mon chapeau, M'sieu.

— Comment, ton chapeau, sous ta blouse, par un temps pareil! Mais ta tête est trempée, tu vas t'enrhumer!

— Ca ne fait rien, M'sieu, ma tête je sais bien que j'en ai pour la vie, tandis que mon chapeau, s'il est abîmé, faudra bien m'en acheter un autre.

### Enquête:

Vous avez élevé toute votre nombreuse famille avec un salaire aussi minime que dix dollars par semaine.

Parlez pas si fort, ma femme peut vous entendre, je lui ai toujours fait croire que je ne gagnais que neuf dollars et cinquante sous.

## Les ambitions du Japon

(Suite de la page 12)

forme d'une invasion de l'un ou de l'autre pays. L'exercice d'un sévère "boycott" économique et la capture des colonies devraient être des résultats suffisants. Sans aucun doute, les luttes navales et aériennes joueraient un rôle important dans une telle guerre.

Une chose reste certaine: le Japon doit se développer, s'étendre ou mourir. Si le conflit actuel, — dont il s'est tranquillement retiré avec des gains matériels et moraux et un prestige agrandi, — ne se renouvelle pas d'ici quelques semaines, il attendra patiemment son heure et recommencera sa lente conquête de la Mandchourie, laquelle est pour lui une question vitale.

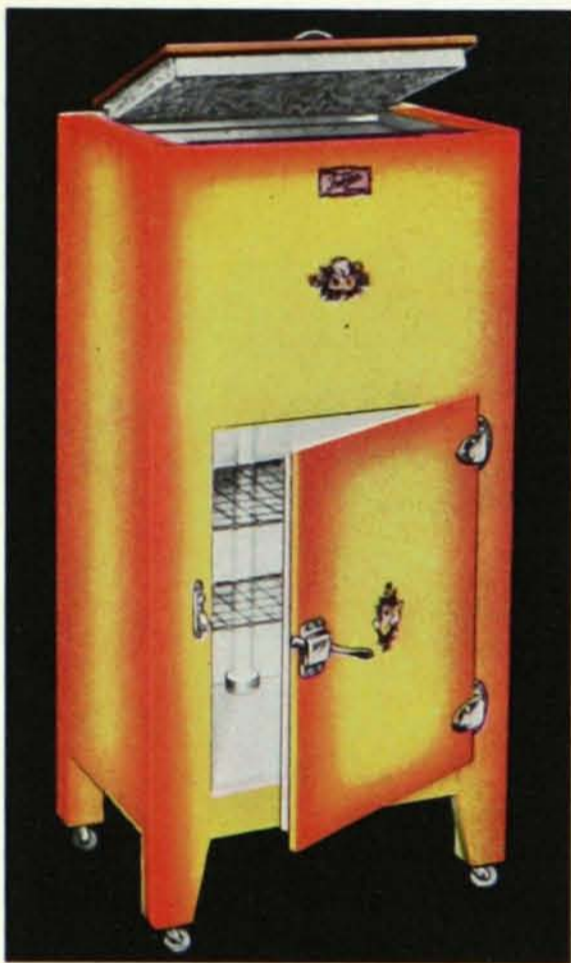
Auguste GALIBOIS.

Toujours meilleure  
depuis 1883



La plus ancienne  
Fabrique de Glacières  
au Canada

# Pourquoi vous devez acheter une GLACIÈRE «FABIEN»?



No H 20

La glacière "Fabien" toute en acier est le résultat de 50 années d'expérience dans la fabrication des glacières. Sa construction est scientifique et elle conservera dans un très bon état vos aliments périssables, tout en consommant une quantité minime de glace.

L'extérieur en acier permet un fini de couleurs variées pouvant s'harmoniser avec votre ameublement de cuisine.

6 dimensions, 6 nuances variées.

La  
plus ancienne  
Fabrique  
de Glacières  
au  
Canada

Nous fabriquons aussi une ligne complète de glacières commerciales pour réfrigération à la glace ou électrique, pour Tavernes, Epiceries, Bouchers, Restaurants, Institutions religieuses, etc.

Aussi des Portes pour Entrepôts Frigorifiques.

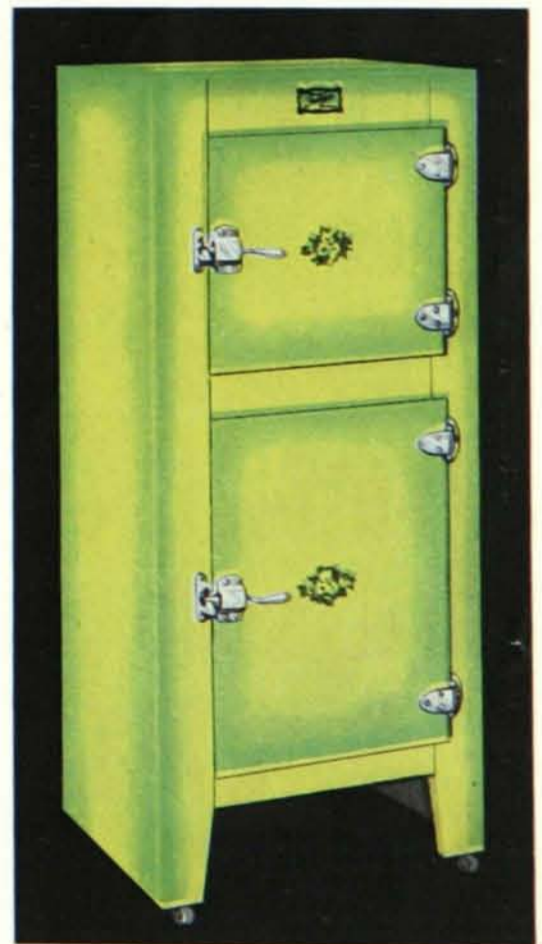
Fabriquée à Montréal par:

La Compagnie de Glacières

## C. P. FABIEN LTÉE

2471-2485 Rue Ste-Cunégonde, MONTREAL — Willbank 5136\*

Vendue par votre Marchand de Meubles ou Quincailleries



No V 22

L'abbé Desrosiers,  
Ecole Normale Jacques-Cartier,  
Rue S. Harbrooke, est.  
Montréal.  
1732-54



# UNITED TIRE STORES

5

MAGASINS POUR  
VOUS SERVIR

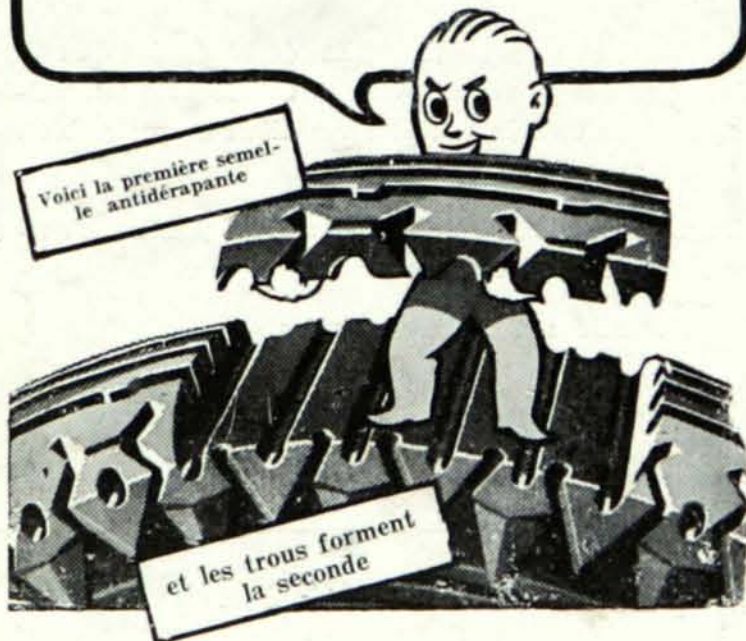
5

"Voyez . . . une semelle  
sous une autre

Offrant les nouveaux

## PNEUS SEIBERLING

refroidis par l'air - coussinés par l'air



Et les trous permettent d'avoir pour la première fois un pneu antidérapant jusqu'au dernier mille de son existence -- un pneu qui ne devient jamais lisse. La vignette est assez explicative. Semelle plus épaisse, parcours beaucoup plus long, plus grande sécurité parce que les trous chassent la chaleur qui détruit le pneu. Voyez ce fameux pneu à notre magasin. Apprenez avec quelle économie vous pouvez avoir la précieuse marge de sécurité du seul pneu qui ne devient jamais lisse.

## UNITED TIRE STORES

Magasin principal : 6721, rue St-Jacques, LAncaster 8140

1087, rue Bleury, LAncaster 2071

4278, rue St-Denis, BElair 3232

120, avenue de l'Eglise, YOrk 8614

137, rue King, London, Ontario

LA COURTOISIE .. LA QUALITÉ .. LE SERVICE

REÇU LE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE  
DU QUÉBEC